
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01940249 4

St. Joseph's College

Sister Mary Agnes

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR (1888-1897)........................ 1 vo

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900)............ 1 vo

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901)................ 1 vo

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1907)................ 1 vo

SIX SONNETS (1892)........................ 1 vo

VERS (1892)........................ 1 pl

VERS (1893)........................ 1 pl

VERS (1894)........................ 1 pl

UN JOUR (1894)........................ 1 plq

LA NAISSANCE DU POÈTE (1897)................ 1 pl

QUATORZE PRIÈRES (1898)................ 1 plq

LA JEUNE FILLE NUE (1899)................ 1 plq

LE POÈTE ET L'OISEAU (1900)................ 1 plq

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES (1906)................ épuis

Prose

CLARA D'ELLÉBEUSE, *ou l'histoire d'une ancienne jeune fille*, roman................ épuis

ALMAÏDE D'ÉTREMONT, *ou l'histoire d'une jeune fille passionnée*, roman................ 1 vol

LE ROMAN DU LIÈVRE, *Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont*, etc................ 1 vol.

POMME D'ANIS, *ou l'Histoire d'une jeune fille infirme.* 1 vol.

PENSÉE DES JARDINS................ 1 vol.

LE ROSAIRE AU SOLEIL, roman................ 1 vol.

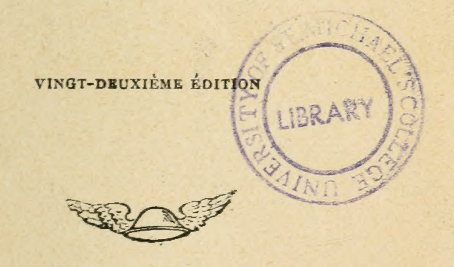
FRANCIS JAMMES

—

Monsieur le Curé d'Ozeron

— *ROMAN* —

VINGT-DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXX

IL A ÉTÉ TIRÉ ET NUMÉROTÉ A LA PRESSE :

Dix-neuf exemplaires sur Japon impérial

Quinze exemplaires sur Chine

Quatre-vingt-treize exemplaires sur Hollande van Gelder.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



A

ÉTIENNE LAMY

PRÉLUDE

Dans le moment que j'allais mettre la dernière main à ce livre, le 3 août 1917, à l'heure où l'on vint m'éveiller pour la Messe, je poussai un sanglot.

Je venais de voir en songe deux jeunes gens : l'un appartenant à une religion qui n'est pas la mienne, l'autre qui est un catholique de mes amis.

Chacun tenait un violon dont le premier joua sans que j'arrivasse à rien ressentir de ce qu'il exécutait.

Je compris que le deuxième allait accompagner une phrase de saint François d'Assise. Il abaissa l'archet.

Le motif de cette mélodie n'était qu'un cri de cigale, pauvre, grave, nu, touchant aux larmes,

plus sublime que tout ce que j'ai ressenti, et, lorsque je suis sorti du sommeil, j'ai entendu ces paroles d'un cantique inconnu :

Je comprends l'impuissance de l'été.

Si l'été de la terre, où résonnait un tel chant, n'approche que de si loin l'été céleste, que sera-ce de celui-ci, ô pur Amour?

CHAPITRE PREMIER

Le ciel. Et, ivres dans ce matin de juillet, telles que des filles de la brise, qui ne connaissent rien que leur vitesse, enguirlandant le clocher, criaillant, décochées ainsi que des flèches, frénétiques, sans poids, gonflées d'azur, et, à chaque seconde, comme si elles allaient briser contre un obstacle invisible leurs minces crânes vides : les hirondelles!

Elles baissent, se relèvent, accélèrent leur vol qui tient du vertige, virent, aiguisent davantage leurs voix qui déchirent l'espace, tandis qu'à gauche, dans le bleu du soleil, luit une lune parfaite. Il fait frais sous la grande chaleur qui couve. Et l'église d'Ozeron est large ouverte avec, à l'entrée, de l'ombre, et, au fond, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sur la place d'Ozeron, on entend l'eau qui

coule du tuyau de fer de la fontaine de pierre, une eau aérée, couleur de lumière et qui appelle la soif, toute grelottante encore d'avoir traversé les ténèbres opaques et solides de la terre, grâce à une vertu agile qui nous échappe. Déjà cette goulée de ciel liquide ne rend plus le même son que dans la nuit. Il est une voix des fontaines, quand tout sommeille, qui n'a guère que deux notes parce que d'autres ne l'accompagnent pas sinon, au printemps, les plaintes du rossignol et, en été, le froissement des feuillages par les chouettes lourdes. Il est une voix des fontaines quand s'éveillent les angélus, les oiseaux, les servantes et les étables, elle carillonne alors et gazouille et bavarde et agite ses chaînes d'argent. Il est une voix des fontaines quand il est midi, lorsque la cloche bénite reprend, poudrée de beau temps comme une campanule, lorsque le paysan fait la sieste, lorsque la poule se hérisse. Et cette voix alors tinte profonde jusqu'au cœur, ronfle et glousse. Il est une voix des fontaines, quand le jour finit et quand l'angélus s'aggrave encore, lorsque, après souper, la ferme offre à Dieu sa sueur sainte et lorsque les enfants déjà dorment.

Cette voix alors vibre comme une faulx qui retombe, elle prie et respire.

L'eau de cette fontaine n'est donc que lumière et chant, comme aussi, là-bas, ce sinueux vide : le gave. Il est juste de dire que le gave descend du ciel, de cette nappe dont les étoiles sont les sœurs des cailloux luisants et submergés. Le gave se pose, informe encore, sur la montagne aux neiges angéliques, dont la ligne est comme la signature de Dieu. Il bruine en chutant, plein de prisme, touche la terre inférieure, emplit de sa substance les lacunes des éboulis rocheux ; il grossit, s'alentit, s'avance après des lieues à travers cette plaine brodée d'or et de vert, comme la robe d'Abraham dans quelque image. Et, de la hauteur de ce clocher où elles nouent et dénouent leur inextricable rosaire, les hirondelles le voient luire. Et, à l'heure la plus blanche, elles descendront vers lui dans la vallée, iront le frapper de leur vol, le prenant pour ce qu'il est, pour un filon qui s'est détaché du massif de l'air.

Monsieur le curé d'Ozeron sort du presbytère. Le porche en est un arc de pierre allongé, tout simple, avec une boule à chaque extrémité. Sur

le fronton d'azur encadré par cet arc est jetée la branche d'un platane. Monsieur le curé passe dessous. Un instant, son chien et son chat l'accompagnent; le chien bâille, arque son échine en dedans. Le chat lève la queue, se roidit et s'aplatit ainsi qu'une planchette. Monsieur le curé d'Ozeron entre à l'église. Il confesse deux ou trois personnes, puis la Messe commence.

Dans l'assistance peu nombreuse il y a une paysanne, Véronique. Elle est grande, même à genoux. Elle porte un manteau noir, elle peut avoir soixante ans. Ses mains superbes qui tiennent un paroissien éclairent les plis du vêtement à capuchon. C'est la mère de Monsieur le curé. Mère et fils étaient descendus du Ciel parmi les fermes d'une vallée que le soleil emplit de fraîches ténèbres, dans la région ruisselante des noyers, des frênes et des herbages. La vie fruste leur ouvrit son portail à vingt ans de distance, Véronique s'étant mariée à dix-neuf ans avec un pasteur qui la laissa veuve après cinq paisibles hivers, et chargée de ce fils unique. Ce dont alors se composa l'existence de l'enfant ne fut pas compliqué : un son de flûte dans les roches, un agneau qui vient de naître,

un berger qui relevait la tête afin de mettre tout son troupeau dans son œil. Mais, surtout, il aimait l'église et le presbytère au pied de ces monts pleins de terreur, desquels la toison forestière apparaissait par plaques dorées et fumantes dans les trouées de brume. Sylvain, il portait ce nom, retint facilement l'affection du curé d'Abrecave, qui l'avait baptisé. Pour ce petit, toute science, tout art, toute sagesse résidaient en ce crucifix aux couleurs criardes, en ce luisant saint Joseph, en cette bibliothèque pauvre qui meublaient la chambre de l'apôtre, et en ce calice qui, dans la sacristie sombre et cirée, s'épanouissait parmi les chasubles vertes comme les prairies printanières, ou dorées comme les moissons de l'été, ou rouges comme les feuilles de l'automne, ou blanches comme les nappes de l'hiver. Ce qui intriguait, à mesure qu'il grandissait, le fils de la veuve Véronique, c'était de voir son saint ami gravir parfois la montagne d'Abrecave dans l'après-midi, et n'en redescendre qu'au soir. Un peu plus tard, lorsqu'il eut dix ans, il accompagna, sur les plateaux, l'homme de Dieu. Celui-ci n'était point bavard, ni son petit compagnon

bien questionneur. Cependant, Sylvain, durant ces courses, apprenait bien des choses qui sont plus grandes que les autres. Des silences mêmes du prêtre assis sur quelque roche élevée, il ressortait une leçon. Tandis qu'il cueillait des fleurs, ou feuilletait le bréviaire du vieillard pour admirer les gravures qui en signaient les pages, Sylvain glissait un long regard vers celui-ci. On eût pu rapprocher cette physionomie de celle que l'on prête au bienheureux curé d'Ars, dans une statue tellement humble qu'elle est comme le chef-d'œuvre du peuple. Les souliers de celui que l'enfant observait, ferrés et noués de cordons de cuir, au bas de la soutane propre et usée, étaient beaux comme ceux dont l'Evangile parle, toujours prêts à se couvrir de la cendre des routes. Mais, dans la hauteur alpestre, les mousses du Seigneur les baisaient de leurs lèvres humides. Le tricorne, pelé par places, pendait au bout des mains jointes sur les genoux où était posé le bâton. De l'innocence flottait autour des longs cheveux blancs et l'absence de dents, arrachées peu à peu aux foires des villages, augmentait la finesse des lèvres. Les yeux, de ce brun foncé que

prennent après la pluie certains cailloux tassés au bord des chemins, plongeaient au delà de ce qui est visible. Cette attitude édifiait Sylvain comme une forme muette de la prière. Il ne savait rien de ce simple desservant, sinon ce qu'en racontaient les paroissiens d'Abrecave qu'il assistait depuis près de vingt ans : qu'il avait eu quelque aisance, mais qu'il avait tout donné; qu'il était de race noble, mais que son cœur seul le révélait; que des gens, qui semblaient des princes, venaient parfois le visiter, mais qu'il gardait son air de berger.

Depuis déjà quelque temps, Sylvain était docile aux leçons que le vieux prêtre lui donnait soit au presbytère, soit en plein air. Après la lecture, l'écriture, le catéchisme, l'histoire sainte, l'histoire de France, l'histoire naturelle, la géographie et le calcul, on avait commencé les éléments du latin, mais l'homme de Dieu évitait à son élève certaines contraintes qui engendrent l'ennui. Par exemple, à la sèche nomenclature des mots qui servent de modèles dans les déclinaisons, il substituait quelques phrases poétiques, facilement apprises par le petit, et où se retrouvaient : *rosa, la rose; Dominus*, *le*

Seigneur; puer, l'enfant; templum, le temple; soror, la sœur; corpus, le corps; avis, l'oiseau; manus, la main; cornu, la corne; dies, le jour:

La ROSE est offerte au SEIGNEUR par l'ENFANT dans le TEMPLE.

Ma SŒUR sent le CORPS d'un OISEAU trembler dans sa MAIN.

La CORNE de la lune est pâle dans le JOUR.

Tu vois, disait le maître à son disciple, comme tout est beau, comme les mots que l'on décline sont vivants, même quand on les récite dans l'ordre de la grammaire! Et Sylvain reprenait, dans le parfum ineffable des bois, ces choses simples et géniales d'elles-mêmes. Et l'on cueillait à la descente une rose du torrent, et il l'allait joindre, tandis que parlait l'angélus, au bouquet de l'autel. Et il observait, dans la ruelle grimpante, si la sœur d'un ami n'avait pas emprisonné quelque passereau dans ses doigts. Et la lune, comme une chèvre dont on ne distingue rien, sinon une corne, dans le jour encore clair grimpait.

Ainsi l'éducation du fils de Véronique se poursuivait dans cette solitude et en rompait le

silence. Car, bientôt, l'éducateur évangélique retombait dans son recueillement où l'enfant se plaisait comme une fougère à l'ombre.

Sa première communion, Sylvain la fit dans sa onzième année, et il reçut Notre-Seigneur Jésus-Christ dont il s'approchait déjà pendant la messe matinale, si assidûment que, par les aurores trop neigeuses, il arrivait à l'église sur le dos du vieux curé. Dès lors, ce petit fut familier avec le Fils de Dieu qui lui parlait, dans le beau cantique, le langage de la vallée :

Soleil et lune, bénissez le Seigneur... Etoiles du Ciel, bénissez le Seigneur... Pluies et rosées, bénissez le Seigneur... Feux et chaleurs de l'été, bénissez le Seigneur... Froids et rigueurs de l'hiver, bénissez le Seigneur... Rosées et brumes, bénissez le Seigneur... Montagnes et collines, bénissez le Seigneur... Plantes qui naissez de la terre, bénissez toutes le Seigneur... Fontaines, bénissez le Seigneur... Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur... »

Et, courant sur les rochers où fleurit le serpolet, l'enfant de chœur voyait vivre la Sainte Ecriture : les moissons jaunir dans la torpeur,

la forêt se cristalliser sous la cendre des flocons, le regain tremper les sabots, la brume s'ouvrir sur le vert soleil des vallées et se traîner en s'élevant, la pomme de terre bien venir, la grassette, l'anémone, l'hépatique, la gentiane, orner les sous-bois, les sources bruire, les dures cascades gronder, et les troupeaux gagner lentement les régions des martres, des perdreaux blancs et des aigles.

Jusqu'à quatorze ans, Sylvain, guidé par le vieux prêtre, mena cette vie élevée par les paysages qui en formaient le cadre et par les méditations ou leçons données ou apprises sur des bancs de calcaire.

Après quoi, sur le conseil même du curé d'Abrecave, avec son aide aussi, l'enfant fut mis au collège d'une petite ville des environs.

Sa mère et son protecteur l'y allaient visiter parfois, aux jours de marchés, grimpés sur une charrette surchargée d'agneaux et de fromages. Et le décor glissait doucement avec ses chaumières, ses arbres, ses pâtres, ses bêtes, ses œillets. On dételait dans une auberge. On allait acheter des gâteaux pour renforcer le petit paquet de saucisson. Et l'on causait à trois dans

le parloir du collège, et l'on était bien content, car les professeurs faisaient l'éloge de leur élève, qui, presque à son insu, dans une habitude médiocre et sublime, s'engageait dans cette voie éternelle que son premier maître lui avait tracée. On était bien, d'ailleurs, là, dans la cour, sous les arbres fidèles, et dans les classes où les tableaux noirs exposaient en blanc des sentences et des chiffres; au réfectoire dont les tables étaient d'un marbre du pays; au dortoir où le sommeil ne connaissait point la paresse; à la chapelle où le cœur inquiet s'enfermait dans l'Eucharistie comme une abeille agitée se cache dans un liseron.

Les grandes vacances étaient une fête, ce retour à Abrecave, auprès de sa maman Véronique et de Monsieur le curé avec lequel il reprenait, mais à une altitude de plus en plus divine, son ascension. Les pensées que tous deux échangeaient étaient aussi rares qu'autrefois aussi simples, mais plus profondes. Leur goût n'était point la dissertation à perte de vue où s'égarent souvent de pieux esprits. La vérité leur suffisait, et ils trouvaient naturel que l'œil ne pût sonder la caverne ténébreuse d'où tombe

cette vérité ainsi qu'une source aveuglante. Comment l'homme, qui est erreur et mensonge, ne sera-t-il pas dérouté à chaque pas, contrarié dans son sentiment intime, par l'affirmation de Celui qui ne se trompe et qui ne trompe pas? Le mystère est la plus logique des réalités, car il existe dans le Ciel intérieur d'une foi humble.

Ni Sylvain donc, ni son maître ne se fourvoyaient, si je peux dire, dans la montagne, car leur croyance reposait sur l'Église davantage que le sol ne s'équilibre sur lui-même. La nature, transfigurée en Dieu, les attirait, l'insecte et la fleur, tout ce que déjà Sylvain avait énuméré dans la fournaise d'amour du cantique d'action de grâces. Il allait atteindre dix-huit ans, Monsieur le curé, soixante-sept. Celui-ci demeurait le même que jadis, souvent absent dans une rêverie qui imposait le respect et le silence. Un soir d'Assomption, Sylvain observa que l'attitude de l'homme de Dieu se faisait plus solennelle encore. Le prêtre regardait le ciel, et de grosses larmes lui échappèrent qu'il essuya avec un mauvais mouchoir à carreaux. La veille, des personnes du monde étaient venues à Abrecave lui apporter un bouquet si beau que jamais les

gens de la vallée n'en avaient vu de semblable. Il l'avait déposé dans l'église aux pieds de la Reine du Ciel. Et Sylvain avait alors remarqué, sur ce même autel, à côté de la gerbe magnifique, une étroite couronne de roses blanches artificielles qu'on n'y voyait, mais régulièrement, qu'aux temps de l'Assomption et de la Fête-Dieu. Monsieur le curé d'Abrecave lui-même l'y plaçait et l'en retirait pour la suspendre, le reste de l'année, au-dessous du Crucifix de sa chambre.

Sylvain retourna passer un an au collège où, à Pâques, avant qu'il entrât au grand séminaire, on lui permit de revêtir la soutane. Tant ses directeurs étaient sûrs de cet enfant, la question ne se posa même pas. En effet, au milieu du mystère apparent de la vie, à cette âme la religion était apparue comme une cime mêlée au ciel et dont l'existence du moins ne pouvait laisser aucun doute. Cette existence était déjà, par elle-même, une réponse à l'interrogation de la créature. Et faire foi à cette réponse était d'une simplicité enfantine puisque, dans la processión solennelle qui se déroulait de bas en haut, Sylvain comptait des hommes

comme le saint curé d'Abrecave, des femmes telles que sa mère Véronique et ces pauvresses qui entendent l'innombrable piétinement des petits qu'elles arrachent à la famine, à la tristesse de n'avoir pas de mamans et à l'enfer.

A dix-neuf ans, Sylvain entrait au grand séminaire où il demeura jusqu'à vingt-six, une fièvre typhoïde ayant interrompu durant seize mois son cours de philosophie, et nécessité une cure à Abrecave d'où il revint fortifié. Plus que jamais, lorsqu'il reprit ses études, son cœur et son intelligence étaient prêts à recueillir le bon grain sans effort, car ils avaient reçu, encore pendant la convalescence, la culture du laboureur évangélique d'Abrecave. Il se remit avec une joie pleine à cette existence réglée de la ruche où l'on goûte le miel du Docteur Angélique. Et, lorsqu'il revenait passer quelques jours dans le hameau natal, sa reconnaissance débordait sur celle qui l'avait abreuvé de son lait, sur celui qui l'avait nourri du pain de vie.

Il médita, presque jusqu'au ravissement, à l'ombre des arceaux de cet ancien cloître, ou sous les épais feuillages que Dieu faisait bouger comme au vent de la Bible. Et, sur l'autel de la

chapelle, le livre se dressait, comme la main qui jure de Celui qui ne se repent pas.

Il fut ordonné prêtre, et l'aube se leva de sa première Messe. Il avait vingt-six ans. Le soleil parut. Ses parents, ses amis étaient là, venus de leurs villages, dans cette chapelle urbaine. Le curé d'Abrecave l'assistait, debout à ses côtés, vieux serviteur qui veille à ce que rien ne cloche dans le service auquel il initie un jeune. Nul, à moins qu'il ne soit un célébrant, ne saurait comprendre tout l'émoi d'un tel début. Lorsque, au pied de l'autel, Sylvain prononça le passage du psaume :

Et je m'approcherai de l'autel de Dieu...

... un vent, comme venu des sommets d'Abrecave, fit frémir et embrasa son âme. Les paroles de l'Evangile bourdonnèrent comme les abeilles qui composent leur miel dans la pierre, et le *Credo* plana sur la récolte de blé et de raisin dont le lévite allait faire l'oblation. Des mains du prêtre élevées dans la lumière, on eût dit que de la neige découlait sous un feu d'aurore. Il prononça la formule. Et le cœur du Christ, Fils du Dieu vivant, se mit à battre sous les

apparences du pain et du vin. Et l'humble enfant de la vallée avait entre ses doigts son Rédempteur et le montrait. Et Celui qui a fondé le Ciel et la Terre, sans Qui rien n'a été fait, entra sans la briser dans l'argile du disciple. En présence de ce mystère, le vieux curé d'Abrecave ne bronchait pas, mais du fond de sa poitrine montait comme un encens vers le ciboire que tenait Sylvain pour communier les fidèles la reconnaissance de Siméon.

Son enfant spirituel descendit les degrés. Véronique, les yeux mi-clos, faisait face à ce fils surnaturel qui lui donnait la Vie à manger et lui faisait verser des larmes sur la nappe de ce repas.

Cependant qu'après le dernier Evangile, et avant de continuer son action de grâces, Sylvain dépouillait ses ornements à la sacristie où le curé d'Abrecave tout en pleurs venait de l'embrasser, il vit entrer un couple beau comme le jeune amour. Le mari pouvait compter vingt-cinq ans, la femme vingt à peine. Ils s'approchèrent du pasteur d'Abrecave qui s'était reculé dans l'ombre et ils lui adressèrent quelques phrases que Sylvain entendit par fragments :

— Nous savions... nous sommes venus... c'est une indiscrétion... nous vous en supplions... pardonnez-nous...

Le jeune prêtre vit alors le vieil apôtre bénir ces êtres ravissants, qui s'étaient agenouillés devant lui. Lorsqu'ils se furent relevés, la jolie femme ouvrit son livre et le tendit au curé d'Abrecave, qui hésitait à le prendre; mais elle souriait si bonnement, si émue, si simplement, qu'il prit le missel. Ils se dirigea vers une table et, d'une plume qui grinçait, il écrivit avec une encre pâle, en caractères épais, sur l'une des pages blanches du paroissien :

A Madame la Duchesse (on lisait ici un nom de France).

Qui peut trouver une femme forte?
Elle a bien plus de prix que les perles.

(*Verset des* PROVERBES *copié par son humble serviteur. Curé d'Abrecave.*)

La délicieuse créature devint comme une rose. Elle avait passé à son mari le livre. Il l'avait refermé, en s'inclinant, après avoir lu. Elle continuait de sourire, et, regardant fixement son époux, elle détachait son collier de perles. Et il lui rendait son sourire en la voyant

remettre ce joyau de grand prix à celui qui venait de les bénir et qui entendit ces mots :

— J'espère que je serai forte, mais ces perles ont bien plus de prix que moi.

Et comme le saint vieillard n'osait accepter, d'un ton qui commande, elle ajouta :

— Il faut bien que je me prive, pour vos pauvres, d'un objet que j'aime.

Il glissa la parure dans sa soutane rapée.

Sylvain, pressé de retourner au pied de l'autel, avait à peine remarqué le geste de la jeune femme. Et, d'ailleurs, villageois, il eût ignoré la valeur d'un tel don si, le soir, tandis qu'il raccompagnait jusqu'au pauvre équipage, qu'ils allaient reprendre, sa mère et Monsieur le curé d'Abrecave, il n'avait entendu celui-ci dire :

— Mon enfant, la Providence a marqué ta première Messe. Le meunier d'Abrecave qui allait être saisi...

— Eh bien, Monsieur le curé ?

— Je lui rapporte son moulin dans ma poche, soit quinze à vingt mille francs. Et, dans la même poche, il y a, pour ceux qui n'ont jamais possédé de moulin, une égale somme.

Ce fut dans la cinquième année qui suivit sa première Messe que Sylvain, ayant terminé son vicariat, fut nommé pasteur d'Ozeron où il vit depuis dix-huit ans avec Véronique au moment que nous le rencontrons, vers 1897.

Quant au curé d'Abrecave, il avait remis son âme à Dieu, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, vingt deux mois après l'installation de Sylvain à Ozeron. Sa tombe sévère et pauvre est placée de telle façon que les pieds du prêtre sont orientés vers l'église qu'il a desservie, la tête s'oppose à la montagne.

Tout contre cette tombe on voit une pierre, avec ce seul prénom et cette seule date :

MARIE, 1838.

CHAPITRE II

De ce desservant, qui, pendant quarante années, dans le montagneux hameau d'Abrecave ne cessa de déployer son zèle et qui, avant de mourir, avait élevé Sylvain jusqu'à Dieu, je tairai le nom trop connu. Il était né en 1809, en face des bleus coteaux des blanches Pyrénées, dans une maison renommée pour son honneur et sa charité. De ces jours à ceux où nous vivons, encore qu'ils semblent si proches, il est un intervalle plus grand que le temps ne le mesure. Je regarde autour de moi. L'été contemporain est là, avec ses tares augmentantes, ses moisissures sur les feuilles, ses lèpres sur les fruits, et cette guerre au regard de laquelle ne furent que des jeux d'enfants ces combats de 1814, qui furent livrés dans cette contrée même où s'élevait le château patrial du futur curé d'Abrecave. Il avait alors cinq ans.

Qu'ils différaient des nôtres, les juins, les juillets et les aoûts d'alors! Pour les voir dan leur robustesse, il n'est que de fermer les yeux et considérer dans la nuit de son recueillement le feu de rameaux de grosses cerises, au-dessus de lisières d'épaisses prairies, et les moissons calmes et lourdes dans le bleu. Pour en goûter l'harmonie, il n'est que de clore ses oreilles au bruit de ce nouveau siècle, et d'écouter l'angélus d'il y a cent ans lancer au soleil les essaims de ses ruches de bronze. Pour les aspirer, il n'est que de se détourner des flacons des patriciennes et des courtisanes et d'accueillir l'arome des framboises qui semblaient sommeiller en attendant une cueilleuse dont les simples toilettes n'avaient d'autre parfum que celui de l'air pur. Pour les goûter, il n'est que d'ouvrir l'ancien livre de cuisine où la gravure montre un déjeuner dressé dans une joie de capucines et de bluets. Pour les toucher, il n'est que de joindre les mains et de laisser notre cœur s'appuyer sur les choses mortes.

Car, où situer ce cœur, sinon dans le passé, alors que le présent nous leurre? Cet appel au passé, il est l'appel au futur encore. Et, avant

tout, il est l'appel à cette éternité bienheureuse qu'entrevoient seuls les saints, les enfants et les poètes. Mais, en elle-même, la nature avait une bien autre valeur il y a quelques années qu'aujourd'hui où le torrent du mal ronge les dernières assises du monde. L'année que naquit le futur curé d'Abrecave était moins éloignée de la période où les champs d'Abraham et de Booz éclairaient la terre que nous ne sommes distants du siècle qui précéda le nôtre. Qu'avons-nous fait pendant ce laps de temps relativement court? Nous avons crucifié tellement Notre-Seigneur Jésus-Christ que les bois sont tombés en pourriture, que l'hostie est la proie du charançon et la grappe des infiniment petits.

C'était donc une campagne bien moins déchue que la campagne actuelle que découvrait, avec des yeux de saint et de poète, cet enfant de cinq ans. Il semblait que pour lui l'ange à l'épée flamboyante, préposé à la garde de l'Eden, laissât fléchir la consigne. Par une fente de la porte, qui s'ouvrait au bas du parc, l'innocent apercevait une terre promise. Et les blés à l'odeur acide, et les grappes au parfum flétri, que l'on rapportait de ces régions inconnues,

étaient si opulents qu'il avait envie de pleurer.

Un jour, la magnificence divine l'enveloppa. C'était pendant les plus fortes chaleurs. Il était entré dans le cabinet de travail de son grand-père absent, et il vit un livre énorme ouvert sur un pupitre. Il se haussa, à l'aide d'un escabeau, et un monde s'ouvrit devant lui dans le soleil dévorant la page illustrée. Il y avait des espèces de chevaux dont les jambes et le col étaient si longs que leur tête pouvait atteindre les premières feuilles situées fort haut, d'arbres qui ombrageaient un puits. Ces chevaux étaient bossus. Quelques-uns avançaient vers la margelle ce col si long et si souple, qu'il semblait ramper. Deux s'embrassaient en relevant toute leur taille, et un homme qui les gardait cherchait à ressaisir leurs brides qui flottaient négligemment et bouclaient de grands huits avec les courbes de leurs attitudes. Un autre homme à genoux déliait des outres auxquelles l'une des bêtes, pareille à une cornue, semblait vouloir s'aboucher, tandis qu'au centre du tableau deux personnes par-dessus tout charmaient l'enfant. Une belle femme y tenait, entre ses bras, une cruche dont elle approchait l'orifice

des lèvres altérées d'un voyageur. A travers les arbres, on distinguait une ville et un pont qui paraissaient dormir en rêvant.

Le petit garçon était pâle, d'une sorte d'émotion sacrée qui s'émanait de l'image comme s'exhale un parfum d'un bois d'Orient. Et l'aïeul, qui rentrait, le trouvant dans cette extase, l'embrassa et lui dit :

— Ce livre que tu regardes est le livre du bon Dieu.

Dès lors la vie apparut à ce marmot de six ou sept ans comme imprégnée de l'esprit de ce bouquin. Mais il ne chercha pas à le rouvrir, car il était discret. Seulement, lorsqu'il montait à la bibliothèque de son grand-père, il s'asseyait sur une petite chaise de telle manière qu'en élevant la tête il pût voir sur un rayon le dos en parchemin du volume. C'est le livre du bon Dieu, se répétait-il. Et la gravure invisible s'animait dans sa mémoire où les grandes bêtes de somme faisaient un mouvement, la brise du soir remuait les palmes, l'un des chameliers poussait un cri, le frais et liquide cristal brillait sur la barbe du buveur. Et l'enfant, qui devait être un jour le curé du hameau perdu d'Abrecave, avait soif

déjà de cette eau si pure qui doit devenir en nous une source jaillissante pour la vie éternelle.

Considérez cet enfant unique, par le fait de la mort prématurée de sa mère, grandissant loin de ceux de son âge, entre un père très bon, mais triste, et absorbé par l'administration du vaste domaine, et un aïeul qui de son temps faisait deux parts : l'une à sa vie religieuse profonde, l'autre à l'étude des plantes et des insectes. On ne savait ce qui donnait un aspect si imposant et si aimable à ce vieillard, mais nul ne l'oubliait qui l'avait une fois abordé.

Pour lui épargner le collège, il donnait à son petit-fils des leçons bien plus que suffisantes, puisqu'elles ornaient son jeune esprit en le sanctifiant.

Lorsque le solitaire écolier eut dix ans, le livre de Dieu demeuré jusque-là sur l'étagère, durant les heures d'étude, s'ouvrit chaque matin sur de nouvelles images qui étaient les sœurs de celle qui l'avait enchanté. L'aïeul exposait les passages de l'Histoire sainte auxquels se rapportaient les illustrations. Sa voix se faisait alors plus douce et plus grave

encore, comme la brise de la soirée dans le verger de Dieu. C'était moins une leçon à apprendre qu'une respiration de l'âme. Le petit s'accoutumait sans peine à cette société de patriarches, de prophètes, d'apôtres, d'évangélistes, de martyrs. Ils étaient si faciles à vivre, les patriarches, avec leurs barbes blanches, leurs troupeaux, leurs moissons! Il les vénérait, et, aussi, les prophètes tenant leurs tables sur la montagne tonnante, ou dans le désert! Et les apôtres qui, tout en se dévouant au prochain, pratiquaient d'humbles métiers! Et les évangélistes dont le roseau laissait couler le clair langage de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Et les martyrs dont le sang, tel qu'un feu vif, embrasait parfois les consciences mortes.

Ce fut avec l'assistance et la protection de ces élus que l'enfant fit sa première communion, entre son père et son grand-père, dans l'église qui attenait au château. Fête mélancolique! où les larmes de ces deux croyants coulèrent sur les joues du demi-orphelin.

L'éducation continua. Le vieux gentilhomme se gardait de ne point célébrer devant son élève, dans l'histoire profane, ces héros qui

furent l'honneur de la terre en marquant et défendant les frontières, en l'explorant ou en chantant ses beautés. Il l'instruisait encore touchant la dignité de la femme, épouse et mère, et, tout naturellement, après lui avoir parlé, le matin, avec l'aide du livre de Dieu, de la suréminente vertu de la sainte Vierge, il l'entretenait, le soir, des créatures qui accomplissent leur devoir familial avec soin, et gagnent ainsi le Ciel comme avaient fait celles de leur lignée.

Le bon humaniste en revenait souvent au chapitre de ceux qui dépeignent les beautés naturelles et les mouvements du cœur; et, sans fatiguer l'entendement de son disciple, il lui lisait les scènes les plus bucoliques et les plus pathétiques. C'est ainsi que les champs de Booz les conduisaient à la culture de Virgile; l'Arche de Noé les transbordait sur les caravelles des Lusiades; dans la nuit des tragiques grecs, ils percevaient l'écho du cri d'Abel; le poisson que le jeune Tobie capturait les faisait un instant se pencher sur les nasses de Théocrite; l'hysope du Calvaire parfumait la description de Linné.

On ne pouvait rien concevoir de plus intelligemment pur que cet adolescent, élevé dans

cette harmonieuse solitude, lorsqu'il atteignit sa quinzième année. Au physique il était assez frêle, mais d'un galbe merveilleux qu'il tenait de sa mère, comme son teint brun aussi. Un front fier, que l'on eût dit taillé à facettes dans une pierre dure, des yeux de vieux portrait qui vous suivaient partout; un nez mince, à peine relevé; une bouche déjà ascétique avec des dents courtes et luisantes, un menton un peu de galoche, des oreilles bien faites, quoique légèrement détachées.

On songeait à lui faire embrasser la carrière des ambassades, mais il demeurait silencieux touchant ses desseins.

L'aïeul, qui pensait ne rien devoir négliger dans cette éducation, lui parla de l'amour humain sans contrainte, après lui avoir enseigné celui de Dieu. Il voulait, en l'instruisant de cette manière, le préparer à distinguer une beauté digne d'être sanctifiée d'avec cette chaude volupté qui donne le délire et la mort. Et ce chrétien, né vers 1764, dont la vie fut toujours un austère exemple, évoqua dans l'esprit de son petit-fils la splendeur des fiançailles de l'Ancien Testament, la gentillesse des chasseresses et

bergères de l'anthologie, et la grâce des chastes rêveuses, contemporaines de l'élève, qui souriaient aux campagnes d'azur à travers les cordes d'une harpe.

Tels étaient les sentiments de ce jeune homme lorsque, par un après-dîner de fin d'automne où le vent plongeait, tel qu'un oiseau lent, dans les fourrés rouges, son père lui dit :

— Tu seras bien prévenant demain pour une enfant de ton âge qui viendra déjeuner avec sa famille qu'elle a accompagnée aux eaux de Saint-Jacques. Elle est de Paris. Elle se nomme Cécile.

— Il y a bien longtemps, remarqua l'aïeul, que nous n'avons reçu d'amis.

Et se tournant vers son petit-fils :

— Qu'il y a longtemps, mon Dieu! Depuis la mort de ta maman, c'est un tel vide! Nous vivons comme des hiboux.

Ce prénom de Cécile toucha l'adolescent et fut comme un flocon de neige qui se serait posé dans son cœur. Il ignorait pourquoi. Il savait que s'appela ainsi une vierge chrétienne, d'illustre origine romaine, et martyre du IIe siècle. Et, recherchant le soir même, dans une Vie des

Saints restée à sa disposition, l'histoire de Cécile, il y relut cet épisode du supplice où elle demeure intacte au milieu des flammes, avant qu'on lui tranche la tête, et cet autre épisode de son exhumation où son corps réapparaît, à quatorze cents ans de distance, revêtu de la tunique d'or trempée de pourpre humaine, intact et tel qu'au moment des noces éternelles.

Cette petite Cécile, dont on annonçait la venue pour le lendemain, qu'elle devait être aimable, et pieuse, et jolie, précédée du prestige d'une telle patronne! Celui qui l'attendait avec impatience ne se trompait point.

Entre les vertes caisses d'orangers, dans le radieux matin, des toilettes multicolores débordaient le coche, et l'air claquait aux fouets des guides en costume ossalois. Elle gravissait, reconnaissable entre tous, le perron. Elle était belle comme la jeunesse, blanche comme un lys, et son chapeau semblait bercé par le beau temps. N'était-ce pas avec une robe semblable que ses sœurs aînées des premiers temps marchaient aux lions qui ne savaient que lécher leurs pieds nus? Que vos créatures, Seigneur, sont admi-

rables! Que le vase d'argile, plein de l'eau du baptême, est digne d'être aimé!

Les parents de Cécile furent pressés, et acceptèrent de s'arrêter au château jusqu'au lendemain matin. Et, le soir, après le repas, la mousseline des prairies remua sous la lune. La jeune fille, troussée dans un châle, frémissait un peu, assise seule sur la pierre courbe du banc de la terrasse, sous une chute de roses. Il s'approcha d'elle, s'assit auprès et pleura.

— Vous n'avez plus de mère, lui dit-elle.

Il se taisait. Elle détacha de son cou sa chaîne où pendait une croix et l'agrafa au cou de l'orphelin. Ils étaient fiancés.

Durant trois années qui lui parurent brèves, tant sa méditation devait s'élever à ces hauteurs où l'absence n'existe plus, ce jeune homme cultiva dans le secret cet amour que de son côté lui gardait Cécile. Ils ne se revirent point alors; non plus ils n'auraient osé correspondre. Mais ils étaient sûrs l'un de l'autre comme le lys l'est de son parfum : sans le savoir. Ils ne se retrouvèrent qu'en 1829, dans ce Paris qu'elle habitait et où il était venu, après avoir terminé de fortes études, s'initier à

la carrière que lui souhaitaient son père et son aïeul. Et il la reconnut, mais plus belle de ce qu'il l'avait considérée plus longtemps à travers plus de ciel.

Et alors se produisit ce fait sans doute unique dans l'histoire de notre littérature, que, dans l'humble appartement qu'il avait loué, il écrivit en quinze mois le chant d'amour le plus pur qui eût jailli jusque-là. Et, quand il fut terminé, du même calme qui avait présidé à cette inspiration où vivait tout ce que la grâce divine et la grâce humaine lui révélèrent, il écrivit sur la première page : Cécile. Et il enferma, sans en faire part à quiconque, ce cahier de parchemin dans un coffre d'où il ne le retira que pour l'offrir en 1831, à sa fiancée qu'il épousait.

La santé de Cécile ayant subi dans la grande ville des atteintes inquiétantes, ils s'installèrent dans le château familial où, six mois auparavant, l'aïeul s'était endormi, et où, six mois après leur arrivée, le père acceptait saintement la mort.

La vie du couple fut celle même qu'avait prévue le poème magnifique, jusqu'en 1834 où Cécile quittait la terre au moment qu'elle don-

nait le jour à une petite fille dont le nom fut Marie. Ce veuf de vingt-cinq ans prit sur son cœur cette enfant qui le lui brisait.

Et il se prit à l'aimer d'un amour sans nom, d'un amour qui n'a point son pareil quand il se développe pleinement, amour souverain, image de l'amour de Dieu pour Dieu, amour qui embrase les entrailles de celui qui n'écoute plus sa propre vie : l'amour du père. Ce fut lui qui, aidé par quelques paysannes dont il était jaloux, nourrit cette petite avec le lait d'une vache qu'il avait choisie dans la campagne en fleurs. Il couchait son enfant dans sa propre chambre, épiait son souffle et, priant, il retenait entre ses doigts joints l'une des frêles mains. L'âme de la morte lui était si présente qu'en donnant ces soins il répondait en silence aux désirs maternels. Dès l'aurore, il s'habillait sans bruit, se rendait à la Messe où il communiait, ne prolongeait que peu à l'église son action de grâces, afin de laisser le moins longtemps possible Marie avec la garde qu'il avait placée auprès du berceau. Regarder sa fille et méditer, c'était maintenant toute sa raison d'être. Il négligeait même tout à fait l'exploitation des terres, ce

qui était d'autant plus regrettable que ceux qui l'avaient précédé, il s'en rendait compte aujourd'hui, son père et un peu son aïeul, avaient été la proie de métayers madrés et s'étaient endettés. Mais que lui importait la ruine? Son enfant venait de lui sourire, son enfant essayait ses premiers pas.

Bientôt, les progrès de Marie cessèrent. Elle blêmit. Son ventre grossit à mesure que ses jambes devenaient étiques et flageolaient. Et, un jour que son père, dont l'inquiétude grandissait, regardait l'innocente cueillir une feuille au jardin, il remarqua dans sa chérie cette forme, si spéciale, hélas! que prend le cou-de-pied chez certains enfants. Et il entendit son propre sanglot refoulé dans son cœur : mon enfant est bossue!

Cela n'était pas un mauvais rêve. Il le vivait en constatant cela, ce jour-là, à cette heure-là, à cette minute-là. Et, remontant dans cette même bibliothèque où, petit garçon, il regardait le livre de Dieu, devant le Crucifix il baisa la terre sourde.

Ce fut alors que lui, qui avait chanté naguère avec tout son génie l'amour de l'épouse, avec le

même génie commença de pleurer d'amour pour son enfant. Au bout de quatorze mois (les quatorze stations du Calvaire), cette sublime prière poétique où il remerciait Dieu de l'avoir chargé de cette vivante croix était terminée. Et, huit jours après qu'il eut écrit sur ce nouveau chef-d'œuvre ce simple titre : MARIE, elle mourut. Et il l'enterra et il suspendit au pied du Christ, dans leur chambre, une étroite couronne de roses blanches artificielles qu'elle avait voulu qu'on lui fabriquât et qu'elle avait portée un jour.

Ce père affligé entendit alors l'appel déchirant et doux de la Grâce. Six ans après la mort de Marie, il entrait au séminaire après avoir vendu le château, payé les créanciers, distribué les meubles rares aux parents de Cécile. Mais les deux sublimes poèmes qui furent et demeurèrent, sur son ordre, à peu près inconnus, il les remit en mains de personnes qui étaient les proches de cette jeune femme qui lui donna son beau collier parce qu'elle les avait lus, compris, et parce qu'elle le savait pauvre parmi les pauvres.

Il fut ordonné prêtre en 1846, il avait environ

quarante ans. Et, après vingt mois de vicariat dans un chef-lieu de canton où il fit l'apprentissage des âmes, il devint curé d'Abrecave où, à quelques lieues de Cécile, et tout près de son ange Marie, qu'il emporta jalousement avec lui, il repose.

CHAPITRE III

Donc, entre chien et chat, Monsieur le curé d'Ozeron achève son café au lait, après la Messe où il n'a manqué de faire mémoire du défunt pasteur d'Abrecave, qui, dix ans plus tôt, l'avait aidé à monter à l'autel. Monsieur le curé d'Ozeron respire la bienveillance et la simplicité. Comment n'eût-il pas acquis de bonne grâce dans la fréquentation longtemps journalière du gentilhomme en soutane râpée qui le traitait en fils? Quelles graines n'avaient point germé, déposées en lui par ce père spirituel d'Abrecave? Heureux cet ouvrier de Dieu, dont l'origine avait équilibré la sensibilité parfois trop douloureuse du prêtre-poète !

Véronique entr'ouvre la porte de la salle à manger. Marthe veut parler à Monsieur le curé. Marthe est une paroissienne d'Ozeron, paysanne de quarante ans. Monsieur le curé

d'Ozeron donne un morceau de sucre au chien, de la mie trempée de crème au chat, plie sa serviette et se dirige vers son salon qui n'est pas luxueux, mais où demeure suspendue toute l'année, excepté aux jours d'Assomption et de Fête-Dieu où il l'expose à l'église, comme faisait à Abrecave son vieil ami, l'étroite couronne de roses blanches qui ceignit le front douloureux de l'enfant bossue; couronne que le curé d'Abrecave avait laissée à Monsieur le curé d'Ozeron par une note confidentielle annexée à un testament suivant lequel il lui léguait une somme de vingt mille francs dans ces termes :

« Cette somme de vingt mille francs représente la moitié des quarante mille francs que m'a rapportés la vente d'un collier de perles que m'a remis, pour les pauvres, de la main à la main, en présence de son mari et de Monsieur le curé d'Ozeron, le jour de la première Messe de celui-ci, Madame la Duchesse de...

« J'ai employé les autres vingt mille francs pour le mieux, au soulagement d'une infortune particulière. Et les vingt mille francs restants, qui font partie du présent legs, je les ai placés sur l'Etat Français. On en trouvera les titres

dans mon secrétaire et je prie l'actuel Monsieur le curé d'Ozeron de les utiliser comme il jugera bon en œuvres charitables. J'ai pu conserver intacte cette somme de vingt mille francs, ses intérêts annuels ayant suffi, après l'emploi de la première somme, à soulager quelques petites misères dans ma Paroisse. Mais il pourra se présenter à Abrecave, Ozeron, ou ailleurs, des détresses que le légataire appréciera et secourra comme il l'entendra. Que ce cher ami, que je nomme mon exécuteur testamentaire, se souvienne que chaque millier de francs représente ici une perle qu'a pleurée l'Océan, de par la munificence de Dieu, afin d'aider au pain quotidien des pauvres : *Benedicite, maria et flumina, Domino...* »

Au bas de la note confidentielle était consigné, à une date plus rapprochée :

« Les manuscrits des deux poèmes intitulés *Cécile* et *Marie*, qui sont déposés chez un parent de la donatrice du collier, et qui, sur mon désir formel, n'ont jamais été imprimés ni recopiés, je veux qu'ils soient brûlés au jour même que leur détenteur connaîtra la présente clause. Maintenant que ces poèmes ont porté leurs fruits,

par la charité d'une noble femme, je désire les soustraire à une possible gloire humaine. Ainsi-soit-il. »

Monsieur le curé d'Ozeron avait accepté pieusement la pauvre couronne dont il connaissait l'histoire; il avait touché les vingt mille francs, et averti le parent de la duchesse, lequel avait aussitôt répondu que la volonté du mort venait d'être observée; et que, d'ailleurs, du jour même du dépôt déjà ancien des cahiers, ce ne fut qu'avec réserve, en présence de chrétiens choisis, qu'on en avait donné lecture.

C'est l'étroite couronne de Marie, suspendue au-dessous d'un portrait du curé d'Abrecave, que regarde Marthe lorsque Monsieur le curé d'Ozeron entre au salon. Elle a posé contre un fauteuil un gros panier, puis le retire de là, puis l'y replace. Elle raconte à Monsieur le curé d'Ozeron qu'elle arrive d'Abrecave où elle est allée passer une semaine chez des cousins. Elle vient lui donner des nouvelles du hameau où il est né. Il vaut la peine de donner des nouvelles. Abrecave, certes, n'est pas tout près d'Ozeron. Pour s'y rendre, quand on habite Ozeron, il faut prendre d'abord une voiture si basculante que

l'on dirait, à chaque bond du cheval, qu'il va demeurer suspendu entre les brancards en l'air, enlevé par le poids des voyageurs, et comme si c'était une de ces balançoires où un enfant semble menacé à l'un des bouts d'être à jamais fixé dans l'espace par l'enfant qui fait descendre l'autre bout. Marthe sait bien, n'est-ce pas, Monsieur le curé, que d'Ozeron à la station de chemin de fer la plus proche, il y a sept kilomètres? Il y a presque toujours sept kilomètres de village à village avec, à la belle saison, du maïs et du froment à droite et à gauche de la route; et, en arrivant, l'auberge, sa treille et ses lauriers-roses; l'épicerie qui sent le vinaigre et le tabac et dont le parquet poussiéreux est arrosé; l'atelier du maréchal ferrant, dont le feu fait concurrence aux géraniums du balcon d'en face; la gendarmerie et sa citrouille. Marthe connaît si bien ces tableaux que même elle ne les a jamais remarqués. Et, d'ailleurs, si l'on veut aller prendre son billet, il faut se presser. N'est-ce pas, Monsieur le curé? Le chemin de fer n'attend point. J'avais une paire de poulets, un petit sac de haricots et, sur les genoux, un panier avec trois douzaines d'œufs, et une an-

douille. Il faut faire un peu fête, n'est-ce pas, Monsieur le curé, avec des parents qui peuvent laisser quelque chose à leur mort? Et puis on change de train au bout de trois quarts d'heure. On se trompe si l'on prend des secondes pour les troisièmes, et les employés vous font descendre. Enfin, après un moment, on arrive à une gare, mais ce n'est pas Abrecave. Déjà le pays est tout changé. Ce n'est pas l'air que l'on voit comme ici autour de soi, mais la terre avec, en haut, un petit coin de ciel bleu seulement. On descend de wagon, et ce n'est pas encore Abrecave, vous le savez, Monsieur le Curé. Mais les cousins sont aimables. Ils viennent me chercher à la gare avec une charrette et un âne. Alors, c'est Abrecave. On vous fait dire de bons compliments, Monsieur le curé, et à Madame Véronique aussi. Les gens ne vous ont pas oublié. Vous m'aviez recommandé : quand vous irez à Abrecave, ne manquez pas d'aller sur la tombe du précédent curé. Voilà, j'y ai été. Elle est pleine d'herbes sauvages, pas entretenue comme il faudrait. Je dis tout à Monsieur le curé. Il y a une famille qui vous a profond dans son cœur, la famille des meuniers. Ils avaient été mangés de

dettes par la bande noire. Mais on dit, un jour, le défunt Monsieur le curé d'Abrecave leur a racheté le moulin pour quinze mille francs et il a donné cinq mille francs au fils aîné pour qu'il aille aux Amériques. Et il est parti. Et maintenant, après douze ou treize ans, il revient avec un château et une femme, sa femme qui a l'air d'une impératrice. Elle a un chapeau avec la garniture. Et il a fait mettre deux roues au moulin de son père et l'électricité. Il n'est pas fier. Il est venu et il m'a dit comme ça : Marthe, Monsieur le défunt curé d'Abrecave, qui y est enterré, était un saint homme. Il nous a sauvés. C'est lui qui a racheté pour nous le moulin, et qui m'a payé le voyage et les débuts à Buenos-Ayres en déclarant : je ne veux pas jamais être remboursé. Et c'est vrai. Mais je m'étais mis dans la tête : je rendrai l'argent. Et aujourd'hui, je suis riche. Regarde-moi, Marthe? Mon or ne tiendrait pas sur la vieille meule. Je veux le rendre, l'argent; l'argent que le curé a donné aux vieux, à moi. Je veux le rendre pour les pauvres, parce que pauvres nous avons été; le rendre capital et intérêts. Monsieur le curé d'alors n'est plus là. Je ne peux plus le lui

rendre. Marthe, écoute-moi bien : je veux le donner à Monsieur le curé d'Ozeron, qu'il aimait et qui est juste, qui saura l'employer pour bien faire. Marthe, tu retournes demain à Ozeron. Marthe, voici la somme ; tu lui remettras capital et intérêts, à dix pour cent, comme on les sert là-bas, depuis 1885, soit quarante-quatre mille francs. C'est pour l'honneur, c'est pour les pauvres. Tu lui remettras le carnet avec l'enveloppe, demain. Je dis : quarante-quatre mille francs. Les vieux écoutaient le fils. Et ils pleuraient.

Et Marthe, soulève son panier et d'abord elle en retire un lièvre :

— Cette lièvre, elle a été tuée devant moi avant-hier, à Abrecave. Je la rapporte pour Monsieur le curé. Le plus petit des enfants est venu dire : papa, il y a une lièvre dans le jardin. Je l'ai vue venir du bout du champ. Attendez, a dit le père, je vais prendre le fusil. Où est-elle, la lièvre ? Du côté des choux ? Ah ! bien. Ne bougez plus, ne parlez pas. Il a décroché, de dessus la cheminée, le fusil. Je vais la tirer d'en haut. Il est monté tout doucement. Il a vu la lièvre dans le carreau. Nous avons entendu un

grand coup de fusil. Il avait tué la lièvre par la fenêtre. Tenez, la voilà, Monsieur le curé. La chasse est fermée; alors tout le temps, pendant le voyage, elle n'était pas dans le panier, mais dans le sac, dessous les salades.

Et Marthe tient par les oreilles le lièvre dont les longues pattes postérieures pendent.

Monsieur le curé d'Ozeron admire la bête et, maintenant, sourit. Il n'a pas ouvert la bouche durant la première partie du discours de la paysanne, il a réprimé son émotion. Il appelle Véronique et lui dit :

— Mets ce lièvre à la cuisine. Marthe nous l'a rapporté d'Abrecave. C'est un beau cadeau.

Monsieur le curé, qui connaît Marthe et ses pareilles, redevient silencieux. Avec patience, il attend ce qu'elle va ajouter et faire. Elle retire du panier une paire de sandales neuves :

— Je les ai achetées, explique-t-elle, parce que mes autres étaient usées. J'ai des cors.

Elle remet les sandales dans le panier, d'où, enfin, elle retire un portefeuille qu'elle tend à Monsieur le curé qui le prend.

— Eh! Monsieur le curé, quarante mille francs là-dedans? Qui le croirait? Ça ne pèse

pas plus que deux feuilles d'épinard. Ah! certes, Monsieur le curé va pouvoir faire du bien à Ozeron. Oh! il en faisait déjà. Quand j'avais le calepin dans mon panier, durant le voyage : Marthe, me disais-je, tu aurais là une bonne assurance pour tes vieux jours. Et si tu le perdais? Ou si quelqu'un te tuait comme on a tué le facteur qui avait une lettre chargée? Lorsque cette idée me prenait, voyez-vous, Monsieur le curé, j'en suais. J'en sue encore.

Le fait est que la ronde et rouge figure de Marthe est toute luisante.

— Monsieur le curé, il y en a qui sont pauvres dans la commune; il y en a d'autres qui sont riches, il y en a d'autres qui sont gênés. La récolte du blé n'a pas été bien. Il y a beaucoup de mauvaise herbe Je m'étais dit que j'achèterais un cochon maintenant. Eh bien! mon mari m'a grondée : Marthe, ce ne serait pas raisonnable. Et moi, je répète : il y a des gens gênés partout. J'aurais eu pourtant à donner au cochon les eaux grasses; la loge est saine; mais voilà, un petit cochon d'aujourd'hui vaut cinquante francs. Les vieux meuniers d'Abrecave ont trois cochons dont le fils d'Amérique leur a fait cadeau.

Lui, en a dix dans des logettes toutes proprettes, que c'est un plaisir. Et moi, pauvre, je me contenterais bien d'un cochon. Ah! certes, ce n'est pas pour le demander; vous pouvez bien m'en croire, Monsieur le curé.

— Ma bonne Marthe, répond Monsieur le curé d'Ozeron, je vous affectionne de tout mon cœur. Vous avez été une fidèle mandataire. Vous dire que je peux prélever cinquante francs, pour l'achat d'un cochon, sur cette somme si forte qu'elle soit, non. Ces quarante-quatre mille francs, dont je vais accuser réception à leur généreux donateur, sont destinés à soulager des misères plus grandes que celles qu'entraîne l'absence d'un cochon.

Monsieur le curé d'Ozeron se joue un peu de sa paroissienne qui a l'air attrapé. Il continue :

— ... Des misères plus grandes que celles qu'entraîne l'absence d'un cochon. Mais enfin, Marthe, c'est moi qui vous offrirai le cochon sur ma cassette particulière.

Monsieur le curé ouvre un meuble, en retire un billet de banque, le donne à la paysanne qui paraît confuse et n'est que ravie. Elle demande :

— Pourquoi pas avec l'argent du calepin, Monsieur le curé?

Et celui-ci répond, en songeant à ces perles de la duchesse que l'Océan lui a rapportées, et à la destination que leur assignait la brave mais intéressée villageoise :

— *Margaritas ante porcos.*

Et Marthe, en s'en allant, déclare :

— Monsieur le curé, il faut que vous parliez toujours latin.

Monsieur le curé d'Ozeron s'assied devant son secrétaire et compte les billets de la liasse. Il remercie dans son cœur et la Duchesse, et le cher mort, et le fils aîné du meunier d'Abrecave. Vingt mille francs d'une part, cumulés avec ces quarante-quatre mille francs, cela fait un capital de soixante-quatre mille francs au service des malheureux. Et tout ça qui provient de quarante perles! Monsieur le curé d'Ozeron se remémore la belle phrase du testament du curé d'Abrecave : « Chaque millier de francs représente ici une perle qu'a pleurée l'Océan, de par la munificence de Dieu, afin d'aider au pain quotidien des pauvres... »

Ainsi, quand Dieu créait le monde, ce joyau

était prévu. Au cinquième jour de la Genèse la nacre irradiait, de précieuses semences mûrissaient dans leurs écrins. Durant des siècles, sous le poids des cieux liquides, ces mêmes perles étaient projetées. Puis elles s'ébauchaient dans les valves, s'imprégnaient d'une lumière orageuse qui se solidifiait en elles, dans ce jardin amer où l'imagination de l'homme situait une mythologie moins merveilleuse que n'est la réalité. Ces quarante sœurs enchantées, plus enchantées qu'en aucun récit des Mille et une Nuits, elles grandissaient, à peu près du même âge. Et elles attendaient leurs destinées. C'est alors que, pareil à un génie, un Indien nu plongeait dans l'abîme plein de monstres. Et il rapportait quelqu'une d'elles qui, peu à peu, venait se grouper sur la terre pour concourir à orner le beau cou d'une trisaïeule de la Duchesse. Et celle-ci, libérale comme dans un conte, remettait ces filles de Neptune et d'Amphitrite à l'humble prêtre et poète d'Abrecave. Et ces vierges de la mer, encore que peut-être séparées, exilées, errantes par le monde, elles continuaient d'agir pour la beauté. En même temps qu'elles illuminaient l'argile humaine, elles éclairaient l'ombre des pauvres,

leur rendaient la meule moussue et riante qu'ils allaient perdre et où l'eau reflétait l'orient. Puis, cinq d'entre elles, invisibles comme Gygès, passaient les flots qui les avaient vues naître, faisaient la fortune du fils aîné des meuniers, retraversaient les mers, animaient davantage le babil de l'eau du torrent sur les turbines, venaient retrouver leurs sœurs dans ce secrétaire d'un pauvre curé de campagne. Ah ! qu'il avait raison, le saint homme d'Abrecave, de s'écrier :

« *Benedicite, maria et flumina, Domino !* »

Monsieur le curé d'Ozeron écrit au fils aîné des meuniers d'Abrecave une lettre où il le compare au serviteur qui n'a point laissé improductifs les talents que le Maître lui a confiés. Il ira le remercier de vive voix, désirant aller revoir les tombes de son père spirituel et de la petite Marie. Y a-t-il toujours, tout contre elles, un alisier où pépiait la grive? Et non seulement il veut effectuer ce pèlerinage à Abrecave, où il n'est pas retourné depuis longtemps, mais il s'est encore promis de se rendre dans un lieu vénérable qu'il ne connaît point : dans ce domaine

où s'élève le château qui vit naître, grandir, prier, aimer, souffrir et partir cet être de douleur qui vivait à jamais dans la lumière sans déclin, à côté de ses morts et mortes bien-aimés.

Ce domaine natal du curé d'Abrecave est situé à quelque trente kilomètres d'Ozeron, dans un pays sauvage, aux routes malaisées, mais pittoresque, fertile sur l'un de ses versants que baigne une rivière basse et bleue. Nul chemin de fer, nulle usine, ne sont venus dissiper la lourde mélancolie de ce canton. Comme au temps jadis, quelque diligence surchargée de marchands forains et de colis laisse entendre sur la côte les grelots ralentis des rosses.

Pendant que Monsieur le curé d'Ozeron clôt sa lettre de remerciements, il essaye de s'imaginer cette contrée à laquelle il prête un charme amer et pieux. Il quitte le salon et dit à sa mère :

— Il faudra bien que je mette quelque jour à exécution mon projet d'aller visiter le berceau du défunt curé d'Abrecave. Je sais que sa famille n'y habite plus, que les nouveaux propriétaires doivent être indifférents à des souvenirs qui touchent nos cœurs. Mais ce n'est point tant

que j'aille voir la terre où a vécu notre ami que le ciel qui la recouvre. Je suis poussé à ce voyage par une voix intérieure, cette voix si douce que nous avons longtemps écoutée dans notre hameau natal. L'occasion de remercier, d'un magnifique don qu'il vient de faire à nos pauvres, le fils aîné des meuniers d'Abrecave, doit me ramener dans notre montagne quelques heures. Pourquoi ne profiterais-je pas de ce déplacement pour parcourir, en revenant, l'endroit tout plein de celui à qui nous devons tout?

— C'est juste, répond Véronique. Le bon Dieu ne peut que vouloir cela. On frappe à la porte. C'est Zéphyrin. Bonjour, Zéphyrin. Vous avez à parler à Monsieur le curé! Tenez, le voilà. Causez. Je vais aller jeter cette lettre à la poste.

— Comment vas-tu, Zéphyrin? Qu'y a-t-il pour ton service? Entre ici. Tu as l'air tout ému? Hé?

Zéphyrin, petit homme maigre, brun, rageur, est savetier. Il répond :

— Monsieur le curé, je suis venu vous trouver pour que vous empêchiez un assassinat...

Et encore... je ne sais pas si je ne vais pas le commettre.

— Tu veux rire, Zéphyrin ?

— Non, je ne ris pas.

— Explique?

— J'ai trouvé Faisan pendu au-dessous de mon enseigne.

Faisan était le coq apprivoisé de Zéphyrin, et c'était Monsieur le curé d'Ozeron qui le lui avait donné à cause de ses belles plumes d'or qui ondulaient au soleil.

— Voyez-vous, Monsieur le curé, cette crapule de Poli en était jaloux. Il trouvait cette bête trop intelligente. Oui, Monsieur le curé, trop intelligente. Ne dites pas non. Il l'a dit. Monsieur le curé, si j'avais trouvé Poli en train de pendre Faisan, car il l'a pendu, et qui plus est avec un cordon qu'il m'a volé avant-hier, posé tout près de mon pot de poix, et si j'avais eu mon tranchet à la main, ah ! Monsieur le curé, j'aurais coupé la gorge à ce sacripant.

Zéphyrin se prend à pleurer, il essuie ses larmes avec son tablier bleu qui sent le cuir.

— Tu soupçonnes Poli, mais tu ne sais pas vraiment si c'est lui le coupable.

— Je suis sûr que c'est lui, Monsieur le curé. C'est un vaurien, un braconnier qui n'a d'autre métier que de lever des anguilles avec des cordes, ou de dénicher des perdrix dont il met les œufs en omelette. Votre lapin, Monsieur le curé, on a su que c'est lui qui l'a dérobé la nuit et qui l'a mangé en gibelotte, en compagnie d'une femme, à trois lieues d'ici.

— Comment expliques-tu alors qu'il ait simplement pendu ton coq ? Tant qu'à faire, puisqu'il le tenait, il pouvait le faire cuire?

— Par vice! Monsieur le curé. Par vice! Il a dit : Ce coq est trop intelligent, il sait compter les boutons de bottines. Il faut que Zéphyrin le voie mort et que ça l'étrangle, comme s'il l'avalait avec ses plumes.

La colère de Zéphyrin augmente :

— Je veux le saigner avec ce tranchet.

— Ecoute, Zéphyrin...

— Le saigner avec ce tranchet.

— Zéphyrin, je sais que tu as pour moi beaucoup d'amitié. Tu as souvent déclaré m'être dévoué à la vie et à la mort.

— A la vie et à la mort, Monsieur le curé, depuis que vous avez si bien placé mon petit garçon.

— Je te sais violent, ne fais pas un malheur. Un crime est vite commis. Je veux supposer un moment que ce soit Poli l'auteur de cette triste action. Tu sais bien que Dieu nous demande de pardonner les offenses à notre prochain, afin que les nôtres nous soient remises. Il déclare même que celui qui frappe son frère avec haine n'est digne que de l'enfer. Consentirais-tu à oublier le méchant tour que Poli t'a joué, s'il t'en témoignait un profond regret et s'il te remboursait le prix du coq?

— Par affection pour vous, Monsieur le curé; mais Poli n'avouera pas, ne s'excusera pas, ne payera pas.

— Me promets-tu, si tu rencontres Poli, d'ici deux jours, non seulement de ne pas lui adresser la parole, mais encore de ne pas le dévisager?

— Oui, Monsieur le curé.

— De toi, Zéphyrin, je n'attendais pas moins que cette bonne résolution. J'ai foi en ta parole. Tu viendras me voir demain, vers onze heures. Encore un renseignement? A quelle heure Faisan est-il mort?

— Poli a dû le pendre vers minuit.

— Qu'en as-tu fait?

— Je l'ai plié dans un journal. Je veux le remettre aux gendarmes, pour l'enquête, lorsqu'ils passeront.

— Zéphyrin, ne leur remets pas le coq.

— Bien, Monsieur le curé. Au revoir, Monsieur le curé.

Et, l'après-midi du même jour, tandis que Monsieur le curé d'Ozeron, sous sa tonnelle de laurier, referme son bréviaire, il aperçoit Poli qui file le long de la haie bordant le sentier qui mène au gave. Poli est grand, maigre, blond. Il a des yeux bleus, le nez en l'air.

— Hep ! Où vas-tu comme ça, Poli ?

— Ah ! Bonsoir, Monsieur le curé !

— Tu ne vas donc plus à la messe le dimanche ?

— Voyez-vous, Monsieur le curé, ce m'est une grande privation, à cause du respect que je vous porte. Quand c'est votre Messe que j'entends, il me semble qu'elle est meilleure qu'une autre. Mais, depuis huit semaines, j'ai une tante malade que je vais visiter à treize kilomètres d'ici. J'assiste à la Messe ici ou là, sur le parcours. Mais, comprenez bien, ce n'est pas votre musique. Non, non. Je vais voir ma tante, le

dimanche, parce que j'ai le plaisir de rencontrer mon oncle chez elle. Sur semaine, il travaille dans une usine, loin de sa femme.

— Poli ! tu me donnes beaucoup d'explications que je ne te demande pas, alors que je veux que tu m'en fournisses d'autres. Passe par la petite claie, sur la bordure du maïs, et viens, un moment, causer avec moi. Tu goûteras mon vin.

Poli fait le demi-tour du champ. Monsieur le curé d'Ozeron l'introduit dans sa salle à manger et trinque avec lui.

— A votre santé, il est bien bon votre vin, Monsieur le curé.

— Poli, tu n'es pas tel que je voudrais. Je doute que tu sois mûr, même pour le purgatoire.

— Oh ! Monsieur le curé ! parce que je prends quelque petite truite en contrebande ?

— Ce n'est pas au sujet d'une truite que je t'ai fait venir, Poli, mais d'un coq.

Poli rougit, car c'est une erreur que de prétendre qu'un brigand ne sait plus rougir.

— Eh bien ! maintenant, il n'y a plus de doute. Je n'ai qu'à te regarder. C'est toi qui as pen-

du le coq de Zéphyrin. Tu ne me réponds pas?

— Monsieur le curé, je n'ai jamais su mentir. Je me trouble tout de suite.

— C'est donc toi?

— Puisque Monsieur le curé le devine.

— Que t'avait-il donc fait, cet oiseau?

— Ce n'était pas le coq, mais Zéphyrin qui m'agace.

— Dans ce que tu viens de dire, Poli, souffle le mauvais levain qui aigrit tes nerfs, que tu as rapporté de la grande ville. Et pourquoi Zéphyrin t'agace-t-il? C'est un brave homme, un peu susceptible il est vrai, mais il travaille et tu fainéantes.

— C'est bien ça, Monsieur le curé, que de le voir avec son écuelle de poix, son marteau, son tranchet, ses clous et ses cordons, toute la sainte journée, je suis rassasié au plus haut point.

— Tu avoues donc avoir obéi à un mauvais sentiment. Poli, toi, intelligent, courageux, qui as sauvé la vie à une vieille, le soir du grand incendie, il est fâcheux que tu provoques dans le village d'aussi regrettables incidents. Tu te tais. Eh bien! je vais exiger de toi un acte d'héroïsme aussi grand que celui auquel je viens

de faire allusion. Tu vas aller trouver Zéphyrin et lui dire : C'est moi qui ai pendu Faisan. Pardonne-moi, j'ai agi comme un vilain bougre. Voilà cent sous. Je ne t'embêterai plus à l'avenir.

— Vous voulez m'humilier.

— Allons, ne fais pas de phrases.

— Et s'il me fiche la main ou son tranchet sur la figure?

— Il ne le fera pas.

— Quant aux cent sous, Monsieur le curé...

— Tiens, les voilà. Et je vous donnerai cent sous de plus, et une bouteille, si vous convenez de manger le coq ensemble.

Zéphyrin et Poli étaient réconciliés à l'angélus du soir et décidés à apprêter l'oiseau à la sauce aux olives.

Et Monsieur le curé d'Ozeron, qui avait agi avec sagesse, dans ces événements d'un humble apostolat, ne put s'empêcher de sourire en se couchant. Et, songeant aux perles de la Duchesse et au coq du savetier, il lui souvint des vers de Jean de La Fontaine :

Un jour un coq détourna
Une perle...

CHAPITRE IV

Ce n'est point que le ministère de Monsieur le curé d'Ozeron présente toujours des aspects aussi comiques. Il n'est point dans sa Paroisse que des Polis, des Zéphyrins, et des Marthes. J'en veux faire la preuve en cette journée d'octobre où notre ami gravit, à une heure très matinale, l'un des coteaux d'Ozeron, apportant les Saintes Espèces à un malade qui habite cette ferme, dans ce bosquet de chênes, tout là-haut.

Le soleil échancre de son feu liquide la crête boisée. Il aveugle. Il se lève au bas de cette fluide et pâle et fraîche étendue bleue, qui est une mer dont les nuages sont les sables qui se rident çà et là. L'un de ces nuages, au Nord, est immense et léger. Il brille. Il a la forme d'un crustacé dont les anneaux transparents sont à peine teintés de rose dans cet azur un peu vert où il baigne.

C'est le jour qui est blanc.

Du cœur de Monsieur le curé d'Ozeron monte une salutation vers les choses visibles: ce globe d'où découle une lumière jaune; ces montagnes comme dessinées à la mine de plomb; ces collines ruisselantes, tendues de toiles d'araignée, hérissées d'arbrisseaux, d'ajoncs, de fougères, de bruyères; ces prairies où, comme une buée, la première gelée se pose. Et voici la salutation vers les choses invisibles auxquelles nous croyons par la foi en Notre-Seigneur, qui, en ce moment, repose sur le cœur de Monsieur le curé d'Ozeron. Et, dans Notre-Seigneur il y a Monsieur le curé d'Ozeron, avec la Vierge et les Saints, avec le maître d'Abrecave qui parle en silence à son enfant spirituel de la joie du Paradis et observe de là-haut les moindres gestes de ceux qui se souviennent de lui. Et, par instants, il semble à Monsieur le curé d'Ozeron que le Pasteur d'Abrecave, pauvrement vêtu comme il l'était sur terre, se rapproche, marche à son côté.

C'est le cœur plein du Ciel qui est à l'ombre de son manteau que Monsieur le curé d'Ozeron

atteint le sommet de la colline, à quelque deux cents mètres de la ferme. Et, déjà, une vieille l'ayant aperçu, sachant quel Hôte est avec lui, s'avance, et, d'un rameau de chêne, balaye en se prosternant le chemin.

C'est encore cet Hôte divin que Monsieur le curé d'Ozeron va retrouver dans ce moribond qu'il confesse et communie. Lui, partout. Il est à tous les carrefours. Mais qu'il est parfois difficile de distinguer sa présence! Rien tout d'abord, en cette chambre paysanne, rien qui rappelle le Jardin de l'Agonie. Peut-être, ce rameau racorni au-dessus du bénitier?

Un visage osseux, encore jeune, tout mat d'une sueur froide, sur l'oreiller; des bras maigres étendus parallèlement sur la couverture; des mains décharnées, posées à plat : c'est tout ce que l'on voit d'un homme qui va quitter le monde et qui vient de recevoir Dieu. Est-il possible qu'il y ait là-dedans une âme immortelle? Même une âme mortelle? Une âme capable d'enchanter, dès le berceau, un père et une mère ? De retenir en elle la douce joie des premiers ans? De recevoir et de donner de la tendresse? Est-il même possible que ce soit là ce corps si bien

formé, dont on dit que l'harmonie est divine, si séduisant que d'aucuns en ont fait leur idole, et pour lui se sont damnés? Est-ce donc cette pâle boue défaite, qui est la dépositaire de la vie éternelle? Que cela répugne à notre sens!

— Comment te trouves-tu, Jean?

— Bien, Monsieur le curé. Mais la mort est longue à venir. Le plus tôt sera le mieux, à présent que j'ai reçu la Communion.

— Tu as bien fait le sacrifice de ta vie, Jean. Tu ne regrettes rien?

— Je n'étais pas aimé.

— Quoi, Jean? tu n'étais pas aimé? Et tes vieux, quand ils vivaient?

— Eux, oui. La petite aussi.

— Et moi, Jean?

— Oh! vous, Monsieur le curé, vous m'avez appris à connaître le Bon Dieu pendant ma maladie. Mais vous savez bien que ma femme est partie pour les Amériques avec un autre. Et on dit que la petite qui me consolait de tout n'est pas de moi.

— Ne songe pas à tout cela, Jean. Cesse de parler. Tu te fatigues. Et, d'ailleurs, bientôt tu vas être au Ciel et tu ne t'interrogeras plus. Là

tu aimeras et seras aimé, et il ne t'importera plus de te poser des questions cruelles. En ce moment même, Notre-Seigneur est avec toi et tu es dans son cœur. Lui, ne trompe jamais. Tu vas le voir bientôt aussi simplement que si une personne venait au devant de toi. Tu es en règle, Jean. Tu as pardonné à celle qui t'a gravement offensé, toi si bon, si vaillant. Tiens, j'appuie le Christ sur tes lèvres. C'est cela. Embrasse-le. Tu souris.

— Lui n'a pas de dégoût de moi.

— Non, Jean. Il n'a pas de dégoût pour les malades. Il est comme un malade et il a connu l'abandon. Tu viens de le recevoir. Il est avec toi dans ton agonie. Son âme épouse la tienne. C'est une fête plus belle que celle du village quand la moisson est mûre. Prie, Jean. Prie sans parler pour ne pas t'épuiser. Mais prie. Joins ton âme à la Divinité. Sens-toi tout pénétré de ce bonheur, qui, depuis que tu es si éprouvé, n'a fait que s'accroître. La soif que tu as du Ciel, elle va être apaisée. L'eau du Paradis est plus fraîche, plus désaltérante que celle du puits qui est dans la cour, près du noyer. Jean, fais place à Notre-Seigneur. Sois changé en Lui. Tu vas trouver dans son royaume toute la joie

que tu n'as pas eue sur la terre. Et tu ne peineras plus. Tu ne seras plus astreint à ces corvées que tu t'imposais en échange du pain et de la soupe de chaque jour. Tu ne gémiras plus seul, la nuit. Tu vas entrer dans la lumière sans déclin. Embrasse encore le crucifix. Suis ma prière sans en répéter les mots. Suis-la avec ton âme, ton cœur, ta raison. Dis en toi-même : Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains. Je ne m'appartiens plus. Je suis tout à vous. Faites que mes dernières souffrances vous soient agréables. Et vous, Mère de Dieu, qui êtes aussi ma mère, obtenez-moi la grâce d'aller au Ciel sans tarder, vous qui êtes toute puissante, qui m'assistez, qui êtes là avec vos mains jointes sur le rosaire, votre visage qui sourit, vos lèvres qui remuent pour chanter la gloire de votre Fils ; Garde-malade ! qui guérissez à jamais les incurables, ôtez-moi ma fièvre, donnez moi le repos éternel. Conduisez-moi dans les pâturages du Seigneur. Que je m'y rende aussi facilement qu'aux jours où, petit garçon, j'allais à la prairie, vers le ruisseau. Avec vous, mon Dieu, avec vous, dans votre Sacré-Cœur.

Monsieur le curé d'Ozeron fait silence. Les

beaux-parents de Jean, qui continue de demeurer avec eux depuis que sa femme l'a abandonné, sont entrés dans la chambre. Ils entourent le lit, hochent la tête. Ces frustes semeurs de blé ne songent point au Moissonneur divin qui a pénétré dans ce corps labouré par la maladie. Leur croyance est faible. On leur a bien souvent redit que l'on va au Ciel quand on est mort, mais ils pensent à la terre où ils sont, au prix des œufs, aux dépenses qu'entraîne une telle maladie, au livret de caisse d'épargne que laisse Jean. Ils ne sont point mauvais. La douleur les instruira, peut-être, un jour. La vieille grand'tante, qui balayait tout à l'heure le sentier où passaient le Maître et le disciple, murmure vaguement une formule.

Je ne sais quelle lueur indicible se peint peu à peu sur la face de Jean. Le soleil n'y a plus de part. C'est alors qu'ouvrant son livre, Monsieur le curé d'Ozeron lit à haute voix les suprêmes exhortations :

Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le père Tout Puissant, qui vous a créée...

Soudain s'élève une plainte pure comme d'une

source, celle de la petite fille qui a compris : Jean est mort. Monsieur le curé d'Ozeron récite le *De profundis*, puis, longtemps, se recueille. Il recommande cette âme qui vient de quitter la terre au saint protecteur qu'il invoque souvent, à Monsieur le curé d'Abrecave.

Il compare ces deux existences, si différentes qu'il n'apparaîtrait point qu'elles fussent de la même espèce humaine, si Dieu ne les rejoignait par la croix.

D'un côté, ce prêtre qui avait commencé de pressentir l'éternelle joie dans les récoltes qui doraient les alentours du château natal, dans les gravures d'une Bible, dans les cœurs d'un père et d'un aïeul, dans cette Cécile adolescente enveloppée d'amour comme une rose par la buée de la nuit — et il exalte cette beauté dans l'alléluia de son premier poème. Et, presque en même temps, il fait l'apprentissage de la douleur dans la mélancolie des deux gentilshommes solitaires, dans la lecture de la vie des martyrs, dans la grâce trop fragile de son épouse, dans l'infirmité mortelle de sa petite Marie — et il sanctifie cette douleur dans son deuxième, dernier et sublime chant.

D'un autre côté, ce pauvre être dont le corps gît là, pour qui les vivantes Géorgiques ne furent que besogne obscure ; auquel le mariage n'apporta qu'humiliation ; dont l'amour paternel fut empoisonné par le doute, et qui but seul son calice jusqu'à ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ vînt le vider avec lui.

Monsieur le curé d'Ozeron, se retournant, aperçoit le médecin :

— Vous l'aviez prévu, docteur. Jean n'a point passé la journée. Que je me fusse mis en retard, et je n'aurais pas eu la joie de le voir mourir comme il est mort.

— Retournez-vous au village, Monsieur le curé ?

— D'autant plus vite qu'il y aura les formalités à remplir.

— Montez donc dans ma voiture. Je suis venu par le chemin du haut.

Et, quand ils sont en route :

— Il est plus facile, dit le docteur, d'enterrer un homme que certaines affaires.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, la femme, vous savez ce qu'elle est devenue ?

— La femme de ce pauvre Jean ?

— Oui.

— Je crois qu'elle est en Amérique ?

— Non, elle est rentrée en France, il y a un an, lâchée par son séducteur, mais corrompue à point. Elle a refait alors connaissance, à Paris, avec le fils de notre maire. Il s'est laissé tellement mettre le grappin dessus qu'il a volé dix mille francs à la Caisse de l'Assurance. Et il est peut-être, à cette heure, sous les verrous.

— Ah ! mon Dieu !

— Les journaux de ce matin emploient, pour le désigner, des initiales, mais il ne saurait y avoir doute.

— Vous me consternez.

— Bien que j'aie peu de sympathie pour votre vieil ami, je le plains sincèrement. Mais il imposait à son fils une pratique religieuse si étroite, que celui-ci n'a pu que réagir. A Ozeron, bien. Mais seul, dans une grande ville, il a éclaté.

— Je vous assure, docteur, qu'on ne le forçait en rien. Il agissait de son plein gré.

— Un peu d'hypocrisie, alors ?

— Mais non.

Si cette histoire est vraie, se dit Monsieur le

curé d'Ozeron, combien elle doit éprouver ce juste qui n'a pour toute fortune que son honneur.

A l'entrée du village, il remercie le docteur, descend du véhicule, entre chez le menuisier, puis se rend non pas à la mairie, mais chez le maire. Une petite grille s'ouvre sur une courte avenue d'érables, avec, au fond, une humble demeure. Dans l'allée où un rouge-gorge laisse couler sa triste chanson, un vieillard aux favoris blancs, coiffé d'un chapeau de paille usé, marche lentement. Il voit soudain venir le prêtre. Il va droit à lui, et, sans ambages :

— Vous savez tout, Monsieur le curé. Je me promène ici, malgré cette bise aigre, pour dissimuler mon émotion à ma femme. Je veux lui épargner ceci avant qu'elle meure. Elle est enflée jusqu'au ventre. Venez avec moi dans le potager. Si je pleure, vous seul me verrez.

— C'est donc vrai ?

— C'est vrai.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Hier, par une lettre de ce malheureux, qui a trois jours pour combler son déficit. Aujourd'hui, par un journal que l'on m'adresse.

C'est affreux. Non c'est trop pénible. Chaque pas que je fais résonne douloureusement dans ma tête. Ce n'est pas vrai, dites ? Je le revois tout enfant, là, avec son tablier blanc. Et, sur ce banc de pierre, le jour de sa première communion, j'ai pleuré de joie dans ses cheveux bien peignés par sa mère. Ce n'était point un hypocrite. Oh ! non ! Monsieur le curé. Si vous saviez tout ce qu'il y a encore pour lui dans mon cœur ! Dans cette saison, quand j'étais encore notaire, il venait à l'étude qu'éclairait doucement la lampe. Il était sage. Il me disait : J'écoute le bruit de ta plume. Il caressait le chat sur ses genoux. Pourquoi Dieu m'a-t-il abandonné ! On va mettre mon fils en prison. Il y est peut-être à cette heure. Je ne peux pas, je ne peux pas payer. Je suis à la veille du dénûment.

Monsieur le curé d'Ozeron prend le bras de son ami sous le sien et dit avec calme :

— Ne vous troublez pas ainsi. Jamais une croix ne se dresse sans l'espoir du rachat. Ce pauvre enfant a eu la fièvre. Je le connais. Son cœur est droit. Il a agi dans un délire des sens, fréquent à cet âge.

— C'est affreux !

— Je comprends que vous gémissiez, mais une âme vraiment chrétienne, qu'il s'agisse ou non de ses proches, doit avancer dans la voie du pardon, rechercher au fond d'elle-même toute l'indulgence à laquelle a droit la pauvre nature déchue. Ah ! que Dieu me garde d'un blasphème, mais n'est-ce point par la gravité de la faute, que nous connaissons la grandeur de l'Amour ? Ici, cœur à cœur, vous et moi qui avons pénétré souvent dans cette bonté, moi qui ai reçu de lui des confidences qui marquaient une délicatesse de jeune fille, vous qui avez jugé de sa noblesse, de sa générosité...

— Il nous aidait, Monsieur le curé, il nous aidait avec ses pauvres appointements, jusqu'au jour...

— Dites ? Est-ce que c'est nous, les disciples du Christ, qui allons laisser là votre enfant qui est tombé ?

— Oh ! non... mais ceux qui sont lésés... la réparation matérielle... Et cette honte qu'il ait commis ce vol pour entretenir la femme d'un malheureux qui est d'ici, et qui se meurt...

— Il est mort.

— Qui, Jean ?

— Oui, Jean qui à cette heure prie sans doute au Ciel pour votre fils. Une telle doctrine peut faire sourire ou scandaliser le monde. Mais ceux qui vivent de la Grâce, il ne faut point qu'ils raisonnent à la manière des païens, ils doivent être surnaturels.

Monsieur le curé d'Ozeron se recueille, tout en continuant de marcher auprès de ce père affligé qui fait également silence. Il offre cette épreuve au Ciel, il la confie à l'âme envolée ce matin et à celle du curé d'Abrecave.

Et voici que, remontant de l'abîme, ou en redescendant, les filles de la mer, les perles merveilleuses se précisent dans la pensée du serviteur de Jésus-Christ. Il y a quelques semaines, quelques-unes de ces rondes pèlerines, dissimulées par l'azur de billets de banque, sont venues frapper à la porte de l'humble cure d'Ozeron pour rejoindre leurs sœurs. Elles brillent en ce moment sur les joues du vieillard éprouvé. Elles disent : Nous sommes les vierges sages de l'onde, laissez-nous payer la rançon des folles de la terre.

Monsieur le curé d'Ozeron détache une page

de son carnet sur laquelle il écrit au Directeur de la Compagnie d'Assurance qu'il faut suspendre toute poursuite, que tout sera payé dans la semaine. Et il signe du nom du pauvre père, et lui tend la dépêche. Et celui-ci, tout étonné :

— Je ne comprends pas, je ne puis accepter que vous vous ruiniez pour moi.

— Qu'il vous suffise de savoir que j'ai la libre disposition d'une somme qui libère votre enfant: Cette réserve ne m'appartient que pour que je secoure mon prochain. Vous me demandez d'où elle peut bien provenir ? De l'océan de la Miséricorde divine. Allez vous-même au télégraphe : c'est vous qui recopierez et signerez cette dépêche pendant que je vais voir votre femme.

Monsieur le curé d'Ozeron monte dans la chambre de la malade. Une forme humaine, grossie et pâlie par une affection des artères, gît là dans un fauteuil élimé, tout enveloppée de châles, soutenue par des coussins. Le prêtre s'approche. Une indicible détresse est gravée sur cette face. Et la main qu'il veut prendre doucement retient un morceau de papier. La malheureuse prononce, et chaque mot est accompagné d'un sifflement :

— Il faut la cacher à mon mari. C'est une lettre anonyme. Lisez.

Monsieur le curé prend l'écrit, l'examine à peine, le glisse dans sa soutane. Et :

— Mais, chère madame, votre fils n'est pas en prison, et n'ira pas.

— Ce n'est donc point vrai ? Vous savez donc ?...

— Je ne peux vous cacher, madame, que des gens malveillants ont répandu les bruits dont cette lettre se fait l'écho.

— Mais, c'est horrible !

La malade perd connaissance. Monsieur le curé d'Ozeron lui fait respirer de l'éther. Elle revient à elle en disant :

— Pas la prison. Oh ! pas la prison.

— Non ; pas la prison, vous dis-je. Pas la prison, chère madame, l'honneur est sauf. Je n'ai point à entrer avec vous dans les détails d'une aventure trop banale où votre fils a été dupe d'une femme. Il s'est égaré un moment, c'est entendu. Il est déjà dans la voie du repentir.

— Oh ! que vous me faites du bien. Il y a trois heures que je suis là comme une loque. Mon ma-

ri est sorti, sans doute. Il est venu ici tout à l'heure. Je lui ai caché mon émotion. Il faut qu'il ignore tout. Ne lui apprenez rien... s'il ne sait déjà... ô mon Dieu !

— Il sait tout, et, tout à l'heure, il a jugé bon, ne vous croyant pas avertie, de se taire, et il a d'autant mieux fait qu'à présent il est rassuré tout autant que vous pouvez l'être.

— Mon petit n'a donc pas pris dans sa caisse? Mon petit n'ira donc pas en prison ?

— Soyez tranquille. Je compte qu'il sera là pour la Toussaint. Et, s'il a quelque faute sur la conscience, et s'il la regrette, vous la lui pardonnerez.

— Je suis sa maman.

— Ne vous inquiétez donc plus. Prenez votre crucifix ; baisez-lui les pieds ; dites-lui : J'ai confiance en Vous, je sais que vous avez tout arrangé.

Le vieillard vient d'entrer dans la chambre. Il a entendu les dernières phrases du prêtre. Il se penche vers le front gris et moite de sa femme, y applique ses lèvres, et :

— Oui, mon amie : écoute la parole de Monsieur le curé. Laisse la paix du Seigneur revenir

dans ton âme : un grand poids nous a été enlevé.

Tant il est vrai que ceux qui succombent sous une lourde croix, si le moindre soutien se fait sentir dans l'épreuve, se relèvent vite : ce fut avec une joie bien douce que ce couple de pauvres gens demeura jusqu'au soir devant un maigre feu, chacun à part soi remerciant le Ciel. Le vieux maire reçut, le même jour, du Directeur de la Compagnie d'Assurance, une dépêche rassurante qui acceptait, avec tact, la réparation. Il alla remettre ce télégramme à Monsieur le curé d'Ozeron, qui le raccompagna quelques instants.

Cependant que celui-ci revenait seul au presbytère, sous la nuit constellée, les mêmes présences mystérieuses, qui l'avaient assisté le matin sur le coteau, le rejoignirent :

D'un côté, le curé d'Abrecave tel qu'il l'avait connu, en manteau et en chapeau râpés, de gros souliers de montagne frappant le sol jonché de feuilles mortes, mais le visage si transfiguré par la béatitude qu'une lueur s'en émanait plus douce que celle du clair de lune qui le baignait.

Il sembla à Monsieur le curé d'Ozeron que le saint homme tenait un chapelet.

De l'autre côté, sa pieuse inspiration lui représentait un humble voyageur. Il était difficile de distinguer ses traits : une brume, comme d'une blancheur de pain, les voilait. Mais on pressentait qu'ils étaient encore empreints de la mélancolie du tombeau. On devinait la pauvre face qui était retombée avec un grand cri retentissant encore, la face si bonne, si innocente, si plaintive, si abandonnée. Les larmes de Monsieur le curé d'Ozeron jaillirent à cette évocation. Il lui semblait que l'ineffable Pèlerin penchait son front vers le sien pour l'encourager dans l'obscur apostolat. Le Christ venait parler en silence à l'âme de son apôtre villageois. Il savait quel baume celui-ci avait versé, en cette journée, à des cœurs affligés. Il lui disait : Mon fils, j'étais réellement avec toi dans l'aurore, quand tu as communié Jean. Et mon esprit t'assistait encore lorsque tu soutenais ces deux épaves humaines qui craignaient de sombrer dans le déshonneur de leur fils. Et mon esprit est avec toi, lorsque tu songes à ramener l'enfant prodigue. J'apaiserai la tempête, et les perles que tu as bien employées viendront se fixer dans le Ciel. Et, lui montrant le firmament : Regarde ! C'est moi qui

les fais répandre à profusion. Elles sont l'image des bonnes œuvres. Cet ami qui chemine avec nous avait commencé la précieuse semaille à Abrecave, et tu la continues à Ozeron. Loué soit le Père! Le disciple, maintenant élu, qui se présente à tes yeux dans sa robe usée ne se désintéresse pas, même au Paradis, du trésor à lui confié par une sainte femme. Il égrène entre ses doigts le vrai trésor, celui qui lui fut confié sur terre n'en étant que le reflet ou l'énigme. Tu as franchi aujourd'hui, avec les filles de la mer, la porte de la maison de deuil où veille à présent une paisible lampe. Persévère dans ta tâche. Il ne te reste plus qu'à passer le seuil de la nuit où déjà l'éternel Amour allume ces perles sur le front de ma Mère.

CHAPITRE V

Octobre se jette dans novembre comme un torrent qui entraîne les fruits des rosaires. Le jour de la Toussaint, il semble que les élus se promènent dans le Ciel. S'il y a une belle procession sur terre, après les Vêpres des Morts, qu'est-ce de la cérémonie d'En-Haut? Monsieur le curé d'Ozeron aime à revêtir, dans ses méditations, ses élus familiers de la forme qu'ils eurent ici-bas, ou qu'il leur prête. Ils diffèrent seulement par une grande beauté correspondant à chaque type, et faite surtout de douceur et de dignité. Un aïeul, qui fut pâtre, conduit le cortège, et son fifre fait trembler ses notes dans la lumière éternelle. Beaucoup le suivent, dans cette marche d'une Toussaint céleste qui s'effectue au-dessus de la nôtre. En se recommandant à deux grand'mères, et en les recommandant à Dieu, Monsieur le curé d'Ozeron les revoit telles

qu'il les a connues, pourtant plus jeunes. Elles s'avancent, leurs quenouilles en main. Elles sont pâles dans l'amour de Jésus-Christ. Puis, c'est un tel et une telle qui s'étaient endormis aussi, à Abrecave, dans la paix. Ils sont dans la file des élus. Ils cheminent au son du fifre auquel répondent, par instants, ainsi que des alouettes, les flûtes angéliques. Monsieur le curé d'Ozeron pense à son père. Il se le représente, menant avec lui, aux verts pâturages que le Psalmiste révèle, un doux troupeau. Les notables de la petite Paroisse, qu'il admirait dans la vallée natale, les voici dans leurs grands manteaux de cérémonie qui se déploient dans le jour sans déclin. Mais soudain, le cœur de Monsieur le curé d'Ozeron tressaille davantage, et des larmes mouillent le bois de son prie-Dieu : le saint d'Abrecave et sa famille ferment la marche. D'une main, le prêtre tient une palme, et, de l'autre main, la main de la petite Marie. Ah ! elle n'est plus infirme. En elle persiste le caractère de l'enfance, mais elle est à jamais délivrée de la croix qui courbait son pauvre corps. Elle se tient droit comme un lys. Et, sur son front bombé, voici, mais combien transfigurée ! l'é-

troite couronne de roses artificielles qu'elle avait ceinte en un jour de sa vie rapide. Elle ne parle pas, elle ne chante pas, elle sourit. Et, la tenant de l'autre côté, Cécile, sa maman, l'accompagne. Et il y a aussi les père et mère du curé d'Abrecave, et l'aïeul qui aimait tant la sainte Ecriture.

Puis ces images se fondent comme des neiges dans une clarté trop grande pour que Monsieur le curé d'Ozeron les retienne. Elles cèdent au pur amour de la prière pour les Saints.

La cloche sonne pour les vêpres. Il va falloir traduire au peuple des paysans, en langue ordinaire, ces élévations vers les bienheureux. Monsieur le curé d'Ozeron va revêtir ses ornements à la sacristie où les enfants de chœur jouent avec la braise blanche que, pour l'encensoir, leur a donnée Véronique.

L'office commence. Tout est bien aligné ; les lumières, les métaux, le bois des meubles et de l'harmonium luisent. Les filles de Marie chantent, peignées avec soin. Un petit garçon pleure. Monsieur le curé d'Ozeron monte en chaire. En face de lui, dans le banc d'œuvre, sont assis les marguilliers : le vieux maire, le pharmacien dont

la fille conduit le chœur des villageoises, le notaire et le géomètre.

Monsieur le curé d'Ozeron prêche l'Evangile du matin, qui a trait aux béatitudes, et il fait observer que Notre-Seigneur les a pleinement réalisées parce qu'il a été pauvre, doux, affligé, méconnu, pardonnant, pur, pacifique, persécuté. C'est donc lui ressembler que d'être l'une de ces choses-là. Monsieur le curé d'Ozeron ne parle pas distraitement, ni savamment. Accepter d'avoir part à ce qu'a souffert Notre-Seigneur, c'est entrer dans sa vie, dans sa mort et dans sa résurrection. Notre-Seigneur est comme le beau soleil qui éclaire les épis.

Et les épis qui veulent ressembler au soleil vivent dans sa lumière, la reflètent, et, ainsi, quand on les enterre, ils ont bu assez de solei pour y retourner, ils ont acquis cette forte vertu qui leur permet de lever dans le Ciel aux rayons du Printemps : ce sont les Bienheureux, dont c'est la fête, avant que commence, le soir même, celle des morts.

Il est d'autres épis qui n'ont pas assez vécu dans le soleil de Notre-Seigneur. Ils sont demeurés dans l'ombre comme des paresseux qui n'o-

sent braver l'ardeur du labour; on eût dit qu'ils redoutaient de se laisser dépouiller, de livrer leur douce farine; d'être liés, confondus avec leurs frères; d'oublier l'injure du fer des moissonneurs; de subir la purification du van; de ne plus murmurer contre la brise, d'être broyés. C'est ainsi que, loin du soleil, ils s'étiolent, tombent avant la maturité, n'ont point servi à la table de l'homme ni au Saint-Sacrifice. Et, perdus pour la semence prochaine, leurs grains souffriront, avant de retrouver le plein soleil, une indirecte et lente transformation.

Et certains d'entre eux ne reverront jamais la lumière qui est l'image de Jésus-Christ.

Heureux donc les morts dont la Toussaint est la fête!

Heureux aussi les morts qui obtiendront de gagner le Ciel, peut-être aujourd'hui, par nos plaintives prières qui ressemblent aux froissement des feuilles de l'automne qui conservent, dans la tristesse, la couleur du soleil.

Ces pensées et images, que Monsieur le curé d'Ozeron développe, trouvent d'autant mieux leur écho et leur reflet dans les âmes de ceux qui l'écoutent, qu'il connaît les souffrances de chacun

et applique telle parole ou tel symbole à un tel ou à une telle qui s'y retrouve en secret. Tandis qu'il prêche, il retient dans son cœur cette Paroisse ainsi que le Fils de Dieu conserve dans le sien l'Humanité tout entière. Mais de même que parmi cette Humanité, le Maître se montrait plus familier avec Jean, Pierre, Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, Monsieur le curé d'Ozeron distingue davantage, par leurs douleurs ou leurs joies, quelques-unes de ses humbles brebis.

C'est ainsi qu'une fille l'écoute expliquer le verset : *Heureux ceux qui souffrent persécution...* Endurant dans son obscure vie je ne sais quel vilain acharnement de ceux qui l'emploient au service de leur basse-cour, elle écoute avidement, fièrement presque, le prêtre glorifier les humiliations des serviteurs et montrer comme ils gagnent le paradis en supportant les insultes et les coups, entrant ainsi dans l'une des béatitudes vécues par le Christ.

Et le petit homme âgé qui est là, vous le voyez bien, celui qui a un livre sur ses genoux, il comprend et goûte à cette heure la violence qu'il se fait pour opposer chaque jour la douceur à l'a-

crimonie de ceux qui ont la vieillesse à charge : *Heureux les pacifiques.*

Heureuse la petite chanteuse dont la voix fraîche reflète l'innocence comme une source un lys ! *Heureux les cœurs purs...* L'église est embaumée par le sermon de Monsieur le curé d'Ozeron. C'est l'encens qui découle des feuilles de l'Evangile.

On reconnaît çà et là : Zéphyrin, le cordonnier dont Poli a tué le coq ; Marthe, la bavarde, qui a rapporté d'Abrecave un lièvre et quarante-quatre mille francs ; Véronique, digne et grande : son manteau noir fait des plis comme un dessin appris en classe ; le docteur, encore qu'il ne soit pas bien pieux à l'habitude, jambes croisées, tête haute, à côté du bénitier ; la personne de la poste qui a une perruque sans prétention ; l'épicier qui possède un tout petit magasin : mais il chausse de grosses lunettes d'or dont se servait, dit-il, le général Faidherbe ; le fils du maire, enfant prodigue, revenu de Paris.

...*Heureux les cœurs purs ;* et, poursuivant le commentaire, Monsieur le curé d'Ozeron montre les pécheurs renouvelés par la pénitence, et il blâme les Pharisiens qui se détournent d'eux

alors qu'il faut les serrer dans nos bras. Il demande qui n'a jamais péché. Sa voix se fait indulgente et chaude en parlant des égarements de tous les âges. Il dit comme on peut laver ses plus grands crimes et mourir dans la pureté de Notre-Seigneur. Une bonté, comme d'une brise, attendrit les cœurs. Tout le monde reconnaît qu'il a raison. Tout le monde serait bien, si tout le monde demeurait dans l'Eglise ! Et le vieux maire pense que si tout le monde aimait son prochain comme Monsieur le curé d'Ozeron l'aime, les âmes se nourriraient d'amour sur la terre.

Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en Lui. Endormez-vous dans ses béatitudes. C'est la grâce que je vous souhaite.

Les coups isolés du glas, qui accompagnent la procession, tinteront bien avant dans la nuit. Tandis qu'il semble que toutes les autres sonneries montent au ciel, celle-ci en descend. A chaque fois, c'est comme la chute d'une larme. Ce sont les morts du Purgatoire qui sanglotent. Il est un pays où vivent leurs âmes douloureuses, mais qui sont dans l'attente du Paradis. Il s'ensuit

un mélange d'amour et de peine, comparable, enseigne le Docteur Angélique, au supplice de l'or épuré par le feu. Les prières, les messes, les aumônes, les indulgences les soulagent, et, enfin, les délivrent.

Seul, dans sa chambre, après souper, tous les offices terminés, Monsieur le curé d'Ozeron prie encore pour ces âmes plaintives. Chaque pleur de la cloche trouve un écho en lui, et stimule sa supplication.

De qui est-elle donc cette larme, cette goutte de bronze brûlant ? Peut-être d'un tel ou d'une telle, que nous avons connus : de toi, enfant, surprise par la mort? De toi, que nous voudrions soulager, nous qui péchons encore sur la terre, et qui t'y avons rencontrée avec ton rire espiègle et ta couleur d'aurore? Nous supplions la très sainte Mère, si tu es là, d'intercéder en ta faveur. Tu t'étais trop assise sous les roses et les cerises, et tu étais trop jolie. Que les anges te rendent ton sceptre, ce lys qu'un vent d'orage avait brisé sur le gazon. Sors de ce lac de flamme comme une neige sort du couchant. Avance et pousse bientôt ce cri de la vierge saisie par l'Amour éternel.

Et cette autre larme de qui est-elle, longue, froide, et tombant dans ce noir de novembre ? Qu'elle est seule ! Peut-être, ô fils chéri d'un père, toi si aimé, si beau, à qui nous trouvions tant d'excuses, peut-être la laisses-tu glisser de ce regard qui enivrait les jeunes filles ? Ou, est-ce toi qui la verses, ô mère coupable que tous croyaient innocente ?

O lamentation du glas !

Mon Dieu, accueillez ces perles de la douleur dans l'Océan de votre miséricorde.

Ainsi prie Monsieur le curé d'Ozeron, quand un coup retentit à la porte d'entrée. Si tard, qui peut heurter ? Encore qu'il ne soit que onze heures ? Véronique et presque tous les habitants du paisible village sont couchés. Pour quelque malade, sans doute ? Monsieur le curé d'Ozeron se relève de son prie-Dieu d'où il contemplait, de tout près, son Crucifix. Il prend sa lampe, il ouvre. C'est une femme en noir et une toute petite fille qui pleure.

— Monsieur le curé, si nous vous dérangeons à cette heure, pardonnez-nous. Un accident sans gravité nous a obligées de descendre à trois kilomètres d'ici où se trouve le cocher, avec sa

voiture dont le brancard est brisé. J'avais espéré atteindre, dès ce soir, la station du chemin de fer, y prendre le train et poursuivre ainsi mon voyage. Ne pleure pas comme ça, Marie. Elle n'a que cinq ans, Monsieur le curé. Elle est fatiguée par cette longue course à pied. Et pourtant le village le plus proche de nous était Ozeron. Nous avons frappé à l'auberge où l'on nous a répondu assez durement qu'il n'y avait ni chambre, ni véhicule à louer pour gagner la gare. Alors, Monsieur le curé, très embarrassée, craignant le froid de la nuit pour cette petite Mimi qui est infirme, je viens vous supplier de nous donner l'hospitalité dans votre église jusqu'à demain matin.

— Mais entrez donc, Madame. Comme il pleut! Que je vous ouvre mon cabinet de travail. Il y a encore du feu.

Monsieur le curé d'Ozeron débarrasse les voyageuses de leurs manteaux.

— Asseyez-vous, Madame. Nous n'avons qu'une modeste chambre à vous offrir, mais nous serions désolés de vous laisser dans cette peine.

— O Monsieur le curé! Comment vous remer-

cier ? Ma chérie vous dirait bien sa joie de se trouver ici, mais hélas ! elle ne parle pas.

— Quelle âge a-t-elle ?

— Cinq ans.

Monsieur le curé d'Ozeron allume la grosse lampe de son bureau, s'excuse auprès des inconnues de les quitter un instant, et va avertir sa mère.

Mais quel air étrange a donc, lorsqu'il revient, cette femme en deuil ! Elle contemple, éclairé au-dessus de l'étroite couronne de roses de la fille du saint d'Abrecave, le portrait de celui-ci. Elle a l'air tout absorbée. Quand elle sort enfin de cet état, elle prononce :

— Lui...

— Vous le connaissiez donc, Madame ?

— Il fut toute ma vie.

Monsieur le curé d'Ozeron se tait un instant. Il n'ose interroger. Puis :

— Je suis son fils spirituel, Madame, son pauvre fils spirituel.

— Monsieur le curé ?

— Madame ?

— C'est le glas qui sonne ?

— C'est le glas qui sonne.

— Le mort d'Abrecave n'est point de la fête d'à présent, il est de la fête de tantôt; non avec les âmes qui gémissent, mais avec celles qui chantent. —

Monsieur le curé d'Ozeron voit des pleurs dans les yeux de cette femme qui ne fait rien pour cacher son visage. Elle caresse les cheveux de sa petite fille dont elle calme le chagrin, fait de grosse fatigue et de dépaysement.

Elle peut avoir trente-cinq ans. Longue et flexible, elle revêt ce type souvent rencontré, mais charmant, de l'Anglaise qui souhaite sa fête au Grand-Père. Elle est si fine qu'elle semble emprunter le pastel bleu de son regard à la fleur de lin. Mais, pour qui sait lire le poème d'une face, une profonde douleur s'inscrit dans deux traits descendants des lèvres. Monsieur le curé d'Ozeron éprouve en face de la voyageuse un étrange et douloureux émoi, cependant que le glas continue de tinter. Il songe, sans savoir pourquoi, avec un léger frisson, à cette Cécile morte jeune, et qui eut aussi une enfant infirme et qui s'appela également Marie. Mais, d'abord, celle qui fut la frêle compagne du curé d'Abrecave, avant sa vocation sacerdotale, mourut à la

fleur de l'âge, il y a quelque soixante ans. Ensuite, il est absurde de penser à cela qui est dans la tombe, autrement que pour prier. Toutefois, Monsieur le curé d'Ozeron est troublé d'autant plus qu'aucune explication ne suit le bref échange de paroles. Cette femme semble maintenant dire : je n'ai que trop parlé, sous le coup de la grande émotion provoquée par le portrait qui est là.

C'est Véronique, tout affable, qui ouvre la porte. Et, s'adressant à la fille et à la mère :

— Que cette enfant doit être fatiguée ! Vous avez fait toute cette course à pied sous l'averse ? Vous allez souper, puis monter. Il y a du feu dans votre chambre. Ce bijou va coucher tout près de sa maman, dans le lit où dormait, il y a trente ans, à Abrecave, ce grand fils que vous voyez là.

— Vous ne sauriez croire à quel point nous touchent vos attentions ; combien vous est reconnaissante la mère d'une petite infirme.

Et comme Véronique, surprise par ce dernier mot, semble interroger la voyageuse, celle-ci :

— Je le disais tout à l'heure à Monsieur le curé : mon enfant est muette, mais elle entend, et je lui parle, et elle me répond avec ses yeux de velours, n'est-ce pas, Mimi ?

L'enfant ne goûte guère au repas que leur a préparé la vieille femme, et elle s'endort à table, et la mère ayant mangé à la hâte l'emporte dans ses bras. La belle chambre ! un crucifix, du feu, un grand et un petit lits; et, même, du linge de rechange, l'inconnue ayant dû abandonner sa valise dans la voiture.

Et comme elle admire le luxe de ce linge :

— Madame, c'est d'un beau trousseau qui nous a été légué. Cette chemise, pour votre Mimi, est un peu courte. Elle a appartenu à une enfant qui s'appelait Marie comme la vôtre, qui était infirme aussi, et qui est enterrée près de notre saint Pasteur d'Abrecave.

Véronique ne prête pas attention à l'émoi de la mère qui couche sa fille; elle n'a pas entendu la phrase prononcée tout à l'heure en face du portrait.

— Madame, la Messe des Morts est à huit heures. C'est bien trop tôt pour vous, qui resterez au lit. Je vous apporterai votre déjeuner vers neuf heures, et m'informerai, dès mon lever, de votre voiture. Vous n'en pouvez plus. Reposez-vous.

Et le sommeil prend bientôt la mère, après la

fille, dans la pièce calme où les fleurs bleues de la tapisserie s'éclairent du feu mourant. Et le glas cesse.

Monsieur le curé d'Ozeron ne raconte rien à Véronique de ce qu'il a vu et entendu pendant qu'elle apprêtait le souper et les lits. Intrigué, anxieux même, il regagne sa chambre, hanté par la singulière phrase de la voyageuse : *Il fut toute ma vie.*

Le lendemain, la Messe dite, Véronique s'empresse d'aller aux nouvelles, puis regagne le presbytère pour prendre soin des passagères de la nuit.

Quant à Monsieur le curé d'Ozeron, après en avoir terminé à la sacristie avec les uns et les autres, il va devant le tabernacle continuer son action de grâces, et prier les Saints.

Il est à peu près seul dans l'église. Un rayon de soleil filtre, vainqueur de l'orage, à travers le vitrail. Agenouillé du côté de l'épître, il élève la tête vers la Porte d'or qui garde l'Hostie. Et ses yeux bleus, sous de rondes lunettes, semblent plonger à travers l'obstacle, dans le lieu terrible et doux. C'est qu'il adore. Et ce regard, pourtant aigu, n'est que l'image de celui de son âme,

qui, seul, opère. Voici l'intime instruction que le prêtre quotidiennement reçoit de son Dieu, plus douce que la manne, et qui n'est plus promulguée sur le Sinaï. Cette vue spirituelle pénètre dans le Cœur-Sacré qui bat là-derrière, dans le ciboire, Cœur symbolisé d'une façon si touchante par l'imagerie populaire qui le montre saignant et couronné d'une flamme pauvre. Et ainsi, et de toute manière d'ailleurs, il répugne à tant de gens ! C'est à ce Cœur glorifié que tend, de toute son âme, Monsieur le curé d'Ozeron. Et cette âme pénètre dans ce Cœur, pressée au dedans par Lui qui l'a nourrie tout à l'heure, pressée au dehors par Lui encore qui est là et qui sert d'asile très humble aux Saints. Monsieur le curé d'Ozeron les y cherche, les y trouve, leur parle. Et d'abord il s'adresse à la Mère de Dieu, qui trône dans cette demeure transpercée. Dans ce Cœur, Monsieur le curé d'Ozeron parle aux Anges et aux Archanges dont les sourires de lumière louent Dieu sans cesse. Dans ce Cœur, il parle à saint Joseph, aux doux patriarches qui sont la garde du foyer et du troupeau. Dans ce Cœur, il parle aux apôtres, simples comme Pierre, ardents comme Paul, et aux évangélistes qui ne disent

que ce qu'ils savent. Dans ce Cœur, il parle aux disciples qui, au soir d'Emmaüs, tristes, mais pressentant le lever de l'Amour, s'écrient : *Restez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour baisse.* Dans ce Cœur, il parle aux Innocents. Dans ce Cœur, il parle aux Martyrs qui s'endorment dans le sang et le feu, ainsi que des colombes dans le ciel d'automne. Dans ce Cœur, il parle aux Pontifes, aux Confesseurs, et aux Docteurs, dont la sagesse est comme le sel incorruptible exposé au soleil. Dans ce Cœur, il parle aux Prêtres et aux Lévites, dont les mains pures font descendre sur l'autel la flamme qui dévore les holocaustes. Dans ce Cœur, il parle aux moines et solitaires, vêtus de neige ou de feuilles mortes, qui ont aimé leur soif et leur faim. Dans ce Cœur, il parle aux Saintes qui, telle Madeleine, ont embaumé l'Eglise ou, telle Cécile, l'ont baignée d'harmonie. Dans ce Cœur, il parle aux veuves.

Monsieur le curé d'Ozeron invoque ces élus et leur confie les morts qui peuvent souffrir encore, et les vivants. Son humble Paroisse vit, avec les saints, dans le Cœur-Sacré. Un nom de baptême, une association d'idées, une similitude quelcon-

que relient à leurs grands patrons et patronnes les plus humbles personnes d'ici-bas. La famille catholique s'amplifie dans le Ciel. Pas un disciple sur la terre qui n'ait En-Haut son Maître et protecteur. Tous les hommes, avec plus ou moins d'imperfections, font partie de ce Chœur qui chante à Dieu la tâche accomplie. Le maillet du menuisier d'Ozeron bat à l'unisson du marteau de saint Joseph ; les abeilles de l'ancien percepteur bourdonnent sur le miel de saint Jean-Baptiste. Zéphyrin taille le cuir avec le corroyeur apostolique, et Poli, lui-même, quand il déploie son filet sur le gave, est de la famille du Pêcheur de Galilée.

Comme il se relève de son prie-Dieu, Monsieur le curé d'Ozeron aperçoit, qui prie toute seule dans l'église, l'inconnue d'hier au soir. Comprenant que la méditation du prêtre est finie, elle s'avance vers lui :

— Monsieur le curé, lui dit-elle, je me suis trouvée trop fatiguée pour assister à la Messe. Voudriez-vous me donner la sainte Communion ?

Monsieur le curé d'Ozeron incline la tête en signe d'assentiment. Il revêt son surplis et son

étole, rallume deux cierges, rouvre le tabernacle, prend le ciboire, et, s'approchant de cette femme en deuil dont la face reflète la douleur et l'Amour, il lui donne Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vers midi les deux voyageuses purent reprendre le même attelage qui la veille les avait laissées en route.

CHAPITRE VI

— Elles sont toutes fraîches.

C'est Poli qui, un matin, apporte deux truites à Monsieur le curé d'Ozeron.

— Je les ai prises dans un profond. Je les ai bien tenues. Voyez-vous, Monsieur le curé, il n'est rien de tel, pour la pêche à la ligne, que le crin de cheval. On vous parle de racine anglaise, n'en croyez rien. A la condition de ne pas donner de mouvement brusque en noyant le poisson, rien ne vaut le crin de cheval. Mais il y a crin et crin. J'ai trouvé le crin idéal. Je possède le crin idéal depuis deux ans. Un jour de foire, Monsieur le curé, j'avise une rosse dont le poil me paraissait tout à fait dans le style. J'avais l'instinct. Je demande à l'homme qui la conduisait : D'où es-tu ? Il me répond : De tel endroit. Où mènes-tu cette bête ? Au vétérinaire, elle a des varices et un coup de lune dans l'œil. Veux-tu me laisser

prendre cinq ou six crins de sa queue? Ça m'est égal. Merci. Je monte une ligne. Ah! Monsieur le curé! au premier coup, la flotte file, je crois que je suis accroché, il n'en est rien! un monstre. Ça va céder, ça ne cède pas. Quelle prise! Deux fois comme la plus belle de ces deux. L'expérience était faite. J'ai continué. Le cheval loge à huit kilomètres d'ici, tout mal fichu, ce qui n'empêche pas le lustre de son crin. J'en garde le secret. A chaque fois : deux crins d'ici, deux crins de là. Et l'on fait de jolies réussites, avec le poil d'une bête bonne pour les sangsues.

— Je te remercie, Poli. Ces truites sont magnifiques. Pose ton panier là. Ma mère qui est sortie mettra ta pêche de côté.

— Qu'elle prenne garde, Monsieur le curé, à ne point se piquer aux orties dont je les ai recouvertes pour que leur chair se conserve ferme... Monsieur le curé, j'aurais à vous parler.

— Parle, Poli.

— Je m'assieds, Monsieur le curé?

— Assieds-toi, Poli.

— Je voudrais vous dire, mais je ne sais par où commencer, que je suis père.

— Père?

— Oui, j'ai un enfant.

— Cela ne m'étonne pas. Te connaissant, je pouvais m'attendre à de pires aveux. Où est cet enfant ?

— A quelques kilomètres d'ici, chez... une femme.

— Je devine, peut-être. La femme avec qui tu as mangé mon lapin?

— O Monsieur le curé !

— Ne prends pas cet air de sainte Nitouche, il ne te convient pas. Et d'abord, dis-moi qui est cette femme ?

— La mère ?

— Oui, la mère.

— C'est la veuve du suisse d'une paroisse de Toulouse, qui était un bien brave homme.

— Tu le connaissais donc ?

— Monsieur le curé, il me l'a confiée à son lit de mort.

— Qui t'a-t-il confié ?

— Son épouse.

— Je devine la suite. Il aurait mieux fait de ne rien te confier du tout. Enfin, c'est fait.

— Oui, Monsieur le curé, mais voilà : on a des idées, on ne sait pas d'où elles viennent. Elles

doivent être dans l'atmosphère. Dimanche dernier, je rencontre Zéphyrin.

— Vous ne vous êtes pas encore disputés ?

— Oh ! non, Monsieur le curé. Depuis que vous avez rendu le jugement, dans l'affaire du coq, nous sommes les meilleurs amis du monde. Je rencontre donc Zéphyrin. Il me demande : Où vas-tu, Poli? Zéphyrin, je vais essayer de tuer quelque bécasse. Il me répond : Je vois ton chien, mais pas ton fusil. Rapport aux gendarmes, n'ayant pas de permis, j'avais l'arme démontée sous ma veste. Zéphyrin déclare : Je t'accompagne, j'entre chez moi prendre le goûter et ma canne. Il ressort. Regarde cette canne, me dit-il, qui m'a été donnée par le Père blanc du moulin d'Ozeron? Elle a appartenu au cardinal Lavigerie. Je remarque : elle est très bien, riche pour un savetier ! Il m'objecte : Poli, ne m'appelle pas savetier, mais cordonnier. Cordonnier, dis-je. Zéphyrin est fier comme Artaban. Bref, nous partons pour les bois Ça marche comme nous voulons : sur une clairière, le chien arrête, mais, là, roide comme barre. Elle y est. Tu es adroit, me dit Zéphyrin. J'empoche la bécasse. Cet oiseau est pour toi, Zéphyrin. Non, fait-il, c'est un trop

beau don. Je lui réplique : Si, si ; comme cela, oiseau pour oiseau, la mort de Faisan sera tout à fait réparée. Poli, qu'il me dit, au fond tu es un bon bougre ; je tue encore une grive et Zéphyrin trouve une corde de cèpes, les derniers de la saison. Nous nous asseyons sur des troncs d'arbres, au bord du ruisseau. Il tire de son sac du pain, une boîte de sardines, sa gourde où nous buvons un coup. Puis, lorsque nous avons goûté, il me demande : Poli, est-ce que tu n'as pas peur d'aller en enfer ? Je lui réponds : C'est des blagues, l'enfer n'existe pas. Il insiste : Si, si, Poli. Il existe. Où as-tu vu ça ? Dans le catéchisme. C'est des menteurs qui l'enseignent. Alors Zéphyrin se lève et me dit : Poli, est-ce que Monsieur le curé d'Ozeron est un menteur ? Et je réponds aussitôt : je n'y avais pas pensé ; à celui qui dira cela, je casserai la gueule. Et Zéphyrin : Pourtant, Monsieur le curé d'Ozeron enseigne le catéchisme aux enfants. Nous nous taisons un moment, puis je demande à Zéphyrin : Comment c'est, l'enfer ? Un feu où l'on brûle toujours. Bigre ! Est-ce qu'on y va facilement ? Pour ne pas y aller, il faut recevoir le baptême, et, ensuite, faire ses Pâques.

Eh bien ! Monsieur le curé, je suis demeuré tout estomaqué. J'ai eu peur. J'ai pensé : Ça passera, c'est la fatigue. J'ai demandé encore à boire un coup à Zéphyrin qui me l'a donné. J'ai voulu soupeser ma bécasse, je n'y ai plus trouvé de joie. La nuit venait. J'ai donné mon gibier à Zéphyrin, en me séparant de lui, et j'ai été retrouver cette femme dont j'ai un fruit. Elle faisait cuire la soupe et des châtaignes. Tu n'as rien pris ? me demande-t-elle. J'ai tout donné à Zéphyrin. Puis je lui demande, c'était comme une contagion qui persistait : Adolphe a dû te parler quelquefois de l'enfer ? Adolphe, Monsieur le curé, c'était feu son mari. Elle me répond : Jamais. A ce moment, notre gosse arrive.

— Mais quel âge a-t-il donc ?

— Il a quatre ans.

— Je commence à comprendre.

— Il a quatre ans, il est joli comme l'Amour. Il grimpe sur mes genoux ; et alors je sens mon cœur tout chaviré. Je me dis : cet enfant, il lui manque le baptême ; toi, tu n'es qu'une vadrouille ; que tu ailles en enfer, que ta bonne amie t'y accompagne, ça ne le déparerait pas : mais ce morviot, jamais ! Et alors, Monsieur le

curé, je me lève. Et je dis à cette femme : Eh bien! si Adolphe ne t'a jamais parlé d'enfer, je t'en parle, moi. Sache que j'ai changé d'idée. Il faut que ce gosse reçoive le baptême. Et il faut que je t'épouse. J'en ai assez de cette chiennerie. Mon nom est Poli. Je dois vous dire, Monsieur le curé, c'est toujours moi qui ai commandé. Ma compagne est souple, et elle a pour moi une vraie passion. Comme elle n'aime pas à céder tout de suite, elle m'objecte : Alors tu écoutes maintenant les histoires de curé, mon amour ne te suffit plus? Tu es un croyant? Je le suis. Et j'ai ajouté : C'est Monsieur le curé d'Ozeron qui m'a rendu son disciple. Elle a vu que je parlais fort comme aux grands jours. Elle a trempé la soupe. Elle a dit : Mon homme, tu m'as domptée. Et alors, Monsieur le curé, je viens prononcer mon abjuration comme Henri IV.

— Poli, ce que tu appelles des idées en l'air, c'est la Grâce; je t'expliquerai plus tard ce qu'elle est. Pour l'instant, sache qu'elle t'a touché par les paroles de Zéphyrin. Tu ne pouvais me donner de plus grande joie que de prendre ces résolutions. Tu reviendras me voir demain, mais sache bien que cette femme ne doit être tienne

que lorsque tu l'auras épousée. Il est dix heures. Il faut qu'avant de me rendre au catéchisme je mette un peu d'ordre dans le hangar. Le sacristain, qui avait commencé de ranger les bûches, s'est donné une entorse.

— Monsieur le curé, je ferai bien volontiers ce travail à votre place.

— Non, mon ami, je te remercie. Il est excellent, lorsque s'en offre l'occasion, qu'un prêtre vaque à des besognes ordinaires.

Et, Poli parti, Monsieur le curé d'Ozeron se rend au bûcher où rondins et souches s'entassent. Que c'est beau! ces débris de forêts encore verts, ces grottes de mousse où le roitelet cherchait, la queue levée, sa nourriture, ces lianes de tamier desséchées qui s'ornèrent de lourdes baies rouges. Tout cela, dans ce réduit presbytéral, y chantant humblement son hymne avant que d'aller se changer en braise merveilleuse propre à roussir les rôtis, à fondre l'encens, à faire fumer les souliers pluvieux de quelque pauvre. O mystère du bois! arbres qui avez vu mûrir le fruit de la faute et celui du salut! De même que ce salut a persisté, et que la miséricorde amoureuse s'est fait jour à travers vous par mille ré-

seaux ténus, l'été continue à se donner à vous et il éclate à l'ombre de l'hiver, dans nos foyers, rouge comme le sang du Christ.

Çà et là, Monsieur le curé d'Ozeron rétablit l'équilibre des bûches; donne un coup de hache ou de scie à propos. Et, de temps en temps, il sourit au souvenir de l'histoire que vient de lui narrer Poli. Encore qu'il soit disposé à prendre fort au sérieux cette conversion du plus grand vaurien du village, il ne peut dépouiller ce récit de son irrésistible drôlerie. Monsieur le curé d'Ozeron n'est point Janséniste, et il sourit avec la Grâce lorsque, dans sa mansuétude incompréhensible, elle s'incline vers ces pécheurs naïfs à qui Jésus devait adresser de doux reproches.

CHAPITRE VII

Il est des anges : soit qu'ils apparaissent sous de brillantes formes, soit qu'ils se fassent les égaux des plus humbles. L'un d'eux errait, en ce jour de l'Immaculée, à Lourdes. Il ne portait point de tunique de lin pur, ni de ceinture d'or autour de la poitrine. Ce n'était pas non plus ce cavalier qui, dans la lande, indique au saint curé d'Ars la voie qu'il lui faut suivre. Il avait l'apparence de l'un de ces vieux pauvres qui viennent mendier une écuelle de soupe dans le cloître des hospices, qui ne possèdent, avec leurs hardes, que le bâton, le bissac et la gourde du routier. D'où descendait-il? Bien sûr du Ciel. Mais quelle voie avait-il suivie d'ici là? Peut-être celle si poétique, dévalant de ce village des Angles, où la paix s'étend sur la mousse à travers les barres d'un couchant couleur de cerise? Toujours est-il que, dès la vigile, il allait et ve-

nait, sans que personne le distinguât davantage, dans cette ville sainte où nul voyageur ne saurait étonner le regard. La barbe au vent, il stationnait devant les étalages, semblait s'intéresser aux pieux bibelots populaires, puis reprenait sa course maintenant vers la Grotte.

Là, sur deux chaises, sous la voûte, se tenaient agenouillées la même femme en noir et la même enfant qui, le soir de la dernière Toussaint, étaient venues demander asile à Monsieur le curé d'Ozeron. Les lèvres de la mère ne remuaient pas. Seules, de grosses larmes priaient, roulant de ses paupières battues. La petite fille jouait avec un chapelet, et celui qui aurait ignoré qu'elle était muette l'eût peut-être soupçonné à son air anxieux et interrogateur.

L'être angélique dont les vêtements ne détonnaient point dans ce lieu de misère, dès qu'il fut en vue de la statue de la Vierge, s'arrêta. Sa face de pauvre, transfigurée, était frappée d'un doux rayon. Nul doute qu'il ne vît, au delà de l'image, la réalité : la Reine debout dans la gloire de Dieu. Mais encore, cette pauvre sculpture blanche et bleue qui, naïvement, veut représenter la plus belle créature céleste, ne devait

pas être sans toucher cet habitant de la splendeur éternelle. Reçut-il un ordre? Il se mêla bientôt à la foule qui prie entre les bancs, en face de Massabielle. Il se prosterna longuement, puis se rangea dans la file de ceux qui vont baiser la roche, la contournent, et ressortent. Il passait devant la femme en deuil et la petite muette. S'arrêtant, il dessina sur le front de celle-ci un signe de bénédiction en disant à la mère :

— La croix guérira la croix.

Puis ajouta :

— Non pas ici, ailleurs, dans le doux mois de mai.

Sans bien se rendre compte de ce qui venait de se produire, glacée soudain d'effroi en s'entendant troubler dans son recueillement, la femme allait saisir ce pèlerin par le bras et l'interroger, quand il disparut.

Elle retomba sur sa chaise à genoux.

Maintenant un grand calme se faisait en elle. Ses pleurs reprirent mais jaillis, si l'on peut dire, de la cime du cœur et s'écoulant dans la verte vallée où habite l'espérance.

Depuis quatre semaines, dès le lendemain de cette nuit pluvieuse où elle avait dû demander

un refuge à Monsieur le curé d'Ozeron, était descendue à Lourdes, avec sa petite fille, cette inconnue en qui le fils de Véroniqne n'aurait su reconnaître la belle créature qui, voici quatorze ans, avait fait don de son collier de perles au saint Pasteur d'Abrecave.

Cette femme, qui passait maintenant la trentaine, ne rappelait, en effet, que de fort loin, la nouvelle mariée qui, en 1884, elle comptait alors vingt ans, avait remis au vieux prêtre, gentilhomme et poète, une fortune qui tenait toute dans le creux des deux mains aussi facilement qu'on y recueillerait quelques gouttes d'eau de mer.

Que s'était-il passé depuis, pour que, choyée de la fortune et détentrice d'un nom doublement illustre, par son mari et par son père, elle en fût venue à regagner aujourd'hui, vers midi, après cette halte à la grotte où le vieux serviteur de Dieu l'avait tant impressionnée, une de ces infimes hôtelleries où quelques modestes voyageurs s'abritent quelques heures ou quelques jours?

Comme elle revenait, longeant le quai du gave, elle ne se douta guère, non plus qu'il ne

s'en douta, qu'elle et son enfant passaient à trois ou quatre mètres de Monsieur le curé d'Ozeron, assis sur la banquette de pierre où déjeunent les villageois.

Il avait voulu, en cette belle fête, venir dire sa Messe à Lourdes, en compagnie de quelques-uns de ses paroissiens. La petite troupe, qui, dès longtemps, avait décidé ce pèlerinage, s'était levée avant l'aube, accomplissant environ deux lieues pour atteindre la gare où prendre le train qui l'avait déposée, vers dix heures, dans la ville de l'Immaculée, qui, bien heureusement, sait sourire. Rien de plus comique en effet, de plus touchant aussi, que cette partie de plaisir. Tous les curés de campagne me comprendront. Il faut voir la vie telle qu'elle est, même la vie paroissiale, au risque de faire pâlir quelques pharisiens. Parce qu'il prend part à quelque pieuse caravane, un homme ne dépouille point son caractère original, qui amuse son prochain, comme celui-ci lui rend la pareille, sans que l'un ni l'autre s'en blessent. Des ouailles que déjà nous connaissons, composant la phalange qui, sous la conduite de son Pasteur, avait quitté Ozeron

pour la journée, Poli n'était pas la moins édifiante. A la veille de régulariser son union, il avait désiré prendre part à cette promenade, et Monsieur le curé d'Ozeron s'était bien gardé de l'éliminer, sachant dans quel esprit Notre-Seigneur Jésus-Christ accueillait les pécheurs de Jérusalem dont quelques-uns ne devaient pas être moins fripouilles que les Polis de la gentilité. Marthe, celle-là même qui avait rapporté d'Abrecave, avec quarante-quatre mille francs, un lièvre, et qui s'était fait payer un cochon, peu indulgente au contraire, glissait vers le tueur de coqs un œil rond de poule méfiante. Son aspect confortable, ses joues rouges et luisantes, sa gorge et son ventre rebondis, semblaient conspirer avec pharisaïsme contre le maigre et long voyou. Celui-ci n'avait manqué d'emporter quelques provisions de bouche, à l'instar de ses compagnons ; mais, toujours bizarre, au lieu de se munir d'un panier ou d'un sac, il avait disposé ses victuailles dans une vieille boîte à botanique dénichée on ne sait où. Comme quelques-unes des pèlerines gardaient seules, avec le prêtre, le jeûne, afin de communier à l'arrivée, Poli rouvrait et refermait continuellement son vert

cylindre, offrant à ses voisins tantôt un caramel, tantôt une bouchée d'omelette à l'ail, tantôt un graisseron. Il recevait, en échange, de Zéphyrin ou de quelque autre, un coup à boire dans la petite outre espagnole. Et, assis, les yeux clos, il se renversait, la tête fortement appuyée au dossier du wagon, et il tendait sa pomme d'Adam déjà très proéminente, et le vin sous les mains pressant la peau de bouc, giclait au fond de son palais. A votre santé, Mesdames, disait-il, en s'essuyant la bouche du revers de la main. Et Marthe, vexée, aplatissait sa robe, la lissait comme si le souhait de Poli la lui eût chiffonnée. Zéphyrin, tout savetier qu'il fût, visait au luxe. Il avait logé dans sa musette un canard rôti, du saucisson et du fromage. A la station de Poey. il commença de déchirer à belles dents une aile. Son nez se fronçait au-dessus de la lèvre luisante. Dans le même compartiment de troisième classe, qui communiquait avec d'autres compartiments où se trouvait le reste des pèlerins d'Ozeron, il y avait, tout proche du curé, le fils du maire, ce jeune homme qui avait pris, à Paris, dans la caisse de la Compagnie d'Assurance. Il marquait vingt-cinq ans. Un chapeau

melon le coiffait. Il était vêtu d'un complet sombre, chaussé de bottines à boutons. La cravate au nœud tout fait, d'un bleu métallique, dénotait combien il avait dû rester campagnard, même au milieu de la débauche parisienne. Si discrètement que sa faute eût été couverte par Monsieur le curé d'Ozeron, avec quelques perles de la duchesse, il est probable que nul dans le bourg n'en ignorait. Mais, dans ce lot de simples gens, personne qui n'eût tenu à paraître ignorer ce vol aggravé d'un scandale. Marthe surtout montrait à ce pauvre fils de famille, qui semblait tout confus de la moindre prévenance à son égard, une déférence aussi grande que la distance dédaigneuse qu'elle marquait à Poli.

Dans le groupe, on comptait encore la mère de Monsieur le curé d'Ozeron, l'épicier aux lunettes d'or héritées du général Faidherbe, la fille du pharmacien, et la postière à perruque sans prétention qui avait, pour ce jour-là, trouvé une remplaçante.

Bientôt des cantiques s'élevèrent : chacun tenait son recueil, dont les paroles et l'harmonie, s'ils les eussent entendues, aurait donné à penser aux vieux compositeurs de musique sacrée

que ce train se rendait non pas à Lourdes, mais au purgatoire.

Cependant, Monsieur le curé d'Ozeron soutenait ces chœurs. Ne fallait-il pas se joindre, d'âme et de voix, à ces campagnards qui manquaient d'art, mais non de bonne volonté ? Donc, il indiquait le numéro de la page où figurait telle ou telle marche entraînante, aux élèves des Filles de la Croix, qui s'étaient jointes à la pieuse partie de plaisir avec leurs maîtresses. Pendant les arrêts, on se répondait d'un wagon à l'autre. Poli lui-même battait la mesure, ce qui agaçait au plus haut point Marthe qui voulait le faire demeurer tranquille. Elle semblait ne pas comprendre les hommes. Enfin, au bout d'une heure, la Grâce s'étendit sur la vallée. Comme d'une neige lointaine, la présence de la Vierge fit frissonner. L'âme retenait un sanglot. Le ciel semblait courir sur la montagne. La brise charriait les nuages. Nul n'était plus ridicule, et il n'y avait plus de voleur ni d'adultère. Il n'y avait plus que la miséricorde. On s'immobilisa. Les chants cessèrent. Là-bas. Elle était là-bas, là-bas où l'on distinguait le buisson ardent des cierges, et debout dans son inaltérable sérénité : Elle !

Rapidement les pèlerins d'Ozeron enfilèrent la rue qui conduit à l'esplanade. La boîte de Poli miroitait, elle montait et descendait à chaque pas. C'est au *Rosaire* qu'ils se rendirent d'abord, pour entendre la Messe qu'allait célébrer Monsieur le curé d'Ozeron. Ils se groupèrent devant l'un des petits autels latéraux, où un missionnaire achevait le Saint-Sacrifice. Sa ferveur resplendissait. Une bonté majestueuse et paternelle imprégnait ses traits énergiques. On l'évoquait, les yeux au ciel, la barbe horizontale, au milieu de moissons opulentes. Et pourtant ! de quelle Afrique revenait-il ? Quels peuples ténébreux avait-il vu grouiller dans leurs fourmilières géantes ? Quelles orgies de luxure et de sang n'avait-il déplorées ? Quelles consolations n'avait-il apportées aux négresses gibbeuses qui grelottent de fièvre auprès de leurs nourrissons ? Et ces larves humaines avaient une âme que lui, serviteur qui ne redoutait ni le martyre, ni les pestes, ni les serpents, vivifiait dans le baptême chrétien. En cet instant, il faisait face à l'Évangile, et le Livre s'ouvrait devant lui comme la main de Dieu quand elle s'élève au milieu du désert.

Si Marthe et la plupart de ses compagnes ressentaient quelque gêne à la vue de ce prêtre non rasé qui redescendait les degrés de l'autel, au contraire, Poli, dans son for intérieur, eût souhaité que tous les curés portassent ainsi la barbe. Peut-être que Poli était républicain, peut-être aussi un sauvage. Toujours est-il que l'idée lui vint (il avait convenu avec Monsieur le curé d'Ozeron, qu'il se confesserait au retour de Lourdes), d'aller se faire remettre de nombreuses années d'erreurs par cet évangéliste de cannibales. Il laissa là, sur un banc, sa boîte à botanique, et il eut le courage d'aller trouver Monsieur le curé d'Ozeron, qui s'habillait à la sacristie, et de lui soumettre son exotique désir. Le digne homme, trop heureux d'y accéder, un tien vaut mieux que deux tu l'auras, expliqua rapidement au Père du Congo, qui en sourit, la détermination de Poli. Ce Père avait des pouvoirs. Et il advint que le tueur de coqs, braconnier de terre et d'eau, n'assista point ce jour-là à la Messe de son curé, mais vida tous ses filets de pêcheur, sans rien en réserver, entre les mains de cet apôtre de moricauds.

Lorsque Poli revint à sa place, parmi ses

compagnons, prêt à faire pénitence, le cœur dilaté, il eut à subir une petite épreuve : un filou lui avait dérobé sa boîte à botanique, sans craindre qu'un objet aussi remarquable pût le trahir même au milieu d'une foule. Le fait est que, durant le cours de la journée, Poli, Zéphyrin et les autres eurent beau écarquiller les yeux, le vase de Dillénius ne laissa point paraître son vernis voyant. Ce vol eut un résultat heureux, puisque Monsieur le curé d'Ozeron, ravi de l'absolution coloniale donnée à Poli, lui acheta, dans un bazar juif, où Marthe et ses compagnes marchandaient d'innombrables médailles et chapelets, un panier qui fut ensuite garni de tout ce qu'il fallait pour manger et boire.

Et, c'est vers midi, alors que Poli assis au bord du gave expérimentait sa bourriche, proposait d'amicaux échanges de vivres à ses camarades, que la duchesse et sa fille passèrent auprès de Monsieur le curé d'Ozeron, sans qu'il les vît ni qu'elles l'aperçussent. Il n'y a d'ailleurs d'autre intérêt à signaler cette rencontre que pour ce qu'elle a pu servir à des desseins providentiels dont beaucoup de détails échappent à notre entendement.

Quant à l'être angélique par qui une mère douloureuse, priant pour obtenir miraculeusement la guérison de sa petite muette, venait d'être remplie d'un espoir qui donna bien vite prise au doute (tant cette apparition et cette apostrophe lui avaient paru singulières), il vint s'asseoir non loin de Monsieur le curé d'Ozeron. De son bissac de routier il avait retiré un morceau de pain, qu'il mangeait, et, de temps en temps, il allait boire à la fontaine dans le gobelet de tout le monde, qui est posé là. Peut-être, son frère Raphaël, compagnon du jeune Tobie, eût-il pu dire : *Lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu, bénissez-le donc, et chantez ses louanges.*

Il vous a paru que je mangeais et buvais avec vous ; mais je me nourrissais d'un aliment invisible et d'une boisson que l'œil de l'homme ne peut atteindre. Prenons donc garde à ne point repousser durement ces miséreux que nous rencontrons sur notre route. Certains nous représentent Jésus-Christ. Plus d'une fois, les anges, sous des formes banales, ne sont-ils descendus parmi nous ? Celui-là donc semblait seulement occupé de prendre un frugal repas. Mais un

regard habitué à l'abîme aurait peut-être vu frémir le vieux pardessus du pèlerin à cette brise qui pénétrait le manteau du prophète Elie. Nul doute que son oraison, qui montait vers la Vierge, ne redescendît sur ce petit groupe de villageois. Il les connaissait par leurs noms, et savait quel trésor déjà leur pasteur avait amassé dans le Ciel. Quelle vision pouvait bien avoir cet ange, en ce jour de l'Immaculée, dans la Lourdes terrestre? La ville lui apparaissait-elle, sous son dôme d'azur criblé de rayons de soleil, comme une vaste ruche dont la cellule royale s'était conservée intacte, au creux du rocher, pour y abriter cette abeille blanche et bleue? N'était-il venu là que dans le but de fortifier le cœur d'une mère? Quel avait été, au juste, le sens de ses brèves paroles? Quelque prière exaucée avait-elle déclenché la grâce d'un miracle futur? L'Etoile de la mer avait-elle daigné, ce jour-là, plonger son regard dans ce fluide océan de l'air qui est sous ses pieds et qui baigne la terre? Et, parmi tant de fruits d'aumône, qui intercèdent pour ceux qui les offrent, avait-elle distingué ces rares perles, ces quarante baies de nacre données autrefois par la duchesse au saint Pasteur d'A-

brecave, désormais roulées par les vagues de la charité, existantes sans doutes encore dans un écrin ou sur une belle gorge, mais impondérables et comme spiritualisées, allant et venant, agiles, dans l'humble secrétaire de Monsieur le curé d'Ozeron ?

Vers quatre heures, le retour pour Ozeron s'ordonna. Nul ne manquait à l'appel. Tous avaient fait provision de piété, mais Marthe, un peu jalouse du panier qu'avait offert à Poli Monsieur le curé, prenait à part Véronique pour lui dire que, certes, si elle eût eu à se confesser, elle n'aurait point choisi, comme avait fait ce pendard, un prêtre de nègres.

Monsieur le curé d'Ozeron avait peu parlé durant cette journée, beaucoup prié. Et il est vrai que c'est au moment que, ayant consacré, il faisait mémoire du curé d'Abrecave, que l'ange avait adressé dans la grotte la parole à la mère désolée. Maintenant, il souriait avec bonhomie et répondait à chacun et à tous. Le groupement dans le wagon s'était reformé à peu près identique à celui du matin. Marthe, que la confession de Poli continuait de vexer, trimbalait un énorme bidon d'eau de Lourdes qu'elle plaça de

manière à gêner les pieds du tueur de coqs.

— N'est-ce pas, Monsieur le curé, demandait-elle, que les protestants font un trou dans un arbre et qu'il disent leurs péchés dans ce trou qu'ils rebouchent ensuite?

— Non, Marthe, ce qu'on vous a raconté là n'est point exact.

On quittait la ville sainte. A gauche, soudain dans la nuit, du feu! C'était la grotte convertie en brasier. Tous regardaient. On n'entendait plus que le glissement ou la trépidation du train. La nuit priait. Une bonté sans nom s'étendait sur ce que l'on voyait et sur ce que l'on ne distinguait plus. Monsieur le curé d'Ozeron perçut, tout près de lui, un sanglot étouffé que n'avait pu réprimer le fils du maire, dont l'homme de Dieu saisit la main pour la presser dans l'ombre.

— N'est-ce pas, Monsieur le curé, reprit l'impitoyable Marthe, que ce n'est pas un péché de voyager en seconde avec un billet de troisième catégorie ? Moi, j'ai une amie qui, oh! sans le faire exprès, était montée en deuxième au lieu de troisième. Elle se dit : J'y suis bien, j'y reste. Si le contrôleur vient, je ferai semblant de

m'être trompée, je prendrai ma tête dans mes mains, je dirai : ah ! mon Dieu ! pour ne pas avoir un procès-verbal. On est aussi bien en troisième. Je ne pense pas qu'on offense la Sainte-Vierge comme ça.

— Marthe, répliquait Zéphyrin, la femme n'a pas le caractère obéissant. On lui dit : tu seras là. Elle ne veut pas y être. Et puis elle veut toujours commander.

— Parfaitement, approuva Poli.

— La femme veut toujours commander, reprit Zéphyrin. Celle qui est en troisième veut monter en seconde, celle qui voyage en seconde essaye d'aller en première. Elle est irritable. Si un employé veut lui démontrer qu'elle a tort, elle crie.

— Parfaitement, confirma Poli.

— C'est en criant, poursuivit Zéphyrin, que la femme se donne raison. Ainsi elle fatigue l'homme qui n'en peut plus.

— On dit des choses, les hommes disent des choses, objecta Marthe, sans développer davantage sa pensée, vague d'ailleurs.

— Vous êtes bien heureuses, conclut Zéphyrin, que la Sainte Vierge possède les qualités

que vous n'avez pas, et qu'elle vous en fasse profiter.

— Voyons, Zéphyrin, remarqua la postière, je ne vous savais pas tellement l'ennemi de notre sexe?

— On voit bien que vous n'êtes pas un homme. et un homme marié, grommela Zéphyrin, et que votre épouse ne vous attend pas, ce soir, pour vous faire une scène.

— Une scène? questionna la fille du pharmacien amusée.

— Oui, mademoiselle. Trois pèlerinages à Lourdes où je l'avais laissée aller, et j'étais resté pour garder la boutique. Il y a cinq jours, je lui déclare : C'est mon tour cette fois, tu sais. Elle me répond : Quelle plaisanterie ! Je lui demande : Veux-tu donc faire de moi ton esclave? Oui, dit-elle. Alors je l'ai boudée. J'ai fait cuire le canard, sans parler. Et hier au soir, j'ai placé ma chemise blanche et mon costume neuf sur la chaise près du lit, avec mes souliers bien cirés dessous. Et, ce matin, je me suis levé dans l'obscurité pour ne pas la réveiller. Elle a poussé un grand cri : Qui est-là? Au voleur! J'ai dit : C'est moi. Elle a demandé : Qui fait du bruit avec un

papier ? J'enveloppe le canard. Ah ! tu enveloppes le canard ? Tu enveloppes le canard ? Et bien, quand tu reviendras, je te le ferai payer, ton canard, tu es un égoïste.

Le train avait dépassé Pau. Monsieur le curé d'Ozeron n'écoutait plus ces naïfs bavardages. A travers la buée de la vitre, il essayait d'apercevoir le ciel sablé d'étoiles. Là-bas, dans cette direction, il savait qu'était Abrecave. Le matin, il avait reconnu la dent neigeuse de sa montagne natale. Sa pensée voyageait, puis venait se reposer sur sa mère qui sommeillait en face de lui, et il retrouvait en elle quelques traits de cette Immaculée qu'il venait d'honorer à Lourdes. Ce n'était point que Véronique rappelât cette grâce de jeune lys et les dix-sept ans que Bernadette prête à Notre-Dame. Cependant, cette villageoise quinquagénaire avait, dans son humble destinée, imité la divine Patronne. Son front, jadis net comme un marbre, s'était ridé aux épreuves de l'existence et avait reçu avec docilité l'intelligence de la foi. Ses yeux avaient pleuré sur des deuils précoces et sur ce fils qui, en épousant la croix sacerdotale, avait renoncé à la fiancée brillante comme une prairie, et qui danse au son

du fifre ossalois et qui repeuplera la vallée. Sa bouche s'était ouverte avec sagesse et avait tenu jusqu'au bout le serment de la femme forte. Ses mains, comme celles de l'épouse nazaréenne, avaient ourdi la laine et le lin, apporté son pain de loin, veillé, préparé le repas, garni la lampe, tenu la quenouille et le fuseau, distribué l'aumône. Son cœur avait rendu hommage à son mari. Et, maintenant, le fils repassant la dure étape maternelle était prêt à se lever en témoignage et à proclamer Véronique heureuse devant Dieu. Et, de cette humble félicité chrétienne, pareille à la pomme d'or qui donne son parfum à l'obscur cellier, Monsieur le curé d'Ozeron remerciait, dans son oraison, leur protecteur endormi sous une pierre d'Abrecave.

CHAPITRE VIII

La veille de Noël, la femme du maire agonise dans cette même chambre où nous l'avons vue déjà si malade, au jour si triste qu'elle et son mari avaient appris le vol commis par leur enfant. La foi peut seule, à une pareille heure, et dans un milieu si dénué, faire apparaître la lueur confuse encore de l'été qui ne finira plus. Le vieillard, assis dans un fauteuil râpé, contemple sa compagne de misères dont l'enflure est au dernier degré : le cœur, les reins, tout est pris. Le fils, celui que l'Evangile et les vieilles gravures pleines de mansuétude nommaient « *Le Prodigue* » va et vient, un chapelet aux doigts. Des pantoufles éculées assourdissent son pas. Il est le pauvre hère qui, désormais, quoi qu'il fasse, et malgré la discrétion de quelques villageois, tels que ceux qu'il accompagnait récemment à Lourdes, risque de demeurer l'homme sans hon-

neur, celui qui sert d'excuse aux fautes inconnues ; que l'on montre et que l'on condamne à la honte, sans pitié, sans rémission, sans rachat. Et combien qui, sachant son aventure, le voyant en ce moment égrener son rosaire, le taxeraient d'hypocrisie ! Telle n'est pas, sans doute, l'opinion de Monsieur le curé d'Ozeron qui embrasse en entrant ce coupable qui retient ses larmes.

Si vous n'êtes point Chrétien, je ne vous engage pas à suivre le digne Pasteur dans cette chambre où la mort va venir. Mais, si votre âme, par la grâce de Jésus-Christ, s'élève au-dessus d'un corps déjà défait au milieu des pénibles objets qui l'entourent, qu'elle pénètre ici. Il y a sur la cheminée une pauvre pendule que la moribonde avait jadis placée dans sa chambre de jeune fille. Médiocre objet, cadeau campagnard, dont, pourtant, les aiguilles dorées ont compris dans leurs angles changeants toutes les joies et toutes les douleurs, entre l'adolescence et la mort que voici.

Heures du matin, heures de légers troubles, pareilles au brouillard de l'aube ; heures des messes fraîches, heures d'azur, où la génisse sort de l'étable avec le geste de poser son mufle

sur son dos ; heure du café au lait dans le bol à fleurs ; heures de la grande lessive étendue entre la vigne et les groseilliers ; heure de l'arrivée du facteur.

Heures d'après-midi où, à la table généreuse, venaient souvent s'asseoir des amis. Oh! cette première entrevue ! Elle était tout en blanc avec une rose à la gorge. Elle frémissait, un peu plus tard, dans la tonnelle, quand lui avouait son amour cet homme si vieux aujourd'hui, qui s'était attaché à elle ainsi que l'écorce à l'aubier et que le Christ à son Eglise, sous la pression des croix supportées ensemble. N'y aurait-il donc d'amour que pour ceux qui se sourient dans la beauté de leur chair et qui se quittent comme deux feuilles un instant rapprochées par le caprice du vent ?

Heures du soir : repas sur la galerie qui donnait sur la rivière luisante, au crépuscule d'été, quand ils étaient seule à seul, en face l'un de l'autre, alors que leur enfant allait naître et qu'ils s'attendrissaient en se regardant !

Heures des nuits, quand le ciel brillait dans la campagne silencieuse étendue comme une paysanne.

Ces vases communs, ornés de plumes de paon, ne savent-ils vous émouvoir? Ce n'est pas seulement dans le luxe ni dans le goût qu'habite le souvenir. O pauvreté! humble joie convertie en amertume! pauvres choses dont l'ange se saisira pour les renouveler dans la lumière sans déclin! Ces plumes de paon, elles sont là, depuis quarante ans. Et le vieillard qui voit mourir sa femme était alors jeune et fêté. Il venait de se marier, et les vitres de la petite étude riaient sous les roses blanches. Et parfois ces roses encadraient une rose, une rose ronde, mais rose : la face réjouie de l'être qui est aujourd'hui couché là ; cette face à présent jaune comme d'un vieux Christ d'ivoire. Hélas! le nouveau ménage n'avait que trop largement ouvert les mains, et trop consenti à sa défaite pécuniaire. Et les clairs éclats de rire s'étaient tus, qui avaient salué, dans l'héritage d'un débiteur campagnard, ce lot peu rémunérateur: ces deux vases, avec ce contenu brillant et sensible au moindre souffle dans la chambre. Elles résistent là, ces plumes, avec leurs œils au reflet métallique, neuf comme jadis. Et celle qui en a ri et joué, la jeune mariée, est en ruine, et tant d'argile vivante, qui a donné l'amour

et la vie, est devenue plus précaire que ce duvet d'oiseau.

De vieilles photographies sont suspendues aux côtés de la cheminée, dont l'une représente un enfant mort à l'âge de quelques mois, le seul que ce couple eût engendré en dehors de celui qui, né quinze ans après, avait grandi et péché ; quelques daguerréotypes de grands-parents, pâlis dans la triste lumière qui s'efface peu à peu, mais dont les âmes naïves et villageoises se reposent sans doute depuis longtemps dans les sous-bois ensoleillés des éternelles fêtes. Chacune de ces ombres possède, en réalité, s'il plaît à Dieu, tout le bien qu'elle a souhaité dans ce monde, cette plénitude joyeuse où entrerait, dans quelque instants, l'esprit de cette malade, lequel essaye de sortir de cette chair qui cède comme une terre inondée.

Quelques tableaux naïfs ornent les murs : un chasseur sur un pont, une scène de *Paul et Virginie*, une vue d'Amsterdam, un paysage tissé avec des soies de couleur. La vaste armoire est ouverte, exhalant un parfum de lavande et de ce réglisse dont, quand il était petit, le fils venait quémander quelques grains à sa mère.

O souvenirs! qui poignent le cœur des hommes les plus durs.

A côté de Monsieur le curé d'Ozeron, qui vient de s'agenouiller au pied du lit de l'agonisante, le jeune homme s'est prosterné. Il tient dans sa main la main enflée et froide de sa mère, et, la posant sur ses lèvres, il dit à haute voix :

— Je te demande pardon, maman.

Et la maman sourit, et, de sa main restée libre, elle élève le Crucifix posé sur l'édredon. Et l'on ne voit plus rien que ce sourire et que le Fils de Dieu disjoint dans la douleur.

La première sonnerie de Noël se fait entendre. Ce sont les sanglots d'amour que laisse sourdre la Chrétienté dans l'attente. On dirait, dans le ciel, d'une chute d'argent. Les rois Mages se mettent en route par le désert d'astres, au trot des montures chargées des trésors de l'Arabie. Après vingt siècles la caravane reprend sa marche. Et, dans les familles heureuses, les enfants rêvent à la crèche. Comme un lys sombre, la cloche d'Ozeron semble secouer en chantant tout ce pollen de feu qui crible la voûte. Elle scande le thème. Et, maintenant, ces soleils infinis ne sont que le trop-plein des coffres des Mages, qui ruis-

selle et roule et tinte sous les pieds des montures. La myrrhe et l'encens fument dans la voie lactée, cependant que, là-bas, comme une eau pure, un groupe d'étoiles, un collier de perles est jeté. Est-ce que se reflètent, dans l'azur de la nuit, humbles sœurs des présents offerts au Rois des rois, les perles que, jadis, une noble femme avait détachées de son cou pour les remettre au saint curé d'Abrecave ? Sans doute, ces filles de la mer, qui ont déjà brillé dans cette histoire que raconte un serviteur de Jésus-Christ, tiennent-elles encore un conciliabule. On les entend parler, comme les gouttes d'une harmonieuse rosée, dans le calice de bronze tout inondé du clair de lune qui s'écoule frileusement dans le creux des coteaux. Et ces perles précieuses entrent une à une en chantant dans le cœur de Monsieur le curé d'Ozeron, toujours incliné devant ce lit d'angoisse. Peut-être, dans la nuit divine qui n'a pour déclin qu'un jour éternel, le pied de l'un des dromadaires les a-t-il fait jaillir jusque-là ?

Au moment qu'elle est si près de la fin, la malade a recouvré toute la lucidité que des accès de délire avaient troublée les jour précédents.

A ces deux mots : Je te demande pardon, maman ; elle sourit et répond :

— Tout mon pardon, mon fils ; tout mon amour, toute ma vie.

Et elle ajoute :

— Ma grosse peine est de te quitter et que tu n'aies point de situation... de situation qui t'aide à vivre... et à te relever au yeux du monde.

— Maman, tu sais que j'ai cherché en vain, que les portes se sont refermées sur moi, quand on a connu ma faute.

— Te chassera-t-on de partout ? Ne t'établiras-tu jamais ? Ne seras-tu pas heureux dans le jardin comme ton père et moi l'avons été ? Moi morte, ne me donneras tu pas, si je vais au ciel, la joie de contempler ici-bas mes petits-enfants ?

— O mère chérie !...

Monsieur le curé d'Ozeron entend ce dialogue sacré tandis que le père, se faisant violence pour ne pas laisser éclater sa douleur, prend une fiole d'eau de Lourdes et en fait glisser quelques gouttes entre les lèvres de sa femme qui lui dit comme au temps de leur jeunesse :

— Mon amour...

Ce n'est point sans doute l'heure des miracles

selon les hommes : la malade reste mourante, la chrétienne seule survit et fait encore un effort pour parler :

— Et vous, cher grand ami, Monsieur le curé, qui nous avez sauvés... j'ai tout appris... soyez béni par quelqu'un qui a bien souffert et qui va comparaître devant son Juge.

La deuxième sonnerie de la messe se fait entendre. Monsieur le curé d'Ozeron va quitter ses amis affligés pour se rendre à l'église. Sur la malade il récite quelques prières ; il y a peu de jours, il lui a donné les derniers Sacrements. Dans l'obscurité radieuse, les lèvres de la cloche continuent de balbutier :

Je suis, chante-t-elle, la fortune des pauvres ; je répands à profusion mon argent harmonieux dans la vallée. Voici la fête généreuse où Dieu ne compte plus les trésors qu'il nous livre. O doux pasteur du hameau d'Ozeron! souviens-toi du saint d'Abrecave et de ses perles qui roulent librement dans l'étendue.

Monsieur le curé a sans doute compris ce langage, car après avoir tracé une croix sur le front de celle qui va passer, il lui dit :

— Ne craignez point. Il faut tout espérer de

Celui qui met, cette nuit, le monde dans l'allégresse, et que les anges louent à cette heure. Il va chercher la brebis égarée, il retrouve la drachme perdue, il pardonne à la femme adultère, il rouvre ses bras au Prodigue repentant, et il dispose des perles de l'Evangile. Ces perles, il m'en laisse quelques unes afin que je les fasse valoir et que ceux à qui je les remets les fassent fructifier à leur tour.

— Que voulez-vous dire, mon ami? interroge faiblement la moribonde.

— Que je confierai à votre fils une part de ce trésor. Il partira. Il reviendra heureux, sanctifié. Il est déjà revenu.

Elle eut un sourire, bientôt attristé :

— Et celui-ci, fit-elle, en regardant son vieux mari, qu'est-ce qu'il va devenir?

— J'en prendrai soin. Dormez en paix.

Ce fut le surlendemain que Monsieur le curé d'Ozeron enterra la femme du maire. Celui-ci et son fils, avant le départ du convoi, reçurent les poignées de main du village et des environs. L'ancien notaire avait revêtu un ancien habit de cérémonie. Il était d'une solennité touchante, ce

vieillard démodé qui, à côté de son enfant à l'air toujours humilié, arborait en l'honneur de la pauvre compagne qu'il venait de perdre ce costume élimé, son plus beau.

Le cortège se forma dans l'allée durcie par le gel. L'Ecole des garçons et celle des filles suivaient la croix. Les chanteuses précédaient le drap des amis qui groupait Véronique, la postière et quatre dames notables. Venaient ensuite les enfants de chœur, Monsieur le curé d'Ozeron et deux autres prêtres. La bière était portée à bras par six hommes, dont Zéphyrin et Poli, qui en soutenaient l'arrière, et ne pensaient plus à se disputer à propos de coqs. Ils ne songeaient qu'à la bonne dame qu'ils menaient en terre, et ils étaient fiers de cet honneur. Les affligés marchaient après. Sur son habit, le père avait endossé un pardessus fané. Il chaussait de gros souliers. Malgré le froid, il gardait à la main un chapeau haut de forme, de l'âge de son habit. Il portait droit la tête, et, au-dessus du faux-col noué d'une mince cravate noire, les favoris blancs achevaient de marquer cette physionomie d'un caractère de dignité candide dans la douleur et le renoncement. Il allait, d'un pas

méthodique, priant sa morte et priant pour elle, se souvenant des plus lourdes croix qu'ils avaient supportées ensemble, et, déjà, la suivant dans le Ciel. Quant au fils, il était bien le descendant de braves bourgeois, qui s'est trop endormi entre la vie intelligente qui n'a pas su l'intéresser et l'existence rurale de ses pères qu'il n'a pas eu la sainteté de continuer. On n'éprouvait que de la commisération pour cet enfant de vingt-quatre ans, coiffé d'un melon, vêtu d'une mauvaise jaquette, et traînant comme un boulet sa malhonnête histoire. A la gauche du vieux maire se tenait un cousin éloigné.

La foule des hommes s'avançait ensuite : hobereaux des environs, collègues; beaucoup de paysans, dont la plupart avaient été les obligés de cette nature,qui, sans jamais songer à s'enrichir, s'était dépensée sans compter en recommandations, en prêts irrécouvrables, en cautionnements, en charités. Les pauvres qui sont les témoignages de Dieu, et que l'on aperçoit rarement dans les cérémonies funèbres, étaient venus en grand nombre.

L'un d'eux était bien le routier classique. Mais une lueur pareille à un sourire éclairait sa

face, et ses yeux, d'un noir éclatant, tranchaient avec la barbe et la chevelure telle que les flammes les plus blanches. Certes ! si la duchesse et son enfant infirme eussent été là, elles n'auraient manqué de reconnaître l'errant mystérieux qui s'était approché d'elles, dans la grotte de Lourdes, le matin de l'Immaculée.

La file des femmes bavardait et ne se tut que pendant la Messe que les affligés entendirent du banc-d'œuvre. Le cousin se tenait debout, plutôt indifférent ; le fils à genoux pleurait dans son mouchoir ; le père, redressant sa haute taille, ne versait pas une larme.

L'offrande fut assez longue. Tous, l'un après l'autre, à la suite des affligés, allèrent devant l'autel baiser le Crucifix que leur tendait le prêtre. Chacun laissait tomber, dans le plat que tenait le sacristain, quelque monnaie. La pièce ou le sou y retentissait dans le grand silence. Le vieux pauvre de Lourdes se dirigea vers l'image de son Seigneur. Il avait déposé son chapeau, son bissac et son bâton, au fond de l'Eglise, contre un pilier. Il s'avançait, les mains jointes. Sa face, toujours éclairée, exprimait un calme qui n'est point de la terre. Il posa ses

lèvres sur les pieds du Christ, mais sans laisser tomber d'aumône, ne possédant rien que ce même Christ caché dans son cœur. Il regagna sa place. On sonnait l'élévation. Les femmes aux longs capuchons noirs se courbèrent. On eût dit que leurs ombres s'étendaient soudain devant elles.

L'absoute donnée, le cortège se reforma. Il longea les haies des prairies. Des corbeaux planaient çà et là sur les labours cristallisés. Ce fut comme toujours : on entendit le cercueil cogner les parois de la fosse, mais l'ange seul perçut le grand cri silencieux des cœurs du père et du fils.

Pour ne point laisser à leur douleur ces deux hommes seuls (car le cousin avait aussitôt regagné sa voiture), Monsieur le curé d'Ozeron les avertit, après l'enterrement, qu'il irait déjeuner avec eux. Et la charité de cet apôtre se montra encore dans cette circonstance. L'usage voulait qu'une distribution de pain fût faite aux indigents, ce jour même. Le vieux maire, endetté chez le boulanger, souffrait de n'y pouvoir procéder. Son saint ami prévint délicatement son désir, prépara des bons, et, à chacun de

ceux-ci, joignit une petite pièce. Cela fait, il se rendit à la cuisine et chargea la servante de remettre cette aumône à ceux qui viendraient mendier. Et, pour s'excuser auprès de celui qui, un peu confus, le remerciait d'une telle largesse, Monsieur le curé d'Ozeron n'employa que cette formule banale et belle : Laissez-moi, cela me regarde.

Si le déjeuner fut triste, si le pain y eut le goût des larmes, cependant l'espérance chrétienne s'y glissa comme un long rayon doux. Monsieur le curé d'Ozeron engagea le père et le fils à se retirer dans leurs chambres, pour s'y reposer, après le repas, ce qu'ils firent. Puis il revint à la cuisine pour y reconnaître les pauvres qui continuaient de défiler.

Il y avait là surtout des vieilles à béquilles ou à bâton, pareilles aux fées des contes, et Monsieur le curé d'Ozeron ne fut pas peu surpris et indigné, lorsque, dans la troupe des quémandeuses, il aperçut Marthe. L'avarice la poussait parfois à d'extraordinaires démarches, malgré le bien-être qui régnait chez elle. En se retrouvant en face de son Pasteur elle rougit, elle n'avait compté que sur la servante.

— Vous ici, Marthe! fit-il. N'en avez-vous point de honte?

Elle s'expliqua : Certes! ah! oui! Elle était bien plus gênée qu'on ne le croyait au village. Le maïs, qu'elle était obligée d'acheter, coûtait cher, trois de ses poules étaient mortes de colère ; elle voulait dire du choléra, mais feignait de se tromper pour essayer d'apitoyer le prêtre en le forçant à rire. La maladie s'était mise dans sa basse-cour qu'il lui faudrait passer au lait de chaux, ce qui est ruineux. Le gave, tandis qu'elle lavait son linge, l'autre semaine, lui avait enlevé deux chemises, trois paires de bas. Je ne les reverrai plus que dans l'éternité. Ah! certes! je suis bien malheureuse! Pauvre de moi! Ceux qui paraissent les plus riches le sont le moins. Je connais un mendiant de la commune, mais je ne le nommerai pas, qui a dix mille francs en or dans sa paillasse, et dix mille autres francs en papier dans la doublure de sa veste. Ah! Monsieur le curé, vous aurez compassion de moi.

Lorsque Marthe entrait en crise de rapacité, il fallait qu'elle se calmât toute seule. Souvent cela finissait par des larmes. Cependant son

mari usait parfois d'un remède singulier. Il lui faisait aspirer, durant les accès, de la fumée de plumes de chapon tenues entre des pincettes. Mais, cette fois, Monsieur le curé d'Ozeron ne semblait même pas d'humeur à la vouloir faire soigner par son époux, et son irritation était d'autant plus vive qu'il savait la commère buveuse de petits verres d'eau-de-vie chez l'épicier qui possédait les lunettes d'or du général Faidherbe. N'avait-elle point, quelque jour, fait croire au débitant d'un bourg éloigné, afin de l'attendrir, et de siroter une liqueur gratuitement, qu'elle était enceinte, indigente, et en proie à une irrésistible envie d'anisette, dont l'insatisfaction pourrait lui occasionner une fausse-couche ? L'aubergiste l'avait crue sur parole.

Monsieur le curé d'Ozeron la congédia :

— Marthe, si, pour quelques-uns, mendier est un honneur, pour vous, c'est une honte.

Et elle s'en alla comme elle était venue, sans garder la moindre rancune à Monsieur le curé d'Ozeron, car elle avait du bon sens. Elle donna même en cachette, ce jour-là, un sou de sa poche à un loqueteux. Elle pensait racheter ainsi quelques menus larcins et elle offrit ce sacrifice

à Notre-Dame. Ainsi le cœur humain est fait.

Le dernier qui tendit la main fut le pauvre de Lourdes. Monsieur le curé d'Ozeron ne l'avait point jusque-là remarqué, mais il demeura soudain saisi par cette majesté en haillons. Encore que cette physionomie fut bien, en apparence, d'un indigent, la lueur sereine qui continuait de a baigner impressionna le prêtre dont l'étonnement grandit, lorsque, des vieilles lèvres, tomba cette phrase jeune et pure et sans accent :

— Monsieur le curé d'Ozeron, hier au soir, quand je me suis trouvé sur la côte, en vue de votre presbytère, mon cœur l'a reconnu avec amour, car, de la vallée où habite un homme de Dieu, monte toujours une odeur de rose.

— Il est vrai, fit Monsieur le curé d'Ozeron qui savait à peine ce qu'il répondait à l'inconnu, il est vrai que, dans ce pays privilégié, il y a, même en décembre, quelques fleurs isolées.

— Ce sont, reprit le vieil homme, ce sont, sur leur bois dénudé, les cinq roses éternelles, qui distillent le vin de vie.

— D'où êtes-vous? demanda Monsieur le curé d'Ozeron, d'une voix dont l'émotion altérait le timbre.

— Je viens de la sévère montagne d'Abrecave, répondit l'homme avec tranquillité. Là reposent des cendres qui vous sont chères et qui vous attendent alors que les fleurs paraissent sur la terre, que le temps des chants est arrivé, que la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes, que le figuier développe ses fruits naissants, et que la vigne en fleur exhale son parfum.

Monsieur le curé d'Ozeron frissonna. Il reconnaissait le langage du cantique sacré. Il ne retirait pas sa main qui s'était avancée pour tendre un morceau de pain au pauvre qui disparut en ajoutant :

— La croix guérira la croix. Non pas ici, ailleurs, dans le doux mois de mai.

CHAPITRE IX

Poli se maria au début de janvier, son fils ayant été baptisé par M. le curé d'Ozeron aussitôt que possible. La noce, tardive, du pendeur de coqs, ne fut marquée par rien d'autre qu'une boustifaille qu'apprêta l'épousée elle-même, veuve du suisse de Toulouse. Zéphyrin et l'épicier, qui chaussait les lunettes d'or du général Faidherbe, furent témoins et convives. Pour que l'enfant ignorât le peu d'empressement que ses père et mère avaient mis à se sanctifier, on le confia, pour la journée, à la postière d'Ozeron. La bénédiction nuptiale et le repas furent donnés au village où la conjointe exerçait le métier de revendeuse, renforcé d'un petit commerce de savon de Marseille et de sardines en baril. Poli se crut désormais autorisé à élire domicile chez sa femme. Et voilà un foyer fondé, tant il est vrai que le Seigneur ne se montre pas difficile,

n'en déplaise aux pharisiennes, telles que Marthe et autres commères, qui médisaient de cette union. Il n'est point nécessaire, pour qu'une conversion trouve créance au Ciel, qu'elle s'attache à quelque nom célèbre de poète ou de savant. Monsieur le curé d'Ozeron, qui donnait largement de son pécule, afin que les perles de la duchesse ne fissent point tous les frais, dota, pour la circonstance, le moutard, désormais légitime, d'un livret de caisse d'épargne s'élevant à cent francs trente-cinq centimes.

Ce ne fut qu'en avril, dans la semaine qui suivit Pâques, que Monsieur le curé d'Ozeron songea enfin à prendre quelque liberté en accomplissant ce double voyage à Abrecave, puis au château natal de celui qui en fut le saint Pasteur, voyage depuis longtemps projeté, retardé. Sa nature charitable devait encore s'employer durant ce déplacement rapide. Ayant frappé en vain à plusieurs portes, afin d'obtenir au fils du maire une situation à l'étranger, il avait heureusement songé à s'adresser à ce généreux meunier d'Abrecave qui, après avoir fait fortune en Argentine avec quelques perles du collier de la duchesse, les avaient rendues à

gros intérêts, aux fins de nouveaux bienfaits.

Il descendit à Abrecave chez son confrère, puis, après une station à l'église, se rendit tout droit au cimetière pour y prier sur les tombes de son ami et de la petite enfant dont il conservait, à Ozeron, la couronne de roses blanches. Il était près de quatre heures. Le doux frisson du renouveau passait sur l'âpre montagne. Monsieur le curé d'Ozeron, agenouillé, apercevait, dans la hauteur, la lumière verte des parcs à moutons, çà et là effacés par la brume, et le sentier sur lequel, voici trente ans, son vieux maître et lui méditaient. Une tendresse apitoyée l'envahissait devant ces deux tombes, l'une si exiguë !

Seigneur, priait Monsieur le curé d'Ozeron, que votre promesse est ineffable, que votre cœur est un doux refuge! Soyez loué pour cette joie que vous nous donnez d'évoquer votre Paradis sur des cendres aimées. Je sais que, par un souffle d'avril qui ne finira plus, viendra la résurrection des corps. Les humbles restes de votre desservant qui gît là, les ossements de sa petite Marie presque aussi frêles que ceux d'un bouvreuil, entreront dans la gloire où, déjà, leurs âmes vivent. Merci, mon Dieu, pour cette grâce qui

répand en nous un effluve de votre béatitude, en nous rapprochant des élus.

Le clocher du village natal sonna, le timbre en était toujours le même. Le front appuyé maintenant contre ses mains jointes, sur la grille funéraire, Monsieur le curé d'Ozeron pleurait.

Au sortir du cimetière, il alla voir quelques cousins et les parents de Marthe, puis se rendit au moulin que l'on avait construit tout contre l'autre. Si frustes que certains hommes soient, ils ont parfois de touchantes inspirations. C'est ainsi que l'industriel, enrichi en Amérique, avait laissé subsister, en édifiant la minoterie, la pauvre exploitation paternelle rachetée autrefois avec des perles qui brillaient encore dans la mousse arrosée des vieilles roues. Ce presque millionnaire, lorsque Monsieur le curé d'Ozeron entra dans la cour encombrée de sacs de farine, balayait le devant de sa porte, et sa femme, vêtue de rouge et de vert comme une machine agricole, récurait un chaudron. Le digne prêtre reconnut vite ce revenant d'Argentine, dont la figure s'illumina davantage à la bonne surprise que lui causait la visite d'un compagnon d'enfance qu'il remit aussitôt. Ils s'embrassèrent, puis entrè-

rent dans la salle à manger reluisante. Au-dessus de la cheminée, un paquebot, tous pavillons déployés dans son cadre d'or, fendait les flots couleur de beau temps et d'espérance. Le navire, qui n'en finissait plus d'être long, voguait sans doute, suivi par ses panaches de fumée, vers ces contrées nouvelles où de vastes cultures permettent le déploiement des cavaleries de labour. Monsieur le curé d'Ozeron remerciait de tout son cœur, ce qu'il désirait faire depuis longtemps de vive voix, l'homme généreux qui, l'an dernier, lui avait fait remettre quarante-quatre mille francs en remboursement des vingt mille qui avaient été employés, en 1885, au rachat de l'immeuble du père et à l'établissement que j'ai dit, en Argentine. Mais, tandis qu'il tutoyait son ancien camarade, celui-ci, par respect pour l'habit sacerdotal, lui disait « vous », marquait la distance.

— On achetait, à vingt piastres l'hectare, des terres dont le même hectare valait dix fois plus quatre ans plus tard. J'ai acquis, vendu, acquis encore, avec, pour seul capital initial, la petite somme fournie par feu le curé d'Abrecave. Il y avait beaucoup d'affaires à traiter, plus qu'on ne pouvait, plus qu'on ne voulait. J'ai eu de la

chance. Dieu m'a protégé. Voyez-vous, Monsieur le curé, ce n'est pas pour rien qu'un prêtre tel que le défunt prie pour vous. Alors, il n'y a rien d'extraordinaire dans ce que j'ai fait. La fortune m'est venue. Il faut qu'à leur tour d'autres en profitent. Monsieur le curé d'Ozeron, vous rappelez-vous qu'ensemble nous poursuivions les perdrix blanches, que nous cueillions des myrtilles? Et cette peur, un jour que, du côté des granges de Balantère, l'ours s'était dressé devant nous! Vous avez fait votre première communion avant moi, puis vous êtes entré au Séminaire. Est-ce que la maman Véronique va bien? On vous continue l'estime qu'on portait au curé qui est enterré ici. Le nouveau est un brave homme, ce n'est plus l'autre quand même. Le défunt était grand. On disait qu'il était de noble famille, malgré sa soutane usée. Des gens qui avaient l'air de princes venaient le voir dans ce pauvre coin. On dit qu'il était veuf et que, dans la petite tombe, à côté de la sienne, est enterrée une enfant qu'il avait eue? J'ai pensé : Monsieur le curé d'Ozeron est le digne fils de cette âme. Il était le plus sage au catéchisme. Vous souvenez-vous des chœurs des garçons et

des filles ? Tout cela m'est resté. Je fais mes Pâques. Monsieur le curé d'Ozeron, je suis votre serviteur. Employez l'argent que je vous ai fait remettre par Marthe comme vous l'entendrez. Il y a des misères de toutes sortes.

— Précisément, je venais te parler de cela, dit Monsieur le curé d'Ozeron.

Et il conta à l'Américain et à sa femme, en demandant leur discrétion, la malheureuse aventure du fils du maire. Sa chaude voix prêchait la réhabilitation du jeune homme, faisait ressortir la faiblesse des meilleurs, exposait le long et honorable passé de l'ancien notaire d'Ozeron, sa ruine.

— A votre santé, Monsieur le curé ! Si cet enfant veut marcher droit, je l'enverrai dans la province de Rio-Grande, je le recommanderai à Mateo, sa fortune sera faite. Vous me dites avoir déjà comblé, pour lui, un déficit de dix mille francs ? Prélevez dix autres mille francs sur la somme dont vous disposez, pour qu'il s'installe. Ah ! je suis heureux d'être pour quelque chose dans cette affaire. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que, d'ici trois mois, il soit rendu. Mateo m'est autant qu'un frère. Mateo l'accueillera.

Votre protégé s'il écoute les bons conseils, peut s'enrichir plus que je n'ai fait. Monsieur le curé, à votre santé !

L'Argentin et Monsieur le curé d'Ozeron choquèrent de nouveau leurs verres emplis de vin blanc par la femme flattée d'une telle visite. La cause était entendue. Quelques semaines plus tard, l'enfant prodigue devait s'embarquer pour Buenos-Ayres.

Le soir du même jour, Monsieur le curé d'Ozeron dînait avec son confrère. Celui-ci, bien qu'excellent prêtre, était loin de rappeler son prédécesseur. Si ferme que fût sa foi, elle ne se traduisait par rien de surnaturel dans sa conversation qui roula d'abord sur une lunette d'approche dont il venait de faire l'acquisition. Puis il se plaignit de ce qu'une personne, qui lui avait promis un tapis pour son église, étant morte intestat, les héritiers n'eussent point exécuté le vœu de leur parente. Il esquissa une théorie sur le duel, qu'il réprouvait, mais qu'il aurait voulu remplacer par un séjour des adversaires dans un hospice de contagieux où ils eussent rivalisé de dévouement jusqu'à ce que la mort de l'un d'eux s'en suivît. Monsieur le curé d'Ozeron essayait

bien de réfuter l'absurdité d'une pareille thèse, mais l'autre n'écoutait guère que lui-même. Entre une truite et un gigot d'agneau, il aborda un autre sujet, qui aurait pu blesser Monsieur le curé d'Ozeron, si celui-ci ne se fût dès longtemps entraîné à une sorte de patiente philosophie à l'égard de collègues de cette sorte que l'absence de cette vie intérieure, que préconise l'*Imitation*, induit en vains bavardages.

— Mon prédécesseur, dit-il à Monsieur le curé d'Ozeron, était un saint prêtre, c'est indiscutable, mais bien original ! Je ne l'ai point connu.

— Ce fut un père bien aimé par moi.

— Indiscutablement un saint prêtre. Mais n'ai-je pas découvert, dans le grenier du presbytère, un herbier qu'il y avait abandonné, dont chaque fleur était accompagnée d'une réflexion ? Je me suis laissé dire qu'il avait été poète. Veuf, je le savais. Veuf irréprochable, et inconsolable de la mort de cette petite qui est enterrée auprès de lui. Dieu est miséricordieux. Mais enfin, permettez-moi de trouver singulières ces visites que des étrangers viennent rendre de temps en temps à sa tombe : il n'y a pas huit jours, deux

messieurs, anglais, du moins je le suppose, car j'ai trouvé dans le tronc de l'église une somme de cent francs que je compte utiliser en achats de costumes pour une Société que je fonde, un patronage qui développera les muscles de mes jeunes gens. Rien n'amortit leurs passions comme un violent exercice. Ne leur faites-vous pas faire de sport, à Ozeron ? Enfin, c'est à votre défunt ami que je dois cette aubaine, il faut le croire. Mais tous les visiteurs n'ont point la générosité de ces Anglais. Les dames surtout sont avares. Il y a six mois j'ai vu l'une d'elles à côté d'une enfant, elle pleurait comme une Madeleine. Toutes deux se tenaient à genoux devant les deux pierres tombales qui se touchent : celle de Monsieur le curé d'Abrecave et celle où l'on a gravé : *Marie* 1838. Je me suis approché de ces personnes. Je n'ai pu m'empêcher d'interroger la fillette. Que faites-vous-là, ma petite ? Elle m'a regardé sans rien me répondre. Elle avait l'air muet.

Cette phrase rappela soudain à M. le curé d'Ozeron la dame en deuil qui, accompagnée de sa fille, était venue, au soir de la dernière Toussaint, sous une pluie battante, lui demander asile. Nettement lui revinrent à l'esprit l'émo-

tion de cette inconnue, les quelques mots prononcés par elle, dans le bureau du presbytère, devant le portrait du saint Pasteur d'Abrecave. Mais il ne fit aucune réflexion à son hôte qui, déjà, suivait une autre piste :

— Tout ce que l'on voudra, mais aucun plain-chant ne vaut la messe en musique de Frétinet.

Monsieur le curé d'Ozeron contemplait, à travers ses lunettes rondes, ce prêtre si sûr de lui, et, avec un sourire intérieur, se disait qu'il est bien heureux que le Seigneur et les fidèles sachent faire parfois abstraction du goût.

Il repartit le lendemain matin, heureux d'avoir prié là, revu quelques parents et amis, et bien engagé l'avenir du fils du maire. Son tèmps était compté. Il lui fallait, pour arriver dans l'après-midi au village natal de l'ancien curé d'Abrecave, reprendre en sens inverse le train qui l'avait amené, descendre à une petite station où une vieille diligence foraine assurait le service de cantons perdus. Ce qu'il fit. Il monta sur le siège auprès du conducteur, l'intérieur de la guimbarde étant encombré par des paysannes qui, ayant écoulé toutes leurs denrées dans la matinée,

regagnaient leurs pénates. Il était deux heures. Le soleil tapait dur, le ciel était cru, les reliefs de l'âpre pays plaquaient des ombres violentes, mais il y avait des fleurs dans les potagers des fermes et sur les talus.

C'était bien la même route qu'avaient forcément suivie, pour quitter ou regagner leur demeure, les aïeux et les père et mère de l'ancien curé d'Abrecave, et Cécile la langoureuse. C'était par cette voie que ce saint, en deuil de tout et de tous, définitivement ancré dans sa paroisse montagneuse, avait, dans un dernier voyage, transféré auprès de lui sa petite fille. N'avait-il pas éprouvé quelque scrupule de l'enlever à cette terre où elle dormait auprès de sa maman? Je ne sais quelle pudeur de prêtre lui avait fait laisser loin de lui l'épouse terrestre et charmante. Les cendres d'une infirme, qui était l'image de sa douleur profonde, et une couronne de roses blanches, avaient suffi, dans Abrecave, à sa méditation douloureuse. C'était entre ces peupliers qu'il avait porté, dans son manteau de voyage, un sublime poème d'amour, et, plus tard, un non moins grand poème de douleur, tous deux, aujourd'hui, brûlés par ordre testamentaire.

C'était par là qu'il s'était acheminé vers le Séminaire, quand tout avait été consommé.

Telles étaient, en cet instant, les pensées de Monsieur le curé d'Ozeron, tandis que la diligence poudreuse laissait entendre sur la côte les grelots ralentis. Ses yeux se mouillèrent, et, comme il sortait son mouchoir pour essuyer ses lunettes :

— Est-ce que Monsieur le curé va loin ? demanda le conducteur qui l'observait.

— Jusqu'au village du Château de...

— C'est juste à mi-chemin de l'endroit où je relaye. Est-ce qu'il y a un enterrement ?

— Non. Je ne sais. Pourquoi?

— Il me semblait que Monsieur le curé avait du chagrin, et, comme hier j'ai laissé à l'auberge une dame et sa petite fille, toutes deux en noir, j'ai pensé...

— Non, je ne sache pas qu'il y ait un enterrement. Et cette dame et cette enfant sont encore là ?

— Sans doute, puisque je ne les ai pas ramenées ce matin. Elles ont, paraît-il, passé la nuit chez Cazalis. Monsieur le curé s'arrête au presbytère ?

— Je n'irai que dans la soirée. Vous m'arrêterez à l'auberge.

— A la même où sont descendues les dames?

— Y en a-t-il une autre ?

— Loustau, qui tient le *Cheval-Blanc*.

— Vous me descendrez chez Loustau. Il faut faire travailler tout le monde. Quand arriverons-nous ?

— A quatre heures.

La conversation cessa, ne reprit que rarement durant le trajet seulement interrompu par quelques haltes aux hôtelleries de la route où le cocher buvait un coup, tandis que Monsieur le curé d'Ozeron continuait de lire son bréviaire.

Ivre est le cœur du marin, lorsque, après des mois et des mois, il voit s'élancer du fond de la plaine le clocher du hameau natal. Les survivants viendront-ils à sa rencontre? Verra-t-il onduler, comme une guirlande printanière soulevée par le vent, ses sœurs se tenant par la main ? Quand, du bout de son fouet, le conducteur eut désigné un village encore lointain en prononçant : Le Château ! Monsieur le Curé d'Ozeron pria, dans un grand élan, les morts dont la poussière l'attendait. Mais ce n'était point quelques années

seulement, comme le navigateur, qu'il était demeuré absent de ce pays. Entre cette bourgade et lui s'étendait l'abîme, puisqu'il ne l'avait jamais vue jusque-là. Mais il en savait assez, et par ce que l'apôtre d'Abrecave lui en avait dit, et par ce que la rumeur publique lui en avait révélé, sur ce domaine qui surgissait entre les branches. Une tendre émotion soulevait son âme. Son oraison montait comme une nappe de beau temps. Et, dans ce ciel, il projetait les nobles et saintes figures qu'il allait invoquer dans leur jardin fleuri et dallé que la diligence longea bientôt. Quelques arbres de Judée, qui allaient bientôt ressembler à de roses madrépores, symbolisaient de fragiles jeunesses endormies là, celle, par exemple, de Cécile. Et les yeuses persistantes ombrageaient les tombes des père et mère et de l'aïeul, telles que ces nuées solides que celui-ci montrait à son petit-fils dans les belles gravures de la Bible.

Comme l'avait prévu le conducteur, il n'était guère plus de quatre heures lorsque Monsieur le curé d'Ozeron descendit de la patache devant l'auberge Loustau. La servante parut étonnée autant que fière de ce qu'un prêtre aussi bien

tenu lui tendît son sac de voyage. Après quelques mots échangés entre la maîtresse de céans et le voyageur, on le conduisit dans une chambre spacieuse et propre. Il remit un peu d'ordre à sa toilette, puis récita le deuxième chapelet de son rosaire, à genoux devant une Vierge posée sur la cheminée entre deux globes qui recouvraient des couronnes de mariées. Il regarda ensuite par la fenêtre qui donnait sur la place et dont une vingtaine d'ormes, plus que centenaires, faisaient l'ornement. Un coin du château apparaissait. Il distinguait, tout en haut d'une tourelle, une fenêtre. Il pensait qu'elle éclairait, peut-être, cette bibliothèque dont lui avait jadis parlé son saint ami, où les feuilles de l'Ancien Testament s'étaient ouvertes comme une avenue sur les récoltes et les caravanes de la Terre Promise. Il sortit de l'auberge, et, tout d'abord, se rendit au presbytère pour y saluer son collègue. Il fut très bien reçu par celui-ci, jeune encore, qui n'était point sans avoir entendu vanter les qualités du pasteur d'Ozeron, lesquelles, s'il n'eût marqué sa préférence de demeurer où il était, l'auraient fait nommer, par son Evêque, à un poste des plus importants. Il dit le

motif de sa venue : cette vénération qu'il portait à la mémoire de son père spirituel, son désir de connaître enfin des lieux tout imprégnés de cette mémoire. Il souhaitait aussi de célébrer le Saint-Sacrifice dans l'église où son maître avait reçu le baptême, fait sa première communion, accompagné les cercueils des bien-aimés. Le jeune prêtre mit la plus grande discrétion à laisser une entière liberté de son temps à Monsieur le curé d'Ozeron, qu'il obligea toutefois à accepter son hospitalité, tant sa bonne grâce à la lui offrir fut pressante. On envoya donc quérir au *Cheval-Blanc* le sac de Monsieur le curé d'Ozeron. Puis les deux hommes de Dieu sortirent ensemble, l'un se dirigeant vers son église, l'autre vers le château.

La nuit tombait douce comme une prière, la nuit qui n'était pas encore la nuit, mais le baiser du jour. L'angélus propagea ses calmes ondes. Monsieur le curé d'Ozeron comparait, en regardant les tuiles roussies par d'anciens soleils, la constance des choses à l'instabilité des êtres. Là-bas, au bout de l'avenue, ce lierre qui noircissait jusqu'à la terrasse où, dans le frileux clair de lune, deux enfants s'étaient fiancés, avait

résisté aussi bien que le toit. La plupart de ces chênes continuaient de recevoir, dans leurs cœurs, la sève du sol et de l'air, mais, dans le cimetière, ces colonnes d'argile que sont les hommes, bien qu'elles eussent été vivifiées par l'amour, étaient redevenues poussière jusqu'à la résurrection. Cependant la grâce de la créature ne sera point perdue pour la gloire. Et ce geste de Cécile offrant à l'orphelin la croix d'or dont la chaîne entourait la pureté de son cou est immortel.

Plutôt que de demander, en ce moment, la permission aux nouveaux propriétaires de pénétrer dans l'intérieur du vaste parc, Monsieur le curé d'Ozeron préférait d'en faire lentement le tour, s'arrêtant à chaque endroit d'où l'on embrassait, sous un angle nouveau, la demeure. Il songeait au vieillard qui l'avait aidé à gravir les degrés de l'autel, il le revoyait tout enfant auprès des buis taillés.

Comme il atteignait au pied d'un talus assez élevé, du haut duquel il pensait dominer davantage l'enclos, il vit au sommet deux silhouettes d'une femme et d'une enfant. Encore que le jour baissât, Monsieur le curé d'Ozeron n'hésita pas à reconnaître les visiteuses du soir de la Tous-

saint, les mêmes sans doute auxquelles avaient fait allusion, la veille, son confrère d'Abrecave et, tantôt, le conducteur de la diligence. Si une obscure déduction ne s'était imposée à son esprit, il ne les eût point remises à cette distance. Il ne conservait aucun doute : cette ombre, pleine de distinction, qui se dressait auprès d'une petite fille qui semblait cueillir des fleurs, c'était bien la voyageuse qui avait fait halte chez lui quelques heures. Elle considérait tantôt l'antique habitation, tantôt le crépuscule qui allait ensevelir, dans son linceul de perles, le long déroulement des coteaux. Elle ne voyait pas le prêtre qui, au lieu de monter vers elle, rebroussait chemin vers le presbytère après l'avoir considérée si grande, si mystérieuse. On eût dit qu'elle interrogeait le ciel. Et Monsieur le curé d'Ozeron se demandait, anxieux, en se détournant d'elle :

— La guérison de son enfant muette... oui, sans doute... mais qu'est-ce que cette femme a l'air de demander encore à Dieu ?

Le dîner avec son confrère fut cordial Tous deux secomprenaient dans la charité. Si jeune que fût l'hôte de Monsieur le curé d'Ozeron, une

austère douceur marquait ses traits. Son actuelle sollicitude allait à un petit hôpital d'enfants qu'un spécialiste avait ouvert, depuis peu, aux environs, à cause de la pureté de l'air. Il parlait à son aîné de cette nécessité, pour un desservant campagnard, de connaître quelques éléments de chirurgie, de médecine. Savoir nettoyer, bander un membre ; combattre l'empirisme ; soupçonner un début de diphtérie, de typhoïde : telle est une science élémentaire autrement utile que le foot-ball. Monsieur le curé d'Ozeron qui, maintes fois, avait dû intervenir ou prévoir avant que le docteur se fût rendu auprès des malades, approuvait, interrogeait ce prêtre rendu expert par les leçons qu'il avait prises dans la clinique dont le chef l'accueillait volontiers.

Vivre en présence de plaies humaines, c'est une haute manière de s'associer à la Passion de Notre-Seigneur : la croix, les clous, la lance, l'amer breuvage, où sont-ils plus proches de nous que dans une salle d'opération ? Ils causèrent assez tard dans la soirée. Ce ne fut que peu avant de gagner sa chambre que Monsieur le curé d'Ozeron, avec son habituelle simplicité, parla des deux personnes qui avaient interrom-

pu, autour du château, la promenade qu'il désirait poursuivre le lendemain.

Le jeune prêtre lui confirma qu'elles étaient descendues à l'auberge Cazalis, ajoutant que la dame avait communié dans la matinée et que, sans paraître vouloir entrer davantage en conversation avec lui, elle avait expliqué en peu de mots le but de son voyage : visiter des lieux qui lui étaient chers à cause des êtres qui y vécurent.

— J'ai même supposé, en vous voyant arriver à si peu d'intervalle l'un de l'autre, que vous vous étiez donné rendez-vous pour effectuer le même pèlerinage.

— Non ; mais j'ai reconnu mère et fille pour les avoir reçues quelques heures au presbytère d'Ozeron, au mois de novembre dernier. Cette dame parut fort s'intéresser à un portrait du curé d'Abrecave qui est dans mon bureau. Elle montra de l'émotion en me parlant du saint homme qui, insinua-t-elle en peu de mots, avait laissé une forte empreinte dans son âme. Je n'en sais pas plus. Avant qu'il vînt dans ma pauvre vallée natale, l'humble et noble curé comptait tant d'amis en ce monde !

Le lendemain Monsieur le curé d'Ozeron vit entrer à la sacristie, après la Messe qu'il venait de célébrer, la dame qu'il avait reconnue la veille.

— Puisque la Providence, lui dit-elle, veut que nous nous rencontrions encore, et, puisque, sans nous être concertés, nous sommes ramenés à vénérer une chère mémoire, voulez-vous que nous l'évoquions ensemble, que nous la priions dans ce pèlerinage en unissant nos cœurs?

Monsieur le curé d'Ozeron hésitait, prudent vis à-vis d'une inconnue à laquelle, si peu qu'il l'eût entrevue, il trouvait quelque air de mystère. Elle reprit :

— C'est de tous les siens, de son père, de son aïeul, de sa petite Marie, de sa tendre Cécile que je désire me rapprocher — de lui surtout.

Elle ajouta, comme il se taisait encore :

— De lui surtout, dans ce Cœur de Jésus qu'il a tant aimé.

— Oui, fit-il.

CHAPITRE X

Sur la tombe de Cécile était un magnolier mélancolique. En cet après-midi d'avril, sous son énorme bouquet de fleurs éclatantes, dépourvues de feuilles, la duchesse et Monsieur le curé d'Ozeron s'assirent après avoir longuement prié.

La petite muette, toujours docile, cueillait à quelque distance des violettes et des cardamines, semblait s'intéresser aux pauvres pierres grises ornées de couronnes de perles défraîchies.

La duchesse avait vu le jour, en l'an de grâce 1864, sur ce miroir d'azur qui rend joyeuses les créatures, entre Bombiritz et Ortègue, à Chanteluze. Là, au bord d'un gave capricieux comme une chèvre d'argent, au pied d'une montagne bleue comme la corolle de la gentiane ou de l'aconit, en face d'une autre montagne aussi bleue, se dresse l'antique château de sa famille dont je m'applique en vain à taire le nom.

Le bel été qui la vit naître, et revenir de la capitale durant les grandes vacances, jusqu'après son mariage, initia l'enfant à la splendeur de la vie. Son âme épousa, si je peux dire, la vallée, devint amie des chants solitaires, de l'ombre, du pêcheur de truites isolé au grand soleil sur l'éperon caillouteux qui divise l'eau vacillante. Le paysage la pénétrait comme le soleil cette eau. Et c'était comme un cri de joie, dès le lever à neuf heures, lorsque la porte du salon s'ouvrait sur la terrasse incendiée de capucines, où le grand-père achevait de déjeuner dans un bol colorié. Il la prenait contre lui, posait sa joue sur sa joue et, lui montrant toute cette caresse lumineuse dont la main du Créateur modelait la ligne perdue dans la hauteur, il s'écriait : Bénigne ! Regarde ! Regarde ce qu'a fait le bon Dieu. Envoie-lui un baiser ! Et Bénigne, d'un geste de son bras rond, envoyait un baiser, comme une fleur sonore, au ciel nu.

Il y avait, à quelque cinquante ans de distance, une étrange similitude entre cette éducation religieuse et sentimentale de Bénigne, et celle qu'avait reçue, de son aïeul, le saint prêtre et poète qui fut le guide de Monsieur le curé d'O-

zeron : avec cette différence que Bénigne enfant ne se trouva point plongée dans l'atmosphère de tristesse qu'entretenaient malgré eux le père et le grand-père du pasteur d'Abrecave. Autour de la claire figure de Bénigne, il n'y avait que des blés et du soleil, tandis que les moissons entrevues par le petit garçon qui aima Cécile, si belles qu'elles fussent, étaient entourées de nuit.

A l'âge de dix ans, Bénigne goûta plus pleinement encore cette lumière qui débordait en chantant de la coupe de la vallée. Elle descendait jusqu'au torrent, suivie d'un chien et d'un agneau. Elle y rejoignait son père très jeune encore, que la récente guerre de 1870 avait privé de l'usage d'un pied. Il lisait sur la berge, où les fleurs fourmillaient, quelque ouvrage de piété ou quelque poème qu'il refermait le plus souvent lorsqu'il voyait venir à lui son enfant pareille à une pèche de vigne. Ils jouaient ensemble. Puis la mère de Bénigne les venait retrouver, apportant le goûter. Et, dans l'eau qu'on lui versait dans sa timbale, la petite fille croyait boire l'écume fine de ce gave qui continuait de rouler sa clarté dans la paix.

Assez souvent la maman de Bénigne arrivait sur la pelouse, tenant sur son bras deux larges livres qui intriguaient l'enfant, parce qu'ils étaient entièrement écrits à la main, en grosses lettres, sur une substance plus dure que celle du papier, et dont on lui avait dit que c'était du parchemin. Elle les tendait en souriant à son mari qui ouvrait l'un ou l'autre. Et Bénigne entendait alors s'envoler des lèvres de son père des paroles qui étaient comme la musique du vent et des ruisseaux. Elle demeurait silencieuse, émue, intriguée, se demandant comment cet espèce de souffle pouvait s'exhaler de ces larges lignes inégales, tirées comme des sillons, et où le soleil tombait par endroits comme des baisers d'or à travers l'abri des chênes.

Une sorte de frisson sacré passait dans ces cahiers, et Bénigne le sentait courir en elle, non point qu'elle comprît le sens des grands vers qui le provoquaient, mais elle voyait parfois ses père et mère verser des larmes. Quand ces volumes étaient refermés, Bénigne pouvait lire sur l'un, en gros caractères : « *Cécile*-1830 », et sur l'autre : « *Marie*-1838 ». C'étaient les deux poèmes d'amour et de douleur qu'à son entrée

au Séminaire, en 1844, Monsieur le curé d'Abrecave, qui en était l'auteur, avait remis à l'aïeul paternel de Bénigne. Celui-ci, mort assez récemment, les avait confiés à son fils qui savait, aussi bien que sa femme, admirer ces chefs-d'œuvre uniques, destinés à ne jamais affronter le public et à passer par le feu à la mort du prêtre-poète.

Ainsi, au bord des eaux estivales, Bénigne avait été bercée plus d'une fois, dès son enfance, par la grande âme religieuse du chantre endormi dans la solitude d'Abrecave. Et, les lectures ayant continué, adolescente elle avait fini par connaître par cœur plus d'un passage de ces amours ineffables dont, tour à tour, avaient été l'objet Cécile la frêle épouse, et Marie la petite infirme enterrée contre son père. Bénigne venait d'avoir seize ans : elle revenait, pour la douzième ou treizième fois, dans ce pays qui était pour elle l'image d'une Terre promise. Jamais jeune fille plus éclatante de pureté ne s'enfonça dans les bois de Chanteluze. Dans sa robe bleu pâle, quand la chaleur d'une longue course faisait perler une rosée sur la rose de son visage, elle apparaissait comme la grâce ignorante de sa fraîcheur, pleine de sève et de confiance et de

joie et de rire et d'amour. Elle était une de ces merveilles, si chastes et si limpides qu'elles jettent parfois le trouble autour d'elles. Ce n'était pas, encore du moins, son cas. Si jamais son cœur d'églantine n'avait soupçonné la plus légère brise, jamais la transparence de sa grâce n'avait donné prise à un grand regard indiscret. L'enfant voilait encore l'adolescente, comme l'azur se fond avec la première grappe du lilas. Cependant une harmonie circulait dans les veines de Bénigne : celle des poèmes du curé d'Abrecave, qu elle avait entendus et qu'elle s'était assimilés. L'accent religieux, austère même, de ces vers sans précédent, avait permis que l'on en fît souvent lecture devant elle. Ses père et mère ne tenaient en réserve ces beaux chants que dans la crainte que l'incompréhension du plus grand nombre ne les déflorât. Mais, devant leur Bénigne qu'ils formaient soigneusement, qu'ils instruisaient dans la doctrine qu'ils suivaient eux-mêmes, ou devant d'autres chrétiens capables d'entrer dans les vues élevées de ces deux œuvres, et d'en goûter l'art pur, ils n'hésitaient point à les produire. Jamais une plus noble mélodie n'avait étendu ses ailes sur l'amour et

la douleur. Et cette mélodie résonnait dans ce cœur de seize ans, tantôt comme l'écho des cuivres au matin d'une Fête-Dieu, tantôt comme un glas dans la paroisse épaisse et douce.

L'amour qui s'élevait de l'un des poèmes, comme le parfum du tilleul sur la route crépusculaire, ravissait Bénigne. Elle l'entendait, assise au bord d'une grotte pavoisée de digitales, dans le choc sourd de l'eau rebondissante, puis pulvérisée. Elle voyait les époux entre les lignes de ces strophes dont chaque syllabe était comme un oiseau dans une double haie. La limpidité de l'air dans la fontaine et de la fontaine dans l'air lui représentaient deux existences unies dans la Loi. La nappe d'arc-en-ciel qui, après avoir touché la roche, s'érigeait en une gerbe de perles, c'était le bouquet de fiançailles transfiguré dans la lumière éternelle.

Bénigne élevait davantage les yeux à mesure que montait plus haut la poésie du saint d'Abrecave. Ce grand amour, dans le deuxième cantique, n'était plus qu'un sanglot solitaire perdu dans l'altitude inaccessible, la plainte d'une clarine là où le dernier brin de buis se perd dans l'abîme. Elle s'unissait de cœur à l'agonie de la

petite infirme, comme elle s'était mêlée à la naissance de l'amour de Cécile dans la nuit tremblante. Elle s'arrêtait devant chaque tombe d'enfant qui lui rappelait cette Marie du poème, morte en 1838, et son oraison montait vers la Mère de douleur et elle lui demandait la paix pour l'humble desservant et grand poète qu'elle savait s'être réfugié dans la montueuse Abrecave.

Que faisait-il, dans cette retraite ? Elle avait interrogé, on lui avait répondu qu'il était, maintenant, septuagénaire. Et elle s'attendrissait en songeant à ce vieillard qui s'était dépouillé de tout. Ses père et mère l'avaient été visiter l'an dernier. Ils avaient rapporté d'Abrecave un mince bulletin paroissial rédigé à la main par l'obscur apôtre. On y lisait les morts et les naissances, le commentaire d'un Evangile, et de petits détails sur les soins à donner aux troupeaux.

Bénigne grandissait ainsi, ne connaissant rien de l'amour et de la mort que ces deux poèmes ; ne désirant rien savoir en dehors d'eux. Ils l'avaient bercée, dans son plus jeune âge, sur la pelouse en pente où son père les lisait à sa mère

et elle les avait, si l'on peut dire, reçus peu à peu dans son cœur aussi naturellement que le souffle de cette lumière qui inondait la terrasse où son aïeul prenait son café au lait dans un bol à fleurs. Paris, où elle passait pourtant les trois quarts de l'année, la retenait à peine. Et, dans les jardins élégants et légers, où les branches de lilas s'inclinent sur les cols des cygnes, parmi des compagnes choisies, toujours le domaine de Chanteluze lui apparaissait avec ses aconits, avec sa lecture ombragée, avec la truite que levait le grand-père dans le calme de la soirée, avec l'angélus dans l'agonie sereine du soleil quand l'eau prend une teinte bleue et plombée. Sur cette nature d'élite rien n'avait de prise à la capitale, où, pourtant, se faisait son éducation. Rien, sinon quelqu'un : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle avait étudié son catéchisme sous la direction d'un de ces curés éminents qui sont l'honneur de la France ; fait sa première communion parmi de jeunes lys aux noms anciens dans une Paroisse patricienne. Des livres aux cuirs rares, des *Imitations* encore incomprises, des images d'une piété compassée, avaient été échangés dans la mélancolie du luxe. Mais la gravure vivante

imprimée dans l'âme de Bénigne, c'était la pauvre sainte table de Chanteluze, les enfants de chœur aux robes trop courtes, pareils à des coquelicots fanés. Non pas qu'elle n'eût, à Paris, mangé le Pain vivant avec une foi et une onction rares, et une charité qui s'étendait à ses proches, à ses compagnes, à son directeur ; mais, Paris, ce n'était point l'ardent et pur reposoir où, à côté de la vie eucharistique, une autre vie qui en était le reflet s'écoulait. Paris, ce n'était point Chanteluze. Les salons, et leurs sociétés séduisantes, ne lui apportaient point la promesse de cette haute vie sentimentale où devaient l'engager, à mesure qu'elle les comprendrait davantage, les poèmes du curé d'Abrecave.

Qu'a donc à redouter de l'existence une vierge qui ne la voit qu'à travers la Messe du village, la douceur d'un père, d'une mère et d'un aïeul, et des vers purs comme le feu ? Elle n'a rien à craindre, de là qu'elle trempe son âme dans le sang divin. La conception, par Bénigne, du bonheur humain, qu'elle ne séparait point de la piété, fut liée à la lecture des poèmes qui n'étaient que l'idée même qu'avait eue de ce bonheur, avant son veuvage, un vieux serviteur de Dieu

qui achevait d'user sa soutane sur les marches du pauvre autel d'Abrecave. D'ailleurs, elle avait retenu ces mots prononcés à Chanteluze par l'un de leurs amis : celui qui a éprouvé un tel amour et une telle douleur, s'il vient à perdre leurs objets ici-bas, n'a plus que Dieu pour combler son vide.

Lorsque cette belle eut vingt ans, le prince s'avança dans la forêt dormante. Non pas un prince, mais un duc. On le lui présenta dans Chanteluze. Il était bien, si d'être intelligent, de garder la race au physique, de tenir la religion pour l'apanage de cette race, peut suffire. Il s'appelait Jean, et, tout de suite, Bénigne l'aima. Le cœur de celle-ci était pressé comme un nid par le feuillage, pressé de chanter sa chanson au nid voisin. Elle parla de son rêve à ce jeune homme qui lui répondit en souriant : ainsi l'eau sous le charme d'un rayon. Ils parcoururent ensemble les gorges roucoulantes de la montagne ; ils firent halte dans les oratoires sauvages où la splendeur des choses extérieures se meut autour de l'Hostie. Là, Bénigne élevait son âme à côté de son fiancé. Elle obtint facilement, de ses père et mère, qu'elle lui fît

lecture des chants d'amour et de douleur composés par le curé d'Abrecave. Il parut s'exalter avec elle. N'avait-elle point la voix d'une fauvette ? N'était-elle point charmante, une rosée de soleil perlant à son front, avec cette robe de percale couleur de fleur de sainfoin? Elle lui parla du vieux poète retiré dans la montagne. Il fut convenu qu'ils l'iraient voir durant leur voyage de noces. Depuis si longtemps, elle priait pour lui ! Elle oserait aller lui demander qu'il se souvînt d'eux dans ses prières. On lui avait dit qu'il était pauvre ; que son amertume était de ne pouvoir soulager assez les misères de la vallée. Et Bénigne disait candidement : Puisque nous sommes riches, il faudra faire quelque aumône pour ses protégés, une aumône qui implique un sacrifice, une folie que vous ne me reprocherez pas (elle pensait au collier de famille à elle légué par une aïeule). Et lui, amoureux de tant de claire jeunesse, acquiesçait.

Néanmoins, cet émoi d'une grande poésie n'était chez lui que superficiel. Il n'avait point gardé comme Bénigne, jusque-là, son âme et sa chair. La neige de feu n'était plus en lui. Il ne possédait plus l'inénarrable splendeur de ce

qui est vierge. Et, s'il lui était possible encore d'être attiré par cette fleur des sommets ; si, en changeant de vie, il lui était loisible de vivre avec elle selon la Loi sanctifiante : cependant, il ne pouvait retrouver, au fond de lui-même, l'indicible amour inviolé. Il avait touché aux fruits d'autres arbres. Il connaissait le changement.

Elle l'aima comme seule une femme chrétienne est capable d'aimer. Elle ne retint rien, elle se donna toute dans ce Sacrement dont un poète religieux lui avait montré l'origine céleste. Elle ne s'étonna point. Elle ne minauda point. Elle aima, dis-je ; et, dès le lendemain de ses noces, elle ne tut pas sa joie à son mari.

Tous deux résolurent de passer les premiers jours de leur union, qui avait été célébrée à Chanteluze, dans un site voisin de Pau. Ils décidèrent bientôt d'aller surprendre le vieil apôtre dans son presbytère. Le nom de naissance de la jeune duchesse devait être, auprès de lui, la plus efficace des recommandations. Mais ils ne le rencontrèrent point à Abrecave ; c'était la veille même du jour que le futur curé d'Ozeron célébrait sa première Messe dans une ville voisine. Les jeunes gens étaient libres, il faisait beau, et

sur les renseignements qu'on leur donna, ils se rendirent en voiture à cette église où ils savaient devoir trouver le curé d'Abrecave qui assistait son fils spirituel.

On sait l'entrevue à la sacristie ; l'autographe demandé par la duchesse, et apposé sur son livre ; et cette charité royale, ce don par une jeune mariée, au prêtre poète, de l'objet qui lui était le plus précieux, de ce collier par quoi elle faisait un sacrifice moral et matériel aux malheureux, entre les mains de celui qui lui avait révélé, par ses écrits, tout ce que la vie renferme de plus sublime.

Deux ans s'écoulèrent, d'un bonheur sans mélange pour Bénigne, partagés entre Paris et Chanteluze, que les parents laissaient maintenant à la disposition du nouveau ménage.

Mais un jour, par un après-midi orageux d'août — elle revoit encore le soleil qui dardait à cette heure-là sur une caisse d'oranger — Bénigne fut frappée au cœur.

Dans une grange où elle pénétra par extraordinaire, le vieux drame sinistre se jouait encore une fois, ayant pour acteurs son mari et

une femme de chambre qu'ils avaient ramenée de la ville. Jamais le moindre soupçon n'avait effleuré l'âme si pure de Bénigne. Jamais, non, jamais, elle n'aurait cru cela. Pas un cri, pas un reproche, rien. Elle alla se coucher. Le délire la tint, durant six jours, en face de cet homme qui n'appela même pas un médecin de crainte que celui-ci ne devinât la vérité. Il demandait pardon. Elle n'entendait pas. Elle buvait mécaniquement les bols de tisane qu'il lui tendait. Et, la nuit, dans sa fiévreuse exaltation, elle récitait les grands vers du poème de douleur écrit par le vieux prêtre d'Abrecave.

Quel homme, qui a vécu selon le monde, a jamais soupçonné l'horreur du déchirement d'une épouse chrétienne qui s'est toute donnée, passionnément donnée, vierge de corps et d'âme, et qui est trahie? Aucun n'a même entrevu ce martyre. Notre-Seigneur seul a bu ce fiel, dans son calice, quand il pleura sur l'adultère dans le jardin de l'agonie.

Bénigne fit comme ses sœurs dans le Christ. Elle pardonna, mais demeura brisée. Et, toujours elle entendait, au fond d'elle-même, comme un choc sourd. Et elle avait cette impression que

son âme était devenue muette. Muette ! Et, comme si ce silence devait s'étendre à sa chair même, ou à la chair de sa chair, voici que, cinq ans après, lui naissait son unique et première enfant, Marie ou Mimi, celle-là même dont la langue était liée et qui, dans le soir pluvieux de la Toussaint de 1897, s'était réfugiée avec elle au presbytère d'Ozeron. Il fallut à Bénigne des soins incessants pour allaiter, conserver sa petite. Seule, une mère sait inventer des stratagèmes qui, dans un état de santé aussi précaire, déjouent la mort. Ce fut-il qu'elle pria ardemment le curé d'Abrecave, endormi dans la paix du Seigneur un an avant cette naissance, lui demandant d'intercéder auprès de la Mère Douloureuse pour qu'elle lui épargnât la lie du breuvage que lui-même avait bue ? Ce miracle se produisit : Marie survécut. Mais, vers la deuxième année, peu après qu'elle eut commencé de s'exprimer assez couramment, on s'aperçut que cette gêne de la langue, qui avait rendu l'alimentation difficile, se traduisait, en un retour offensif, par cette affreuse infirmité : le mutisme.

Le chemin de croix que suivait Bénigne était loin d'être parcouru. Un an après, durant leur

séjour à Paris, l'inconduite de son mari devint notoire. Le duc donna ouvertement le spectacle d'un second ménage installé dans un hôtel particulier où il entretenait cette même fille qui, six ans auparavant, avait paralysé le bonheur d'une chrétienne aussi pure que belle. Il ne s'était d'ailleurs jamais complètement dépris de cette personne fardée, aux yeux pleins de mensonges : il faut aux hommes qui ont mordu aux fruits de science une singulière intervention de la Grâce et une ferme volonté pour qu'ils en désapprennent le goût. Je ne dis point que la transformation soit impossible, mais qu'elle est, au contraire, d'autant plus merveilleuse. Hélas ! le duc s'était endurci jusqu'à ne plus céler sa conduite à la malheureuse demeurée seule, avec, pour toute consolation, sa petite infirme. Et, persévérant en même temps en d'anciennes habitudes de joueur, qui le faisaient séjourner à Biarritz ou à Monaco avec sa maîtresse, il ruinait sa femme et ses beaux-parents, ces derniers ayant payé de fortes sommes, l'honneur de leur fille se trouvant menacé.

Bénigne était loin de ce poème d'amour qu'elle avait entendu lire sur la tiède pelouse, par son

papa et sa maman, dans les beaux jours de l'été. Mais ce ne fut pas elle qui, se faisant violence, acceptant chrétiennement cet affront, quitta le duc. C'est lui qui la quitta. L'ancienne femme de chambre l'avait ainsi exigé. Dès lors, la dignité de Bénigne se fit ombrageuse. L'épouse n'accepta même qu'avec assez mauvaise humeur les consolations de ses père et mère, si affectueuses. Il ne faut point lui en tenir rigueur. Si pieuse que soit une femme trompée, il semble qu'elle pardonne moins à tout le monde qu'à son mari. Sa pudeur souffre d'être consolée. Non point que Bénigne méconnût le sacrifice de ses proches, sacrifice tellement positif qu'ils s'en trouvèrent à jamais à l'étroit. Mais ce sentiment dominait en elle, avec quelque injustice, que son malheur ne concernait qu'elle, lui appartenait en propre, comme son mari eût dû lui appartenir.

Elle se mit à vivre, souffrir, prier seule, à côté de sa petite infirme. Prier surtout. Car, la Grâce aidant, elle avait puisé une grande force, un secours de tous les instants dans le souvenir du poème religieux du curé d'Abrecave. Et, si toute son adolescence fut enchantée par l'amour, tel

qu'elle l'avait conçu par l'apôtre, voici que sa jeunesse au déclin découvrait davantage la substance de sa propre douleur dans cette œuvre où un père, veuf, s'était penché vers l'infirmité de sa fille.

Bénigne, ce fut là son seul tort, mais qui lui jettera la pierre ? se détourna quelque peu des auteurs de ses jours pour n'embrasser que la croix. Elle prit même en aversion le domaine de Chanteluze où elle avait vécu ses fiançailles et quelques autres années de belle confiance. Une journée orageuse, une grange, une mauvaise servante, eurent raison en apparence contre une conception sublime et réelle de la vie. Bénigne s'éloigna de ces lieux, de ses père et mère. Il ne lui resta rien que Dieu et sa malade.

Elle devint alors la dame quelconque, pieuse, gênée dans ses dépenses, que l'on rencontre dans les trains qui vont à Lourdes. Il était loin, ce temps où elle détachait, avec une insouciance magnifique, de son cou gracieux, les quarante perles dont, tout d'abord, la moitié avait servi au rachat du moulin poétique, et à l'envoi d'un enfant en Argentine ! Ce collier ne lui eût-il pas été bien utile, à cette heure ? Elle ne se le de-

mandait même point, généreuse comme sa race. Eh ! qu'importait ? puisque Dieu mène à leur fin les choses quand elles ne lui résistent pas ! Leur fin, la fin des perles ? Ah ! qui donc ne vit pas dans l'apparence ? Et la femme qui, à ce moment, exposait de salon en salon, sur sa poitrine, ces larmes de l'océan, pouvait-elle soupçonner leur sens réel, voulu de Dieu, cette relation mystérieuse avec des meuniers proches de la faillite et avec l'humble honneur de deux vieillards ? Que non ! mais ces filles nacrées, roulant de vague en vague ou de sillon en sillon, à l'insu même de celle qui paraissait en faire ses esclaves en les rivant à son cou, travaillaient au dessein de Dieu.

Ce fut durant cette pénible période, le soir de la Toussaint 1897, elle comptait alors trente-trois ans, et Mimi en avait cinq, que Bénigne vint demander asile au presbytère d'Ozeron. Elle s'en revenait alors d'un château du Béarn où elle avait rendu visite à quelques amis en deuil. Evitant avec soin les parages du domaine de Chanteluze, d'ailleurs mis en vente, elle se dirigeait vers Abrecave, afin d'y prier sur les cendres du mort dont les poèmes l'avaient exaltée dans l'a-

mour et soutenue dans la douleur. D'Abrecave, elle s'était rendue à Lourdes. On sait le reste. Et, maintenant, par une suite de circonstances qui ne ressortissent point à une voie extraordinaire en apparence, elle se retrouvait devant le château natal du saint apôtre, en compagnie du digne Monsieur le curé d'Ozeron.

Au cours de son récit, la duchesse ne fut pas sans montrer la souffrance où la plongeait l'infirmité de son enfant, et elle demanda des prières à Monsieur le curé, aux fins d'une guérison qu'elle n'avait pu obtenir malgré de nombreux pèlerinages. Elle rappela ses suppliques aux Dames de la Garde, de la Dorade, de Bétharram, de Sarrance, de Liesse et de Lourdes. Et, parlant de cette dernière ville où elle s'était installée avec Marie, elle fit part à celui qui l'écoutait, mais comme d'un incident auquel, après réflexion, elle n'attachait qu'une importance relative, de l'intervention à la Grotte de ce mendiant qui lui avait dit :

« La croix guérira la croix. Non pas ici, ailleurs, dans le doux mois de mai. »

A ces mots, Monsieur le curé d'Ozeron se souvint du vieil errant qui, après l'enterrement de

la femme du maire, lui avait adressé quelques phrases, dont Bénigne venait de citer la dernière, qui l'avaient surpris par leur sens religieux. Cependant, l'impression peu à peu s'était effacée. Les routiers âgés sont des êtres souvent originaux qui tiennent en réserve, dans leur bissac, des paroles glanées çà et là qu'ils adaptent parfois au caractère de ceux dont ils espèrent une aumône. On ignore trop avec quelle science ces batteurs de grands chemins, dont quelques-uns ont une distinction déconcertante, tiennent tour à tour le langage du troupier à un colonel, d'un lettré à un poète, d'un mystique à un portier de monastère. Monsieur le curé d'Ozeron ne fit point part à Bénigne de cette coïncidence singulière qui lui faisait reconnaître le pauvre qu'elle avait entendu à Lourdes dans celui qui lui avait parlé dans sa paroisse. Mais, après avoir réfléchi quelques instants, il lui dit :

— Il est prudent, en effet, de n'attacher que sous bénéfice d'inventaire un prix réel à de telles paroles. Cependant, si notre intention est droite, rien ne s'oppose à ce que nous recherchions leur sens et nous abandonnions, pour ce, à la Providence. Voici que le beau mois de Marie approche.

Puisque vous demeurez à Lourdes encore quelque temps, voulez-vous, avant votre départ pour Paris, que nous nous rencontrions sur la tombe du curé d'Abrecave ?

— J'avais la même pensée, repartit Bénigne. J'accepte de tout cœur. Votre date sera la nôtre. Nous irons là, Mimi et moi.

Après ce long entretien, et une visite au château de leur protecteur, Monsieur le curé d'Ozeron et Bénigne se quittèrent sur un prochain rendez-vous.

Sans doute, la duchesse, mieux que je ne l'ai fait, dit-elle à Monsieur le curé d'Ozeron ce que je viens de vous conter. Mais, s'il y a d'intimes aveux que seuls les confesseurs doivent entendre, il est des descriptions de nature qui appartiennent aux poètes.

CHAPITRE XI

Monsieur le curé d'Ozeron, si brève qu'ait été son absence, trouve le presbytère fleuri en quelques heures. A ce moment de l'année, la végétation éclate plutôt qu'elle ne s'accroît. L'arbre de Judée, les lilas, les roses du Bengale, les glycines, les jacinthes des bois, les iris, les giroflées, les anémones, allument le jardin en l'honneur de la sainte Vierge.

Dès le lendemain de son arrivée, Monsieur le curé d'Ozeron ne manque point de faire le tour du village, et, d'abord, d'aller annoncer au vieux maire et à son fils la réussite de la démarche qu'il a faite auprès du meunier d'Abrecave. Il presse le jeune homme de préparer son départ ; il lui fait part des fonds mis à sa disposition ; il lui dit que sa mère morte l'a protégé ; qu'il pourra, là-bas, plus vite qu'en France, acquérir du bien-être, et continuer de pratiquer les résolutions qu'il a prises :

— Jusqu'au jour, ajoute-t-il, où vous pourrez prendre soin de votre père, nous l'aiderons ici.

Monsieur le curé d'Ozeron va voir ensuite quelques malades. Il y a, dans chaque gros village, toujours, quelques pauvres hères, sinon agonisants, du moins dans un état d'ankylose qui met leur patience à l'épreuve, d'autant plus que les travaux des champs réclament, presque toute l'année, les soins de leur famille. Et ils demeurent isolés en face de leurs infirmités. En ce moment que l'on va semer le maïs, Monsieur le curé d'Ozeron les trouve presque tous sans personne qui les soigne. Il va de maison en maison, presse le loquet d'une humble masure, pousse la porte où est attachée la croix de la Saint-Jean, entre dans l'ombre où luisent quelques ustensiles de cuisine sur la cheminée drapée de rouge.

Dans un réduit à côté, où règne l'odeur de la maladie, est alité un vieillard. Il sourit en voyant arriver Monsieur le curé d'Ozeron qui lui demande :

— Eh bien! comment ça va-t-il, Pierre?

— Je souffre tout le temps, la nuit surtout. Je ne peux plus dormir ; le mal est dans les reins ; je n'ai plus d'appétit.

— Qu'est-ce que tu mangerais le plus volontiers, Pierre ?

— Oh ! rien...

— Dis-moi, Pierre, quel âge as-tu ?

— Quatre-vingt-sept ans, Monsieur le curé. Je suis de 1811.

— A quelle époque t'es-tu installé chez ta fille, à Ozeron?

— Il y a dix-huit ans, quand j'ai été veuf.

— Où m'as-tu dit que tu habitais alors ?

— A Castétis. J'étais métayer. Ma femme et moi nous avons toujours été métayers. Nous n'avons jamais rien possédé.

— Combien avez-vous eu d'enfants ?

— Quatorze. Cinq sont morts. Les autres sont placés ou mariés.

— Quand tu étais jeune, chez qui étais-tu ?

— Je suis resté longtemps à Lagor chez Monsieur le comte d'Abidos. Je n'ai quitté sa terre qu'à sa mort pour me marier à Sauvejunte.

— Pierre, les moissons et les vignes étaient alors plus belles qu'à présent ?

— Oh ! oui, Monsieur le curé. Maintenant tout est malade. On dirait que la campagne a la teigne. Alors, il y avait de beaux chênes et les

récoltes étaient luisantes comme des brebis grasses. On n'avait pas inventé toutes ces mécaniques, tous ces engrais. Le soleil était plus chaud, on était plus heureux, le pain était meilleur. Il y avait davantage de truites dans le gave et de cailles dans le blé. C'est le ciel qui nous punit. Les jeunes vont à peine à la Messe, ou n'y vont pas. Ils se moquent. De mon temps, c'était comme si nous regardions pousser chaque épi sous l'œil de Dieu. Nous savions bien que ce n'était pas nous autres qui le faisions mûrir avec ses grains bien ordonnés, et gardant la semence pour l'année suivante. Aujourd'hui on ne croit plus à rien, pas même à ce qu'on voit. Les enfants sont moins respectueux des anciens. Ils sont aussi plus âpres à l'argent, quand ils possèdent. Enfin, je ne veux pas me plaindre ; mais ma femme et moi avons été plus heureux de vivre chez des maîtres que si nous avions été sur un bien à nous. A Sauvejunte, nous sommes demeurés chez Madame la Marquise de Bastanès. Elle aimait ses serviteurs. Elle a soigné ma femme en couches et nos petits dont elle connaissait les âges et les noms. Monsieur le curé, madame la Marquise avait une fille mariée à Paris, bonne comme elle.

Pendant les grandes vacances, elle venait voir sa mère à Sauvejunte et elle a soigné un de mes garçons, qui avait le croup, et qui est mort, et elle a pris la maladie avec lui, et elle est morte. C'était pendant une semaine d'orages. Et nous avions le cœur serré par le décès de notre enfant et par celui de cette grande dame qui l'avait soigné. Nous étions confus d'être la cause de ce dernier malheur. Mais, parce que nous pleurions, Madame la Marquise de Bastanès nous disait : Ma fille a fait son devoir. Nous vous aimons. Aimez-nous. Aujourd'hui on apprend la jalousie à l'école, à ne plus saluer. Nous, quand nous étions avec les faulx au milieu de la moisson, s'il venait de jolies dames, pour cueillir des fleurs, en compagnie de beaux messieurs, nous étions contents, nous pensions : ce sont nos maîtres et nous sommes les serviteurs. Il y en a qui disent aujourd'hui : c'est une honte de voir des pauvres, quand il y a des riches. Moi, je pense que là où Dieu m'a fait naître, je suis heureux. Et, quand j'apercevais, sur le coteau de Lagor, Monsieur le comte d'Abidos et ses amis qui chassaient le lièvre, je me disais : ils ont des soucis que je n'ai pas, et je suis satisfait

avec un peu d'omelette à l'ail et un coup de vin.

— Pierre, tu es un sage. Il est vrai que ce n'est pas tant la médiocrité de notre situation qui nous éprouve que la jalousie qu'on en tire vis-à-vis du prochain. Ceux qui n'ont pas le nécessaire sont les seuls vraiment à plaindre. Dès que le nécessaire y est, tout va. Presque tous nos anciens parlaient comme tu parles. Ils n'avaient point ce fiel dans la bouche, cette insulte serrée entre les lèvres de ceux qui, dans les usines, gagnent de grosses journées, et auxquels tout manque parce qu'ils n'ont pas Dieu dans le cœur, ni Dieu, ni une famille nombreuse comme vous l'aviez. Ils ignorent jusqu'à ce sentiment si doux du père qui tient le pain de chaque jour pour une chose précieuse.

Il y a un silence. Monsieur le curé d'Ozeron parcourt des yeux le réduit obscur. Il n'y a, sur la muraille, qu'un Christ, un rosaire, un bénitier.

— A bientôt, Pierre.

— A bientôt, Monsieur le curé.

Voici la dernière maison de la route, à droite. Et c'est la plus triste des visites que rendra aujourd'hui Monsieur le curé d'Ozeron. Ce malade

peut avoir trente-cinq ans. On sait ce que veulent dire cette lividité, ce nez trop fin, ces pommettes saillantes, ces grands yeux brûlants, ce cou incapable de soutenir la tête, ces mains pareilles à des pinces, ces bras réduits à la dimension d'étroites planchettes.

— Eh bien! François?

— J'ai été bien fatigué ; mais, à présent, je crois que le mal va céder, que je pourrai me lever bientôt.

Monsieur le curé d'Ozeron contemple la face intelligente du moribond dont la phrase ne le surprend pas. Il a souvent observé, chez les tuberculeux surtout, cette illusion de santé à la veille de la mort. Et d'ailleurs, pour un chrétien de la trempe de ce prêtre, mourir n'est-ce point guérir ?

— Voici un an que je n'ai quitté mon lit; mais j'espère bien rattraper le temps perdu. Je vais enfin pouvoir acheter une petite maison que je sais, du côté de Sauvelade...

Et, durant une quinte déchirante de l'agonisant, Monsieur le curé songe aux paroles de Notre-Seigneur : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.* »

— Elle sera comme je la désire, reprend François, avec un jardin où il y aura des petits pois, des fraises et des pêches. La rivière n'est pas loin. Nous allions y lever des anguilles, là où il y a des noisetiers. C'était à mon retour du Tonkin. Lorsque je me rappelle toute cette douceur de vie, c'est un peu comme doit être le Ciel. J'y reviendrai. On n'est jamais fatigué. On saute du lit, de bonne heure ; on est sur la barque ; le soleil paraît ; on voudrait demeurer là toujours...

François est pris d'une nouvelle quinte. Monsieur le curé d'Ozeron lui dit :

— Il est vrai, même sur la terre, que l'on est bien dans sa maison en compagnie de Notre-Seigneur.

— Mais sera-t-il possible, demande François, qu'après tant de souffrances, il m'advienne un tel bonheur !

— Certainement, François. Le bonheur s'acquiert par les épreuves. Le Ciel lui-même est une grande propriété que Dieu nous donne.

— Mais, au Ciel, aurons-nous la jouissance qui nous a manqué ici-bas?

— Nous réaliserons tous nos purs désirs. Et,

s'il plaît au Tout-Puissant de nous montrer, renouvelée, cette nature si belle ; que, toi, François, tu revoies une treille, quand les petites étoiles aiguës se lèvent, quand la soirée bourdonne, ou dans le grand éclat de midi : il fera ces miracles pour les élus.

— Il ne s'agit pas du Ciel encore, Monsieur le curé, car je me porte bien. C'était pour m'instruire que je vous interrogeais. En achetant, avec mes économies, cette maison, du côté de Sauvelade, je crois que je serai comblé. Je l'ai tant désirée ! Je tiens surtout à l'enclos : au verger, au potager, à la vigne. Monsieur le curé, il fait bien chaud. Si vous rencontrez ma mère, dites-lui de se presser un peu de revenir.

— Je l'ai justement aperçue, comme elle entrait à l'épicerie, et lui ai annoncé que je venais te voir. Je ne peux manquer de la rencontrer, et la presserai de rentrer. A bientôt, François.

Monsieur le curé d'Ozeron repasse devant la boutique tenue par l'homme qui chausse les lunettes du général Faidherbe. Il y reconnaît la mère de François. Elle cancane avec l'épicier, Marthe et quelques autres tracassières. Sur l'observation que son fils la réclame, elle abandonne,

à regret, le groupe impitoyable que Monsieur le curé d'Ozeron écoute un instant discourir.

— Quant à moi, dit le marchand de savon et de sardines à l'huile, rasé entièrement, et dont les yeux derrière les précieux cercles d'or ressemblent à des boutons de bottine, je crois que la société devient neurasthénique.

L'auteur d'une phrase aussi belle se tait, attendant l'effet qu'elle produira sur les commères qui en restent coites, peut-être éblouies, peut-être pas du tout. Il semble avoir puisé son éloquence dans un bocal de cornichons au vinaigre, dont il débite quelques-uns, dans du papier-chandelle, à une enfant qui lui remet trois sous.

Monsieur le curé d'Ozeron est bientôt mis au courant. Il s'agit du percepteur en retraite, auquel, affirment les bavardes, sa bonne, qui serait sorcière, aurait fait perdre la raison. On assure l'avoir aperçu, avant-hier au soir, vêtu d'un costume chinois, fumant la pipe et criant.

L'épicier, qui veut se montrer charitable en présence de Monsieur le curé d'Ozeron, prononce :

— Il doit y avoir du diabète dans son cas.

Monsieur le curé d'Ozeron manque d'éclater

de rire d'autant plus qu'il rapproche de ce singulier diagnostic, porté par le boutiquier, une demi-livre de cassonade qui se dandine dans la balance.

— Il faut, continue le beau diseur, se méfier du sucre dans nos liquides trop clairs.

Les commères demeurent bouche bée. Monsieur le curé d'Ozeron demande :

— Monsieur le percepteur garde-t-il le lit?

— Ah! certes, répond Marthe, plus souvent qu'à son tour ! Un homme riche comme ça, qui n'a rien à faire! Pauvre de moi! ah! je n'ai pas le temps d'avoir cette maladie qui est coûteuse.

— Marthe, vous ne parlez jamais que d'argent.

— Ah ! Monsieur le curé! pourquoi est-ce que le maïs est si cher ? Ah ! certes !...

Monsieur le curé d'Ozeron, comprenant que sa paroissienne entre dans une de ses crises, déclare en s'en allant :

— Méfiez-vous de vos yeux, de vos oreilles, de vos langues. Je n'ajoute aucune foi aux bruits malveillants qui circulent autour d'un homme paisible, que j'estime, et d'une femme

dévouée dont la moralité paraît au-dessus de tout soupçon.

Il n'y a, se dit Monsieur le curé d'Ozeron en s'en retournant, aucun motif pour que je ne m'arrête, avant midi, chez ce brave percepteur. Je verrai bien s'il est malade.

L'antique servante, celle que le village accuse de maléfices, ouvre la porte, et sa figure s'éclaire à la vue de son Pasteur.

— Entrez, Monsieur le curé. Mon pauvre maître est au lit. Il sera bien content de vous toucher la main.

— Eh ! oui, Monsieur le curé, dit l'ancien fonctionnaire, vous me trouvez étendu. J'ai cruellement souffert d'une crise hépatique. Grâce à Dieu, et à ma dévouée Jeanneton, je suis calmé. Avec une patience admirable (ne proteste pas, Jeanneton !) elle a appliqué, sur mon côté droit, un tampon d'ouate humecté d'huile et de quelques gouttes de laudanum, et, sur ce tampon, une serviette brûlante qu'elle remplaçait, dès qu'elle tiédissait, par une autre aussi brûlante. J'ai vécu d'un régime brûlant. Mais, ah ! Monsieur le curé ! quelles souffrances aiguës ! Je ne pouvais longtemps demeurer en place, et pas

même dans mon lit. A ce point, qu'avant-hier au soir, la douleur était si lancinante, que j'ai endossé ma robe de chambre, passé mes pantoufles, pour faire en hurlant les cent pas dans mon jardin.

— Je commence d'avoir, pense, à part soi, Monsieur le curé d'Ozeron, l'explication très naturelle de l'absurde cancan de mes ouailles. La robe chinoise n'est que la robe de chambre que je vois là sur ce fauteuil. Et quant au calumet...

— C'était affreux, Monsieur le curé. J'eusse essayé de tout pour me calmer. Mais rien n'y a fait que la compresse et la tisane. J'ai eu l'imprudence, ne sachant plus quoi inventer, d'allumer ma pipe. Mais, à peine en tirais-je les premières bouffées, qu'un vomissement de bile m'a pris sous le figuier. Et j'ai dû me recoucher.

Cependant que Jeanneton raccompagne Monsieur le curé, qui a promis au brave retraité qu'il reviendrait bientôt, elle l'entraîne vers la cuisine où elle est secouée par une cascade de larmes.

— Mais qu'y a-t-il, ma bonne Jeanneton, qu'y a-t-il?

Et l'excellente fille étend sa main, qui retient un mouchoir trempé, vers un oreiller éventré qui a perdu ses plumes dans un coin.

— Ah! de grâce! Pitié, Seigneur! Elles sont venues faire le jugement ce matin.

— Je ne vous comprends pas, ma brave fille. Parlez. De quel jugement? De qui?

— Du jugement, et de Marthe. De Marthe et des autres.

— Marthe, Marthe, cette mine à potins! il faut que je la retrouve partout. Un vrai fléau. Mais à quel jugement faites-vous allusion ?

— Monsieur le curé, elles sont venues me juger ce matin. J'étais encore au lit. Cinq heures n'avaient pas sonné. On a frappé à la porte de la rue. Alors, je suis descendue, je couche sous le toit. J'ai ouvert. J'ai vu Marthe et les autres. Elles étaient six. Marthe m'a dit : Nous allons te juger. Tu tues ton maître, tu le rends fou; avant-hier il se promenait en robe chinoise, une pipe à la main, et en aboyant à la lune dans le jardin. Moi, j'ai répondu à Marthe : Ce que vous dites est affreux, je respecte mon maître qui est malade. Non, non, a répliqué Marthe, tu le consumes à petit feu. Tu as jeté un sort dans son

coussin. Il est fou et il va mourir parce que tu as glissé dans ce coussin une plume fatale.

— Les idiotes! murmura Monsieur le curé d'Ozeron.

— Tu as glissé, m'a dit Marthe, tu as glissé, dans son oreiller, une plume fatale. Va tout de suite le chercher, cet oreiller, si tu ne veux pas que nous te dénoncions à la Police secrète. Alors moi, j'ai eu peur. Et, sans rien expliquer au pauvre Monsieur qui dormait, j'ai été lui tirer son oreiller de sous la tête, et je l'ai remplacé par un autre. Il m'a demandé, à moitié réveillé : Que fais-tu, Jeanneton? Je lui ai répondu, pour expliquer : Vous suez de la tête. Et je suis redescendue. Ah! Monsieur le curé! elles m'ont humiliée. Elles m'ont fait mettre à genoux devant l'oreiller que Marthe a fendu avec de gros ciseaux. Elle a cherché longtemps dans le duvet, à genoux elle-même. Elle répétait : Retire-toi, Satan! Enfin elle a dit : Voici la plume fatale de la criminelle. Et elle tenait une plume de poulet que la chaleur de la tête du pauvre Monsieur avait enroulée comme un ressort de montre. Nous allons brûler, a ajouté Marthe, l'objet de ton sacrilège. Tu es une maudite sorcière. Tu

mourras dans les griffes du démon. Et voilà. Et je pleure depuis ce matin. Mais vous, Monsieur le curé, vous me consolerez, vous me connaissez, vous !

— Ma bonne Jeanneton, calmez-vous. Ces bécasses m'entendront, je vous prie de le croire. Je connais votre dévouement, votre piété. Ah ! les vieilles pies ! Elles ont bien fait une allusion imbécile à la maladie de votre maître, mais elles se sont bien gardées de me conter leur inqualifiable action. Ne craignez rien, Jeanneton, le bon Dieu est avec vous.

Et Monsieur le curé d'Ozeron, laissant la pauvre femme un peu consolée, regagne le presbytère en pestant contre Marthe et sa bande qui ont, encore une fois, malgré sa défense formelle, procédé avec un toupet plein de malice et de superstition à cette recherche de la plume fatale.

Comme il arrive au coin de la place, il est distrait de son agacement par la vue d'un groupe d'enfants qui entourent son épagneul. Ces enfants poussent des espèces de cris de triomphe. Et le chien tout mouillé, qui se roule dans la

poussière au grand soleil, reconnaît son maître et gambade et les marmots font :

— Ha! Ha! Ha!

La bête n'a pas l'air de savoir ce qu'on lui veut. Mais Véronique, apparaissant sur le seuil du presbytère, explique à son fils que, tout à l'heure, le petit du facteur étant tombé dans l'eau courante et assez profonde du lavoir, tandis que sa mère ne savait que pousser des exclamations en le voyant dériver vers le gave, Pâturin, se jetant à la nage, l'a empoigné par le fond de sa culotte et ramené sain et sauf sur la berge.

Monsieur le curé d'Ozeron est tout joyeux de ce qu'on lui raconte de son chien, qui le caresse en le couvrant de boue, et auquel les camarades du petit du facteur continuent de faire escorte en s'écriant par intervalles :

— Ha! Ha! Ha!

Le soir même, Monsieur le curé d'Ozeron rit beaucoup en voyant qu'un admirateur a attaché au cou de Pâturin une croix d'honneur, détachée d'une image d'Epinal et collée sur du carton.

CHAPITRE XII

Bénigne et Monsieur le curé d'Ozeron furent exacts à leur rendez-vous en Abrecave. Marie accompagnait sa mère en proie depuis quelques jours à une assez lourde tristesse. L'entreprise de ce nouveau pèlerinage sur une tombe, pour obtenir la guérison de sa fille, laissait maintenant la duchesse incrédule sur une heureuse issue. Et la singulière intervention du vieillard à la Grotte de Lourdes ne lui semblait plus être qu'un des banaux incidents qui se reproduisent dans ces foules qui comprennent toujours quelques exaltés, quelques innocents. Elle traversait une de ces crises de découragement que même l'âme la plus énergique dans la piété connaît. Il est des heures où les bras se lassent d'avoir tant supplié sans que l'on ait obtenu ce qu'on désire. L'agonie de la pauvre femme avait tant duré ! A part quelques moments de ferveur, et ces apaisements

que donnent les larmes, quels répits avait-elle eus depuis cet orage qui, à Chanteluze, avait brisé son cœur? Son mari continuait sans doute de mener la même existence, et l'infirmité de leur fille persistait. Elle n'espérait plus dans ce que les docteurs lui avaient laissé entrevoir de la possibilité d'une cure progressive et lente. Encore que l'enfant entendît clairement le langage de sa mère, et le moindre son émis dans un appartement ou un jardin, aucun symptôme, même léger, n'indiquait une modification de son état.

Ah! que Bénigne, parlant pour sa Mimi, l'avait répété parmi les supplications des autres pèlerins, l'*éphphéta* qui ouvre et rend sonore la bouche du muet de l'évangile! Autant de fois hélas! elle avait vu s'éloigner l'Hostie, et, autant de fois, tenant son infirme par la main, cette exclamation lui était échappée : Il s'en va! tandis qu'en effet, avec une terrible majesté, le Christ lui-même se détournait sans l'exaucer, lui qui, pourtant, a connu la douleur de sa Mère. Nous ne vous demandons pas compte, Seigneur, de vos refus ou de vos atermoiements. Seigneur, nous vous aimons, Seigneur, nous vous adorons.

Aucun élan, aucune onction, mais la sécheresse et *l'à quoi bon* qui, parfois, paralysent les cœurs les plus religieux. Et même cette brise légère était tombée qui, peu de jours auparavant, avait incliné Bénigne à ce nouveau voyage. N'avait-elle pas suffisamment imploré la Vierge à Lourdes? Abrecave? Pourquoi Abrecave? Le Ciel était sourd. Comment forcer ici un miracle que là-bas elle n'avait pas obtenu? Il ne faut point s'acharner dans une obstination que Dieu réprouve, puisqu'il ne la favorise point. Il en sera de ce soir comme de demain. Rien ne fait pressentir le miracle, ni dans mon âme, ni au dehors. Des miracles? ce n'est point qu'il ne s'en produise, mais ils sont si rares! Et, quand on les observe, comme il m'a été donné plusieurs fois à Lourdes, il ne semble pas qu'ils puissent atteindre ceux qui en sont témoins. J'ai vu se relever de leurs grabats des hommes à moitié morts. Ils avaient sans doute une foi à transporter les montagnes. Pourtant, moi, Bénigne, j'ai fait ce que j'ai pu : j'ai pleuré, offert ma vie, je me suis tordu les mains, et l'ange n'est pas venu guérir Marie dans la piscine probatique. Longtemps, j'ai cru, lorsque je faisais boire mon enfant au

gobelet des malades, que sa langue, comme un pétale de rose, allait épouser le murmure de l'eau. Hélas! il n'en a rien été. Et je sanglotais quand elle essuyait ses lèvres et me souriait sans me parler. Pourquoi êtes-vous tellement beau, site d'Abrecave, alors que j'y reviens avec mon enfant qui n'est pas guérie? O feuillages lustrés! bloc de ciel bleu dont la lumière étincelle dans les boutons d'or et les sainfoins! masse montagneuse aux damiers de fluide émeraude! fauvettes et merles et grillons! ô choses que je voyais et que j'entendais, sur la pelouse de Chanteluze, quand l'âme d'un saint poète y brillait et chantait à l'unisson, pourquoi votre splendeur s'évanouit-elle parce que la langue de ma petite fille est retenue?

Le déjeuner fut triste qui réunit, à midi, la duchesse, Mimi et Monsieur le curé d'Ozeron, à la table du desservant actuel d'Abrecave. Dès le matin même, les deux femmes et leur digne ami étaient allés prier sur la tombe respectée; mais, si ferventes qu'eussent été leurs prières, ils s'en retournèrent en proie à cette mélancolie qui froisse le cœur lorsque notre demande n'est pas agréée. Il fallut cependant, alors qu'on eût pré-

féré se recueillir dans sa tristesse, subir la conversation de l'hospitalier curé dont le caractère, depuis le mois dernier, ne s'était point modifié. Il avait reconnu vite la mère et la fille qui furent pour lui un sujet d'intrigue, au cimetière, le lendemain de la fête des Morts. Et le brave homme pouvait se convaincre, à cette heure, que l'enfant qu'il avait alors interrogée n'avait pas seulement l'air d'être muette, mais qu'elle l'était en vérité.

Monsieur le curé d'Ozeron et ses deux amies entendirent non plus la critique de l'ancien curé d'Abrecave par son successeur, celui-ci ayant compris qu'elle n'eût pas été de mise, mais l'exposé d'un nouveau mode, conçu par lui, d'exploration sous-marine. Il prétendait avoir perfectionné le scaphandre de telle manière que, sans être relié à un bateau par des tuyaux amenant l'air, le plongeur pût aller et venir, manger, boire, et même dormir, sans difficulté. Monsieur le curé d'Ozeron l'écoutait sans trop lui répondre, se demandant pourquoi cet original, alors qu'il avait à sa disposition tant de belle terre et d'air pur où circuler, méditer, visiter ses ouailles, songeait à s'aller promener comme Neptune au fond de l'Océan.

Si le découragement, à la suite d'une espérance qu'avaient fait naître les paroles d'un vieil homme à Lourdes, et que l'on avait entretenue un peu témérairement peut-être, n'avait embrumé les âmes de la duchesse et de son saint ami, cette conversation les eût égayés. Le déjeuner se prolongea si avant, à cause des inventions qui succédaient aux inventions, que Monsieur le curé d'Ozeron sursauta en consultant sa montre : il était matériellement impossible d'aller rejoindre l'unique train qui pouvait les ramener, la duchesse, Marie et lui. Son collègue, aussi accueillant que bavard, mit à sa disposition la chambre d'ami et, quant aux dames, elles s'en iraient loger ce soir chez les meuniers d'Abrecave, qui en seraient charmés, étant si affectionnés à Monsieur le curé d'Ozeron. Celui-ci, Bénigne et la petite fille allèrent donc, dans l'après-midi, visiter l'Argentin et sa femme qui n'en furent pas peu flattés et multiplièrent leurs attentions, lorsque, en peu de mots glissés à part, ils apprirent que la duchesse n'était autre que la donatrice du collier, dont quelques perles avaient fait leur fortune au loin et sauvé, ici, leurs parents de la ruine. Le meunier, considérant cette fem-

me aux manières si simples, à la physionomie si belle encore, mais douloureuse, pouvait croire à peine qu'elle était cette fée, qui, d'un geste, avait fait s'entr'ouvrir la mer et les trésors de l'Amérique devant lui, et posé sur le torrent ces turbines dont s'échappaient des gerbes de cristal qui, à cette heure, faisaient sourire Marie.

Quant à Bénigne, bien que l'ancien curé d'Abrecave lui eût fait jadis part de ces premières grandes charités que le collier de perles avait permises, elle n'avait point gardé le souvenir spécial de cet emploi. Monsieur le curé d'Ozeron, qui était au courant, ne le lui avait point rappelé jusque-là. Mais, en ce jour, la voyant si triste, et, voulant en quelque manière lui remettre un peu de joie au cœur, en lui rappelant un bienfait venu d'elle, il la prit aussi à part et lui dit :

— Le bonheur de ces gens, leur gai moulin, ces cascades avec leurs perles, tels sont les fruits providentiels de votre collier. Et ce n'est certes pas les seuls bienfaits de cette charité. De grandes infortunes, le déshonneur même, ont été réparés par elle.

— Que me dites-vous, Monsieur le curé ? Serait-il possible ?

— Ce que vous voyez ici est la première œuvre de votre joyau, accomplie par notre saint ami d'Abrecave.

Généreuse, aimant peu à se complaire dans le souvenir de bonnes actions qu'elle n'eût pu renouveler aujourd'hui, elle changea de conversation. Et :

— Madame, dit-elle à la meunière, la grande joie de ma petite muette, c'est de jeter du grain aux poules, et les vôtres sont si jolies...

La brave femme ne laissa pas Bénigne formuler davantage son désir. Elle ceignit l'enfant d'un tablier, et le releva en forme de poche, pour l'emplir de perles de maïs argenté.

La volaille accourut en caquetant. Mimi lançait, dans la lumière, les semences enlevées aux sceptres d'or de la belle moisson. Et, la voyant ainsi amusée, Bénigne ressentait dans son cœur une tendresse infinie, mais aussi cette tristesse sans nom qui enveloppe la mère au pied de la croix de son enfant. Jamais jour ne fut plus radieux que ce jour de mai. On eût dit que le Créateur le ressortait du fond des âges, qu'il le faisait échapper à cette corruption qui gagne de plus en plus notre nature déchue ; qu'il le pei-

gnait de ce même soleil à l'ombre duquel Booz faisait la sieste, et qui vibrait sur les larges gravures de la Bible aimées du petit qui devint Pasteur d'Abrecave, et y mourut et y reposait.

Les flancs de la vallée s'accusaient en mosaïque de pierres précieuses, à quoi peut être seulement comparée cette étourdissante joie de verts noyers, de foins luisants, dans la torpeur du prairial neuf. Les meuniers, sachant que les voyageuses ne pourraient repartir que le lendemain matin, offrirent, avec empressement, avant qu'on la leur eût demandée, une chambre à Bénigne et à Marie et saisirent l'occasion de retenir, le soir même, à leur table, avec elles, Messieurs les curés d'Ozeron et d'Abrecave. On n'eut garde de leur refuser, tant, pour ces bonnes gens, une telle circonstance leur était un prétexte de marquer leur reconnaissance à la donatrice des perles, et tant ce leur était un honneur qu'elle acceptât l'invitation.

L'heure du souper est tardive à Abrecave, d'autant plus, à ce moment, que les jeunes filles vaquent aux travaux des champs, et, c'est au retour seulement des semailles qu'elles jettent en

hâteun fichu sur la tête, pour se rendre au mois de Marie.

L'après-midi se passa lentement, dans la déception : cette guérison, sans trop se l'avouer à soi-même, on l'avait espérée. Si Monsieur le curé d'Ozeron revint à la tombe de son maître, Bénigne et Mimi n'y retournèrent plus et se promenèrent, en attendant la douce cérémonie à l'église, sur cette claire lueur qu'est une route de montagne.

La cloche enfin sonna. Une telle tendresse tombait des cimes ! Il n'y avait point là un Sinaï tonnant, mais plutôt un Thabor où le berger prend sur son cœur la petite brebis malade. Une fraîcheur de source succédait à l'embrasement solaire. Un grand brisement du cœur poignait Bénigne et Monsieur le curé d'Ozeron, en face de cet autel rural où avait jadis officié le grand mort dont ils vénéraient la mémoire. C'était à ce même autel, où trônait le Salut des infirmes, que le prêtre-poète avait suspendu, son ministère durant, et deux fois par année, l'étroite couronne de fleurs qui avait ceint le front de sa chérie.

Sur l'harmonium, plutôt des brises que des

cantiques gémirent, qui, avec les litanies, une dizaine de chapelet, quelques cierges ardents, une foison de roses et de pivoines et le salut, composèrent la naïve cérémonie. Monsieur le curé d'Ozeron, tout proche de la Vierge, et à genoux sur un prie-Dieu de chêne, où il avait vu son protecteur incliné bien souvent, dissimulait ses larmes, la face enfouie dans ses mains jointes. Bénigne égrenait machinalement son rosaire. Mimi contemplait avec curiosité les statues et le luminaire.

L'office terminé, les invités se rendirent au moulin où les meuniers, jeunes et vieux, avaient apprêté, en peu de temps, le repas le plus choisi, trop peut-être. Mais la duchesse était assez bonne pour être touchée d'une attention du cœur, de quelque manière qu'elle se manifestât.

Il était bien près de dix heures, et il faisait un beau clair de lune, quand on quitta la table pour aller s'asseoir et prendre le café sous les noyers. L'hôte racontait sa vie en Amérique, expliquait à Monsieur le curé d'Ozeron comment le fils de l'ancien notaire pourrait faire fortune.

C'est alors que les quarante perles, transfor-

mées encore une fois, se prirent à briller plus radieusement que de coutume dans le torrent d'Abrecave. Ce n'était point sur les nouvelles turbines qu'elles étincelaient dans la nuit, mais à une certaine distance de la plus vieille roue, conservée en pieuse mémoire de la construction primitive.

Mimi, échappant un instant à la surveillance maternelle, s'était assise sur un talus escarpé, en face de cette mousse qui ruisselait. Elle contemplait les perles qui irradiaient. La lumière électrique, là-bas, dans l'installation nouvelle d'où parvenait jusqu'à l'enfant le ronflement des moteurs, n'avait point cette douceur de la lune sur les gouttes d'eau rejaillissant de l'antique roue désormais immobile.

La muette regardait ces perles qui, élevées de l'Océan au Ciel, redescendaient dans cette gerbe du rapide ruisseau d'Abrecave. Oh! qu'elles étaient fines! Que la petite fille en était éblouie! Le soleil de la nuit se jouait parmi elles. S'il est beau de voir l'onde traversée par les rayons du midi, qu'elle est douce au regard cette caresse dont la pénètre le clair de lune! Qui n'a bu à la source de ce bleu tremblant? De quel orient ne

colorait-il pas ces graines liquides? Mimi, bien sage au bord du talus, ne les aurait pas analysées, mais elle leur souriait dans l'ombre, et les comparait justement à leurs sœurs qu'elle avait vues, ici où là, groupées en collier. Je dis ici ou là, car pour le joyau donné par sa mère au curé d'Abrecave, elle n'était point née, que l'eût-elle connu? Mais, plutôt, à ces colliers innocents que tout enfant compose avec les verroteries d'une boîte à jouets.

Ces larmes du torrent lui apparaissaient plus désirables que toutes les choses qu'elle avait observées en ce monde. Et comment non? Est-ce qu'elles ne réfractaient point cette ineffable lumière qui séduit les poètes et les enfants?

Jusqu'à la base du frêne, sous lequel Mimi était assise, la fusée d'eau frappant la mousse venait frissonner impalpable. Ah! que recélaient donc ces perles! D'abord cette aube mélancolique des rossignols, qui avait frémi sur la terrasse du château natal du poète d'Abrecave, quand Cécile adolescente, d'un mouvement de ses bras fragiles, s'était fiancée à lui; cet autre lever du crépuscule, ensuite, qui inondait la pelouse de Chanteluze, lorsque Bénigne, la fenêtre

ouverte après une journée torride, laissait passer dans ses prières le large souffle des vers qu'elle avait entendu lire.

Mais que savait Mimi, sinon que cette eau était brillante et fraîche, et que sa douce mère, à quelque distance, causait, après dîner, avec de braves personnes ? Qu'elle était bien, là, sur l'herbe qu'elle lissait avec ses mains ! Ah ! ce n'était pas elle, Mimi, qui se fût attristée de n'avoir pas été guérie, comme s'en affligeaient sa maman et Monsieur le curé d'Ozeron. Cela lui était bien égal, en cet instant, d'être muette ! Le collier de perles du torrent ne chantait-il pas dans la nuit ?

Vint la tentation. Oh ! ces gouttes ! Qu'il eût été agréable d'en retenir quelques-unes dans ses doigts ! Il n'y avait qu'à se laisser glisser le long de cette herbe... Voyons...

— Maman !

L'eau, pourtant sans profondeur, où venait de tomber Mimi, l'effrayait.

— Maman ! maman !

La gerbe d'eau qui, moins distante, aspergeait sa figure, la glaçait d'un indicible émoi.

— Maman! maman! maman!

Sous les noyers de la prairie, Bénigne écoutait Monsieur le curé d'Ozeron. Il rappelait au meunier des souvenirs d'enfance. La terrible montagne, que la nuit envahissait, n'avait pour ces deux hommes qu'une douceur maternelle.

Une cascade qui grondait au loin, plus haut que le bruit des turbines, inspirait le fils de Véronique :

— C'est par là que nous allions cueillir de la réglisse; et, dans ce chemin qui se perd dans la brume, notre vieux curé aimait à herboriser. Il mettait son bréviaire dans sa boîte verte. Je crois que ces promenades lui étaient un double prétexte de pleurer, en se cachant le plus possible, et de méditer.

— Comment, objectait l'actuel curé d'Abrecave, d'ailleurs sans aucune malice, comment n'était-il pas détaché davantage des choses de ce monde ?

— Mon cher confrère, répondait Monsieur le curé d'Ozeron, c'est parce qu'il avait rompu avec la terre, qu'il versait ainsi des larmes dans la solitude. Il est assez exceptionnel qu'un prêtre ait souffert dans une femme et une enfant qu'il

a perdues. Cependant mon compagnon de jeunesse, ici présent, vous dira que notre saint Pasteur ne s'attachait point à ses croix personnelles ; que, bien au contraire, repoussant tout égoïsme, il n'avait ici-bas qu'une famille ; celle de ce village, où il nous a aimés comme des fils.

Le meunier appuyait :

— Ce moulin où j'ai l'honneur de vous recevoir, eh bien ! ce moulin, vous savez grâce à qui, et grâce à quoi, il est debout ? Vous le savez, vous, Monsieur le curé d'Ozeron ; et que c'est au jour de votre première Messe que le défunt revint de la ville, avec, dans sa soutane, un collier de perles qui pouvait racheter six moulins. C'est donc qu'il attirait les cœurs, pour qu'on lui confiât des misères à soulager ? Si j'ai trop parlé, dites-le. Mais la reconnaissance, parfois, vous étouffe.

Et le bon Argentin regardait, tour à tour, la duchesse, dont la physionomie restait discrète, et le pointilleux curé d'Abrecave, tout abasourdi, ne comprenant pas, interrogeant :

— Il y a des perles dans ce moulin ? Comment ? Il y a des perles dans la bâtisse ?

Il y avait des perles, les perles qui, en ce moment, baignaient les cheveux de la petite Mimi qui avait glissé sur les pierres, et dont la langue s'était déliée, et qui continuait à appeler :

— Maman ! maman !

— C'est curieux, fit enfin la meunière, on dirait qu'on appelle du côté de la vieille roue.

— Mimi n'est pas là, remarqua, mais sans l'ombre d'une inquiétude, Bénigne.

Comme l'appel se faisait entendre, les deux femmes se dirigèrent vers le petit ravin, moins un ravin qu'un fossé herbeux, dont le flan déclive était élevé de cinq ou six mètres.

Là, elles aperçurent, non loin de la roue hors d'usage, Mimi qui essayait en vain de remonter le talus. A chaque tentative, elle retombait dans l'eau qui atteignait, en cet endroit, à sa ceinture, et elle s'écriait :

— Maman ! maman !

Cette exclamation avait l'air si naturel que la meunière, oubliant que l'enfant avait été muette, ne songeait qu'à la retirer de ce trou, et ne s'expliquait pas bien l'attitude de la mère qui, prise d'un frisson, sanglotait.

— N'ayez pas peur, Madame. Voyez, je n'ai qu'à descendre et lui donner la main.

Bénigne ne répondait pas. Et, tandis que la brave femme hissait Mimi facilement, la mère se prosternait, les bras en croix, orientée vers les deux tombes, la grande et la petite, qu'elle savait là-bas, et sur lesquelles s'étendait avec amour le silence timide de la lune.

Elle prit enfin son enfant contre elle, et ne dit pas un mot, les dents serrées. Elle ressentait, avec une joie frénétique, la pénétration, jusqu'à son sein maternel, de l'eau froide qui découlait des vêtements de la miraculée. Celle-ci rendait à sa mère son étreinte de toute la force de ses petits bras. Et, recherchant dans sa mémoire des mots qu'elle avait entendu prononcer par sa mère, comme tant d'autres mots qu'elle n'avait pu jusqu'ici proférer, elle disait, indistinctement encore, mais dans un gazouillis qui allait bientôt s'éclaircir :

— Maman, avec l'eau du moulin, j'ai voulu te faire un collier de perles.

O sérénité de Dieu ! Ainsi, toute douleur s'évanouissait. Il n'y avait plus d'enfant infirme; il n'y avait plus de journée lugubre où le vieil

adultère se perpétrait; il n'y avait plus de ruine; il n'y avait plus de deuil; il n'y avait plus de poème de douleur. Seules, les grandes strophes d'amour, où le saint d'Abrecave avait chanté son espérance à Cécile, déployaient sans bruit leurs ailes dans l'âme de Bénigne. La nuit montait. Elle montait en grandissant. Elle submergeait les combes où Dieu a créé la douceur des perdrix blanches. Et, avec la nuit, s'élevait le cœur en s'élargissant. Et, au delà du cœur, c'était la prière qui s'en exhalait.

La meunière, qui avait enfin compris, s'était précipitée vers le groupe qui causait sous les noyers. Bénigne et Mimi arrivèrent. Tous se taisaient. Mais, sur la route, un pas se fit entendre. Un errant passait, et sa voix solitaire emplissait la nuit de cette antique berceuse dont on a enchanté mon enfance :

... l'ange a passé ;
Le jour a déjà baissé,
L'oiseau bleu s'est envolé,
Et l'on n'entend pour tout bruit
Que le ruisseau qui s'enfuit...

CHAPITRE XIII

A Ozeron, dans la plénitude solaire et la joie des feuillages, le grillon, la fauvette et le merle se taisent pour écouter la voix du chanoine rubicond, aux lunettes d'acier :

> In supremæ nocte cenæ
> Recumbens cum fratribus...

Ainsi, Seigneur, vous vous êtes mis à table avec nous, dans la nuit de la dernière Cène, et vous nous avez appelés vos frères.

La brise court comme l'eau, les noisettes s'arrondissent, les joncs, le foin, la menthe, les campanules jonchent la rue. La procession passe comme balancée. Les pieds des enfants tantôt se précipitent, tantôt s'arrêtent. Et la bannière, au milieu de la rue, avance. Des rameaux, encore pleins de vie, coupés d'hier, tendent un voile vert contre les murs. Les champs de blé se

dressent, là-bas, comme des tables magnifiques :

Observata lege plene
Cibis in legalibus...

Voici des roses, une cascade de roses à l'angle du vieux mur, une cascade de roses rouges, comme s'il avait plu du feu. Voilà deux lys entre deux cierges aux flammes rousses. Un petit chat s'entoure de sa queue dont l'extrémité se tortille. Et le bon chien, à qui les enfants avaient donné la croix d'honneur, regarde le défilé. Son beau panache va et vient, il est un peu étonné. Tout cela fait partie du cadre de ce ciel qui ne méprise aucune créature, pas plus le chien ou le chat que la guêpe qui livre bataille au capricorne sous le chêne :

Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus...

O mélodie bienheureuse ! O vous ! qui vous donnez à manger, de vos propres mains, à ceux que vous avez choisis : il ne nous reste plus qu'à demeurer dans l'éternité. Candeur ! Frappement régulier du tambour, et ce cri déchirant des

trompettes, et l'inscription dorée qu'on lit sur la bannière qui avance toujours, avance lentement, avance en barrant la rue de toute la largeur de ses bras : « Mon fils, donne-moi ton cœur ! » Je vous le donne. Prenez-le. Mais qu'en ferez-vous ! Seul vous pouvez en tirer quelque chose, puisqu'il vous contient, puisque vous êtes attaché tellement à lui que vous ne pouvez en être arraché sans que je meure.

Tels sont les sentiments et les pensées de Bénigne, durant cette procession du Saint-Sacrement où elle a voulu venir assister avec Marie, avant leur départ pour Paris. O joie ineffable ! d'une mère dont l'enfant guérie mêle sa voix de source aux voix des chanteuses villageoises ! Mimi, vêtue de blanc, effeuille des fleurs. Et la couronne qui est sur ses cheveux, habilement disposée par Bénigne, c'est la petite couronne, enlevée un moment au presbytère d'Ozeron, la petite couronne de cette autre Marie enterrée dans la solitude pastorale d'Abre-cave.

Notre-Seigneur bénit la foule. On entend la clochette, comme de cet agneau pascal, puis le seul cliquetis des chaînettes des âcres encensoirs

sur la verdure écrasée. Mimi, doux rosier, laisse pleuvoir des roses.

Qu'elle est loin! la triste nuit pluvieuse, durant laquelle Bénigne avait heurté, pour la première fois, à la porte du presbytère d'Ozeron !

Dans l'assistance, nous reconnaissons des amis : la postière dont l'ombrelle est verte comme l'échine de la rainette, jaune le corsage et grise la robe. Elle est satisfaite, aujourd'hui, d'échapper à l'obsession des plis recommandés, à l'arrogance du gendarme ambulant, à la vente des timbres. Elle est peu compliquée, malgré sa perruque. Une certitude pour elle, c'est qu'au Ciel il n'y aura plus de pédant et cruel inspecteur, qui vous demande avec brusquerie : Si un sous-préfet vous intimait l'ordre de violer le secret professionnel, que feriez-vous ?

Non, il n'y a plus de tyrannie administrative là où est Notre-Seigneur si bon, si désireux de ne point paraître, qu'il se cache sous l'apparence d'un morceau de pain. Voici Bénigne, et voici Véronique toujours haute, toujours digne, dans son manteau romain. Elle précède un tas de commères parmi lesquelles Marthe, dont la mise plus encore qu'à l'ordinaire est soignée. Son

avarice n'exclut pas le grand soin qu'elle prend d'elle-même. Bien qu'elle ait une certaine religiosité, les hymmes et cantiques la touchent peu. Et puis, elle se demande pourquoi les curés ont tant d'or dessus. Elle se souvient, avec un orgueil mêlé d'amertume, qu'elle aussi, Marthe, il y a un an, portait sur elle une fortune, de quarante-quatre mille francs, qu'elle avait été chargée de remettre à Monsieur le curé d'Ozeron de la part du meunier d'Abrecave. Ah ! certes ! pour que cet Américain m'ait confié une telle somme, au lieu de l'envoyer par la poste, il fallait qu'il connût bien mon honnêteté. Mais j'aurais pu voler l'argent, acheter, avec, une ferme à Montevideo. Je ne l'ai pas acquise parce que je n'ai pas dérobé cette somme. Et, alors, est-ce que l'on n'aurait pas dû me faire cadeau de la moitié ? ou seulement du quart ? Ainsi Marthe songe, cependant que la Prose du *Lauda Sion* vibre au cœur de la vallée. A nouveau, l'on n'entend que le cliquetis des chaînettes des encensoirs. Le Seigneur bénit encore la foule prosternée. Monsieur le curé d'Ozeron, tenant à pleines mains le lourd Saint-Sacrement, le présente à la foule qui, bientôt, se remet en ordre et en marche. Enfin, quittant l'au-

tel champêtre bourré de lys, il regagne le dais cramoisi, que soutiennent quatre jeunes paysans et dont le vieux maire, le pharmacien, le docteur et l'épicier, relèvent les cordons aux franges d'or.

Dans le groupe qui entoure Monsieur le curé d'Ozeron, on remarque, non loin de Zéphyrin, Poli, Poli qui, dès l'aube, a quitté sa femme, enfin légitime, et remonté le gave jusqu'à Ozeron en visitant ses lignes à anguilles tendues la veille au soir. Il a levé six belles pièces, dont trois ont été offertes à Véronique, et trois autres au cordonnier.

— Zéphyrin ! tu les cuiras avec un hachis d'ail et de persil. J'irai t'aider à les manger après la procession que j'aime mieux suivre ici que dans le village de ma femme où le curé est moins distingué.

Un souffle bleu gonfle le ciel. Le tambour gronde. On rentre dans l'église dont les murs vibrent. Notre-Seigneur bénit de nouveau son peuple. Et, lorsque, vers midi, Bénigne, Mimi et Véronique regagnent le presbytère, le parfum de la jonchée s'exalte dans l'ardeur du jour.

Ce fut un doux repas que celui qui suivit la

cérémonie. Véronique servait, non point dans cet esprit d'esclavage auquel trop souvent le onde assimile celui de la mère d'un prêtre campagnard, mais dans ce beau sens évangélique où tout l'honneur revient à la femme qui se dévoue. Les hommes épris de conventions eussent bien étonné Monsieur le curé d'Ozeron, en ui apprenant qu'il manquait d'égard envers Véronique, et bien déconcerté celle-ci en rabaissant le privilège de se dévouer. Bénigne, quoique Parisienne, avait trop vécu au pays basque pour se choquer du même usage qu'elle retrouvait en Béarn. Les anguilles de Poli et une dinde firent les frais de la Fête-Dieu, présentées dans une faïence dont se réjouit Mimi, et qui rappela les assiettes coloriées de Chanteluze à Bénigne. Cette mère ne se lassait pas d'entendre parler de mieux en mieux sa petite. Et, quand elle entendait la fauvette avant que la miraculée fût éveillée, elle souhaitait que, dès l'aube, l'enfant comme l'oiseau gazouillât. Le soir où Mimi avait été guérie dans le torrent d'Abrecave, Bénigne avait commencé de recouvrer cet épanouissement interrompu par le drame de Chanteluze.

L'après-midi se passa dans l'encens et les chants

à l'église. Bénigne et Mimi devaient quitter Ozeron le lendemain matin. La petite fille fut couchée de bonne heure dans la même chambre où, par une soirée si différente de celle-ci, tandis que sonnait le glas, on les avait accueillies elle et sa mère.

Maintenant, dans le jardin où Monsieur le curé d'Ozeron était assis en face de Bénigne, la lune pâle se levait dans le jour finissant. Le prêtre demanda :

— Quand serez-vous à Paris ?

— Dans une semaine.

On entendit le ronflement d'un scarabée. Quelque oiseau fit bouger les feuilles. Puis, il n'y eut plus que le bruit de la batterie de cuisine que Véronique remettait en ordre.

— Votre mari sait-il que son enfant est guérie ? demanda simplement Monsieur le curé d'Ozeron à la duchesse.

Un peu farouche, elle répondit :

— Non. Que lui importerait, d'ailleurs ?

— C'est aujourd'hui la Fête-Dieu, fit-il.

Elle se tut. Il continua :

— L'Hostie a comblé la plaine de bénédictions.

Elle se taisait toujours. Il poursuivit :

— Nous sommes plongés dans le Seigneur qui a guéri votre enfant. Que ferez-vous pour Lui?

Il entendit que Bénigne se prenait à sangloter dans l'ombre. Il reprit :

— Considérez ce que Dieu a fait d'une poignée de perles que vous avez confiée à un humble desservant. Il les a fait chanter sur les lèvres de votre enfant. Elle dort en ce moment, mais, demain, comme autant de perles, se presseront de nouveau les syllabes sur ses lèvres, dans sa prière, et dans les mots d'amour qu'elle vous adressera. Que rendrez-vous à Celui qui a opéré toutes ces choses ?

Elle s'obstinait dans son mutisme.

— Sachez, dit-il, que votre mari m'a écrit. Il sait que je vous connais. Il s'inquiète encore de vous et de sa fille, et se renseigne discrètement auprès des amis que vous possédez en Béarn.

— Eh bien ? fit-elle, ne pleurant plus.

— Cette fille, avec qui il vivait, l'a quitté, lasse d'un malade qui est complètement ruiné.

— Malade? interrogea Bénigne.

— Il est paralysé depuis un an, à la suite de ses débauches.

Choquée, elle avait déjà compris :

— Et c'est un pareil époux que vous voulez rendre à son épouse?

— Il ne s'agit point d'épouse, ou, du moins, il n'est question que de la chrétienne dans l'épouse.

Elle continuait de réprimer ses sanglots :

— Pourquoi, Monsieur le curé, cette démarche à l'impromptu? Si vous connaissiez déjà, depuis quelque temps, les desseins de ce malheureux, qu'avez-vous attendu jusqu'à présent pour m'en instruire?

— J'attendais le conseil du Seigneur.

— Le Seigneur vous a donc parlé?

— Il m'a parlé, la nuit, sur la terrasse d'Abrecave, lorsque votre enfant a crié vers vous avec la voix qui lui a été donnée.

Elle n'objecta rien.

— Peut-être m'a-t-il encore parlé, reprit-il, par la bouche d'un mendiant, mais, plus sûrement, lui-même, dans la splendeur de ce jour qui s'en va. Ce n'est pas en vain que l'Hostie aura été élevée aujourd'hui sur la terre d'Ozeron.

Bénigne évoqua la procession du matin. Elle

revit la petite couronne de roses blanches, la nuque innocente de Mimi agenouillée tandis que Jésus-Christ débordait des âmes. Elle n'eut qu'un mot :

— Oui.

Ce fut lui qui pleura.

Il la pria de le suivre. Il l'introduisit dans cette même pièce où il l'avait revue lorsque, sous la rafale de novembre, elle avait échoué au presbytère. Il alluma la lampe. Le portrait du curé d'Abrecave était là toujours, avec, au-dessous, l'auréole blanche et mince replacée tout à l'heure. Bénigne contempla l'ascétique figure inondée d'une joie surnaturelle. C'était une peinture qui ne manquait pas de caractère. L'œuvre, peut-être, de quelque admirateur qui passa par la montagne. L'homme de Dieu tenait d'une main un bréviaire usé; de l'autre cette fleur ineffablement bleue que l'on nomme gentiane acaule.

Monsieur le curé d'Ozeron se dirigea vers un meuble qu'il ouvrit, et dont il retira un cahier.

— Voici, dit-il à Bénigne, le compte des perles à ce jour.

Elle sourit.

C'était un pauvre cahier bien réglé. Au début,

l'écriture du prêtre poète endormi dans la solitude d'Abrecave tremblait. Son geste vacillant couvrait comme d'une bénédiction les sept premières années, de 1884 à 1891. Puis, c'était la courte et ferme ronde de Monsieur le curé d'Ozeron qui prenait la suite. A côté de grosses charités comme le rachat du moulin, l'envoi du jeune meunier en Argentine, la réparation de la faute du fils du maire, son voyage, son établissement, toute une liste de moindres secours était dressée. Il y avait des lignes bien tirées, des totaux, des reports, l'emploi de sommes, le remploi d'autres, le relevé des arrérages touchés, l'indication des valeurs acquises. Chacune de ces aumônes vivait, n'avait jamais été pour Monsieur le curé d'Abrecave, non plus que pour Monsieur le curé d'Ozeron, un chiffre sec. Tel bienfait représentait une pauvre vieille au coin du feu, tel autre un toit branlant ombragé d'un chêne. Les noms de la plaine d'Ozeron succédaient à ceux de la vallée d'Abrecave. Mais, ce que ne disait pas Monsieur le curé, c'est que, dans le meuble, il y avait un autre cahier où s'alignaient aussi bien des aumônes qu'il faisait avec sa propre bourse.

Bénigne le regardait feuilleter le compte des perles. Elle se penchait vers l'écriture du prêtre mort et lisait par exemple :

... Mme Lamaysou a reçu, le 3 décembre 1884, pour frais de voyage et de séjour à Bayonne, où son petit garçon a été opéré, la somme de cent francs, ci 100 00

... Mme Bonnecaze a reçu, le 10 mars 1885, à la naissance de son sixième enfant, un secours de cent francs, ci........................ 100 00

... M. Prat a reçu, le 1er juin 1885, pour l'achat d'un appareil orthopédique, la somme de quatre-vingts francs, ci................... 80 00

... Mme Vve Loustau a reçu, durant ce trimestre, 12 bons de viande, montant ensemble à quinze francs trente centimes, ci................ 15 30

... M. Nougué a reçu, le 15 avril 1887, la somme de soixante francs pour faciliter à son petit garçon un traitement à Salies, ci............. 60 00

... Mme Vve Maysonnave a reçu,

le 9 avril 1888, la somme de onze cents francs représentant le prix d'un couple de bœufs tués par la foudre, (elle n'était pas assurée), ci........ 1. 100 00

... Mme Carrère a reçu, pour solde de graisse et de sabots, durant l'année 1890, la somme de soixante francs trente centimes, ci......... 60 30

Quelques fleurs de montagne demeuraient entre les feuillets de ces comptes : un myrtil, un iris, un raisin-d'ours, un daphné, un arnica.

La tenue de ce cahier se poursuivait, à présent, de la main de Monsieur le curé d'Ozeron :

... Mme Nabarrot a reçu, le 1er janvier 1892, pour amortissement d'une dette qui la mettait en danger d'être saisie, trois cents francs, ci.. 300 00

... Le ménage Pédehontàa a reçu, le 4 août 1893, comme aide à l'adoption d'une nièce orpheline, infirme et en bas âge, trois cents francs, ci. 300 00

... Mme Lucassou a reçu, le 21 août 1893, pour une saison à Dax, cent cinquante francs........... 150 00

Et, ainsi de suite, jusqu'en ce mois de juin

1898. Et, l'année précédente, était soigneusement consigné le remboursement, capital et intérêts, par le meunier d'Abrecave, de la somme de quarante-quatre mille francs.

Bénigne à nouveau sourit, et :

— Vous voulez donc exposer à mes yeux mille bienfaits dont Monsieur le curé d'Abrecave et vous-même avez été les auteurs?

A son tour il sourit, et répliqua :

— Le Royaume des Cieux est encore semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles. Que nous les ayons trouvées, je le veux. Mais c'est vous qui les avez livrées. Il vous a été donné de faire tout ce bien. Que donnerez-vous au Seigneur, qui vous l'a rendu au centuple en guérissant votre enfant? Il ne vous reste plus que le sacrifice de vous-même.

Elle regarda Monsieur le curé d'Ozeron, puis le portrait du saint homme d'Abrecave. Elle dit enfin :

— S'il ne s'agit que du sacrifice de moi-même, c'est bien peu de chose, il est fait. Mais il y a Mimi, et nous sommes déjà si à l'étroit! Comment nous charger d'un malade sans ressources ou, plutôt, comment vivrons-nous?

— De combien disposez-vous ?

— De cinq mille francs de rente, dont mon père et ma mère, en se privant, me servent quinze cents.

— Vous déplairait-il de vous fixer à Lourdes ?

— N'était cette question de mes parents, qui ne quittent plus Paris, je l'habiterais avec Mimi.

— Je sais, à Lourdes, une Maison de retraite où l'on vous accueillerait tous trois.

Bénigne eut un sursaut interrogateur. Le digne Monsieur le curé d'Ozeron continua calmement :

— ... Où l'on vous accueillerait tous trois, c'est-à-dire vous, votre mari et votre enfant, pour une pension à peine plus importante que la ressource dont vous disposez.

— A peine plus importante, murmura Bénigne, mais...

— Il y a les perles.

— Si gênée que je sois, il m'en coûterait beaucoup d'en distraire, à mon usage, quelques-unes. Je les ai données si volontiers !

— Il n'est point nécessaire que vous les repreniez. Elles savent faire le bien sans se diminuer. Ce sont des vierges sages.

— Comment donc? fit Bénigne peu entendue aux affaires.

Monsieur le curé d'Ozeron ouvrit le livre de comptes et :

— Voici, dit-il, ce qui reste en caisse, après remboursement par le bon meunier d'Abrecave, défalcation faite de ce que j'ai payé pour combler un déficit, établir un jeune homme en Amérique, et porter quelques secours aux uns et aux autres. Vous voyez que les quarante perles sont intactes. Les rentrées d'arrérages, quelques hausses, quelques sorties, ont balancé bien au delà...

— Monsieur le curé, vous me parlez hébreu, observa Bénigne.

— C'est vrai, Madame. Il vaut mieux que je vous dise que, sans se disperser ni se perdre, les perles peuvent augmenter votre petite rente chaque année. Elles ont agi comme les fidèles serviteurs de l'Evangile, qui placèrent bien leurs talents.

Il replaça le cahier dans le secrétaire qu'il referma après en avoir retiré une lettre. Bénigne reconnut, sur l'enveloppe, l'écriture de son mari.

— Vous allez, lui dit-il, emporter ce pli dans votre chambre, en prendre connaissance. Vous ne me direz ce que vous en pensez que demain, avant votre départ, après la Messe. Prenez-le, et puis ceci.

Il tendit à Bénigne un crucifix de cuivre, tout usé.

— Il fut au vieil apôtre dont, sans doute, l'intercession a aidé à la guérison de Marie. Vous lirez cette lettre en jetant parfois les yeux sur cette croix.

La duchesse tremblait un peu en regagnant sa chambre où Marie dormait d'un sommeil heureux, bien grosse, les joues rouges. Une dent pareille à une perle pointait entre les lèvres de l'enfant. Bénigne fit glisser l'abat-jour, et, ayant baisé les pieds du Seigneur, elle lut la longue épître de son mari.

Elle était adressée à Monsieur le curé d'Ozeron dont le duc savait, par des amis, l'affection pour sa femme. L'écriture en était hésitante, mais claire la pensée. Dès les premières lignes, il demandait que fût communiqué à Bénigne ce mémoire qui n'était qu'une sincère accusation portée contre lui-même. Il donnait pleine auto-

risation de le montrer à telle personne qu'il plairait à Monsieur le curé d'Ozeron, ne fût-ce que pour éloigner autrui de la voie où il s'était égaré. Il y avait, dans cette missive, un accent d'un ascétisme singulier. Quand la lectrice attentive en fut à la troisième page, comme elle la tournait, un léger cri lui échappa. Une photographie glissait du pli, une photographie de Jean qui ne l'avait point placée là pour apitoyer, ce qui eût juré avec le ton du texte, mais pour se montrer tel qu'il était devenu. Ce n'était plus le beau visage qui, au-dessus des sources de Chanteluze, tremblait dans la glace liquide, tout contre celui de la fiancée. Mais tant de nuages depuis avaient passé sur les fontaines, tant d'ombre sur l'âme de Bénigne, que ce cri jaillit en silence de son cœur, malgré elle :

— Ah ! que je l'aime ainsi !

Le duc ne comptait pas alors plus de trente-neuf ans, et n'en marquait peut-être point davantage sur ce portrait : mais quelle physionomie transfigurée par la souffrance ! L'épreuve était récente où se lisait, inscrit au crayon, le lieu d'origine : Cannes. Quelque ami du moribond l'avait prise. La chambre où Jean était ainsi pro-

jeté s'ouvrait toute claire sur un jardin où devait mourir le murmure de la mer. Il reposait sur une chaise longue et sa haute taille en paraissait agrandie. Il était habillé d'un costume très simple, qui convenait à sa parfaite distinction, rasé à la mode anglaise, et ses cheveux souples et bien fournis, mais dont la plupart étaient blancs, retombaient sur le côté gauche du front maladivement développé par la dépression des tempes. Il était chaussé d'escarpins. Mais ce n'était point par la baie ensoleillée que regardait cet être dont l'âme n'était plus enclose que dans une fragile dépouille. Il paraissait étranger à cette ardeur d'une lumière stérile, qui l'enveloppait et dansait au-dessus des flots noirs de beau temps, embaumée d'eucalyptus. Jean fixait, d'un regard qui ne mentait point, un crucifix. D'un geste lassé de son bras amaigri, il retenait son Dieu dans sa main. On ressentait que cet homme avait fait appel à la dernière ressource, à l'Ami qui revient au premier signe de celui qui vient de le couvrir d'outrages. C'était, pour Bénigne, que de contempler cet homme qui avait possédé sa jeunesse exubérante et poétique, un mélange émouvant d'angoisse, de pitié,

de rancune et d'amour. Mais que faisait-il là ? Qui donc, se demandait-elle, allait entrer à sa place, à la place de l'épouse qui soigne et console, dans cette cellule d'hôtel, meublée d'une commode sur laquelle un petit autel était dressé à la Vierge de Lourdes ? Mais celle-ci la rassurait. Partout où elle est, le démon fuit, la paix revient comme la brise aux palmes, telle qu'en ce moment elle s'insinuait dans le cœur de Bénigne.

Jean parlait, en effet, dans sa lettre, de ce séjour qu'il avait fait à Cannes où l'avaient dépêché les médecins. Et il expliquait entre autres choses :

« Ma triste, mais bienheureuse conversion, s'est opérée l'année dernière. Je n'ai rien rapporté à Dieu que de vil, c'est-à-dire moi-même. Rien de noble, en effet, n'a présidé au retour de l'enfant prodigue et malade. Il a fallu, pour toucher ce cœur insensible, pour m'arracher un cri, le départ de cette fille vicieuse qui m'a quitté sans un regret, que j'ai préférée ainsi, peinte comme une vieille idole, à la sagesse, à la pureté.

«... Aujourd'hui que m'est à jamais interdit de

jouir de cette compagne parfaite, à qui je veux seulement demander pardon au seuil de la mort, je ressens tout ce qui la rapprochait du véritable amour et tout ce qui m'en éloignait.

« L'habitude qu'il a de cueillir des fruits douteux avec facilité, laisse croire à celui qui se fiance, que la vierge qu'on lui présente n'offre qu'une plus belle occasion de goûter à une espèce plus savoureuse. Qu'il se trompe! J'avoue l'espèce de gêne que j'éprouvai à Chanteluze au premier jour que, fiancé, j'appuyai affectueusement la main sur l'épaule de Bénigne qui me regarda en souriant. Faut-il avouer? Je me récusais malgré moi, en face de cette beauté saine que je ne pourrais goûter pleinement, non dans son corps sans doute, mais dans son âme neuve. Elle m'embarrassait. Je la sentais d'un or pesant et sans alliage, et je comprenais que, pour l'éprouver à son juste titre, et lui attribuer toute sa valeur, il aurait fallu que je fusse de la même trempe. Ah ! que n'essayai-je de l'épuration toujours possible à un chrétien ? Mais combien d'hommes, à l'approche d'un si grand sacrement, songent à la communion fréquente et vraie qui fait descendre, dans le creuset des cœurs, ce feu

auquel nulle corruption ne résiste ? Certes ! j'accompagnai parfois Bénigne à la sainte-table. Mais, dois-je dire que je le fis presque dans un sentiment de pure convenance ? Et si la flamme qui embrasait la fiancée participait de ce foyer vierge qui descendait du Ciel en elle, celle qui me brûlait venait d'en bas. »

Il terminait :

«... Qu'importe d'ailleurs, aujourd'hui, d'étaler un grand mal qui m'a jeté où je suis tombé, à celle qui ne me doit rien, que j'ai bassement, cruellement offensée ! Je n'ai d'espoir que dans la mort que j'accueillerai dans une solitude où j'ai du moins la joie de souffrir, où toute ma passion est pour ma femme et ma petite infirme bien aimées, dans ce Christ déchiré. »

Bénigne porta son mouchoir inondé de larmes à sa bouche, pour voiler un de ces sanglots par quoi l'âme semble être arrachée du corps par l'amour divin. La pendule, qui représentait une moissonneuse, tinta deux heures, et, à haute voix, la petite Marie, dans son sommeil, dit :

— Papa...

CHAPITRE XIV

La fontaine coulait dans Abidos, à trois lieues d'Ozeron. Elle coulait à deux pas de l'auberge. Elle coulait glacée dans la chaleur de midi. Elle coulait dans le parfum des verdures qui s'exhalait du ruisseau qu'elle formait. Elle coulait à quelque cent mètres du gave pareil à un large chemin d'azur. Elle coulait non loin de la poussière veloutée, accumulée par le beau temps sur la route. Et, sur cette route où régnait le silence, on voyait, sans conducteur, l'âne et le mulet qui la traînaient baissant la tête, une longue voiture qui miroitait par tous les ustensiles de ménage qu'elle colportait : louches, poêles, casseroles, râpes à fromage, bidons, plumeaux, éponges, petits balais — que sais-je ? Mais ce qui faisait le plus grand charme de cet étalage ambulant, c'était un lion pacifique, semblable à de la mousse mordorée, au milieu de larges feuillages pointus

et verts, sous un ciel impitoyable, le tout composant le paysage d'une descente de lit déployée au long du véhicule. Et le marchand était Poli.

Poli, quatorze ans après la mort du coq de Zéphyrin ; Poli, bon camelot depuis dix ans ; Poli qui cassait une croûte dans l'auberge, cependant qu'au dehors sa plus grande lèchefrite flambait comme un soleil des Antilles.

Or, un mouchoir noué autour du cou, suant, un piéton venait de descendre le coteau à grillons, dont le sentier, tenant au pied de l'église de Lagor, aboutit au pont d'Abidos. Ce voyageur entra dans la même auberge où Poli mangeait. On lui servit des œufs frits, une cuisse de salé d'oie, des pommes de terre, une salade de cresson et une bouteille dont il offrit la moitié à Poli qui se confondit en remerciements d'autant plus cordiaux qu'il trouvait à cet inconnu au teint boucané, à la grande barbe, le même caractère qui l'avait séduit dans ce missionnaire qu'il prit pour confesseur, à Lourdes, treize ans auparavant.

L'ancien tueur de coqs était coiffé d'une casquette, revêtu d'une longue blouse, chaussé de

pantoufles de canevas dont chacune offrait à la vue un lion plus petit, mais de même nature que son frère exposé au soleil, devant la porte, sur la descente de lit.

Des paysans entrèrent dans la salle, montrèrent à Poli quelques poissons blancs qu'ils venaient de prendre, burent un coup et ressortirent laissant une odeur de rivière derrière eux.

— Il y a toujours du poisson à Abidos? interrogea d'une voix énergique l'homme robuste, à la figure tannée.

Poli, qui déjeunait à la table à côté, s'étendit complaisamment sur les divers appâts employés dans cette saison : asticot, froment bouilli, sauterelle, fromage, mouches de vitre et de cheval, hanneton bleu des berges, et, bientôt, la mûre noire. La sauterelle était excellente, mais à la condition d'être prudent, de ne laisser tomber l'hameçon qu'en arrière de la queue du cabot, de telle manière que, surpris, il se retournât et happât d'un coup l'insecte ; quant à l'autre, le hanneton des berges, il fallait l'accrocher le dos en bas, car ses ailes surtout attirent la truite. Cet appât réussit à merveille à l'embouchure du ruisseau qui se jette dans le gave à Ozeron.

— Comment se porte Monsieur le curé d'Ozeron ?

— Vous connaissez Monsieur le curé d'Ozeron ? s'étonna Poli.

— Mais, très bien. Je l'ai connu jadis, et aussi d'autres personnes de la contrée. Quel âge peut-avoir aujourd'hui ce saint homme ?

— Il doit toucher aux cinquante-quatre ans.

— Sa mère vit-elle toujours ?

— Elle est morte.

— Et le docteur ?

— L'ancien docteur ? Il est mort.

— Il y avait aussi un savetier, du nom de Zéphyrin ?

— Il vit ! Il aura bientôt la soixantaine, mais il est alerte. Sa femme le fait enrager. Plus d'une fois, je lui dis, selon la saison : Zéphyrin, laisse là ta poix et ton tranchet ; il y a, sur la colline, dans le soutrage, une compagnie de perdreaux. Ou bien : Il y a de grands vols de palombes qui tournent au-dessus du bois de Lendresse. Ou bien : Il y a des canes grises et des cols-verts sur la rive de la Baïse. Ou bien : Les escargots montrent leurs cornes, ils quittent les trous des murailles, nous les ferons bien jeûner, puis nous les man-

gerons à la vinaigrette en buvant du vin de Lahourcade. Et Zéphyrin s'essuie les mains à son tablier de cuir, tousse, fait une scène à sa femme pour ne pas lui donner le temps qu'elle lui en fasse une, et me suit.

— Qu'est devenu le pharmacien ?

— Il est décédé, mais il a bien marié sa fille. Elle a épousé le propriétaire d'une laiterie. Ils ne le font pas à la pose et même que, celle-ci, pendant une absence de son mari, conduisait elle-même à la gare le bourricot de la voiture à beurre. Voici treize ans qu'ils sont unis. Eh bien ! Monsieur, savez-vous combien ils ont d'enfants ? Neuf, en treize ans ; et ne pensez pas que la petite soit défigurée. Elle a trente-trois ans. Elle est comme un œillet. Lui, le mari, c'est un solide.

— Et vous, mon ami, combien avez-vous d'enfants ?

— Un.

— Et qu'est devenu l'épicier qui portait des lunettes d'or ?

Poli considère attentivement ce voyageur qui connaît tellement la population ozeronnaise. Il va devenir méfiant, se retrancher dans une réserve

relative, lorsqu'un cigare, offert à point, le déclenche à nouveau :

— Vous êtes bien honnête, monsieur. Je sors un instant pour voir si mon attelage est à l'ombre, ou l'y remettre... Me voici... je pense que vous voulez dire Robignon, qui voulait nous en faire accroire avec ses lunettes soi-disant du maréchal Faidherbe? Il est mort. Il a été mangé par les fourmis.

L'inconnu sourit et demande :

— Il est donc mort en Afrique ?

Poli ne saisit pas et reprend :

— Il aimait trop le miel. Longtemps, la nuit, masqué, armé d'une cuiller, il est allé, sans être soupçonné, ravager les ruches de l'ancien percepteur...

— Et, à propos, ce percepteur ?

— Mort aussi.

— Et alors, le miel?

— On a cru longtemps que c'était un papillon de nuit qui rendait les ruches folles. Mais, un matin, Robignon a été surpris par le miel.

— Vous voulez dire par le propriétaire ?

— Non, monsieur, par le miel. Robignon était ivre de miel. Et, alors, en s'en revenant de voler,

il s'est assoupi dans le fossé que recouvre une haie où il s'était ouvert un passage dissimulé pour aller aux essaims. On l'a retrouvé, mort, trois jours après, là. On a cru, d'abord, que c'était un nègre. Les abeilles l'avaient respecté, le connaissant, mais les fourmis s'étaient acharnées sur sa figure poisseuse.

— Y a-t-il toujours la même postière ?

— Toujours, monsieur. Et même que mon fils, qui a dix-huit ans, travaille chez elle pour devenir facteur après le service militaire.

— Et Marthe ? Marthe ? ce type de vieille femme avare ?

— Par respect, monsieur le voyageur, n'en dites pas trop de mal ; c'est la mienne.

— Quoi ? Vous êtes son mari ? Mais il n'était pas comme ça, son mari ! Nous ne parlons pas de la même Marthe.

— Si, monsieur, de la même avare. Voici que je suis tombé veuf, il y a cinq ans, ayant moi-même épousé la veuve du suisse d'une Paroisse de Toulouse. Et Marthe, étant devenue veuve aussi, alors je l'ai épousée. J'avais toujours pensé qu'elle me détestait, elle me faisait souffrir pendant la vie de feu son mari. Mais j'ai

vu, ensuite, que je l'avais domptée. Nous n'avons qu'un an de différence. Je suis plus jeune qu'elle. Je crois que les bêtes bougent aux mouches... Non... Mais je n'ai pas pu la guérir de sa rapacité. Monsieur le curé d'Ozeron, qui est comme le bon pain, quelque temps après mon mariage du premier lit, m'a monté cette quincaillerie ambulante. J'avais alors quitté Ozeron, pour m'installer dans un village à côté, chez ma femme qui faisait un commerce de sardines et de savon. Pour mon deuxième lit, je suis revenu me fixer à Ozeron, mais je me suis bien gardé de laisser mon commerce. Et bien m'en a pris. Cette richarde, car elle a des sous, je les ai vus et comptés la veille de la noce, mais je ne sais pas où elle les a cachés dès le lendemain, m'oblige à me nourrir avec le produit de mes ustensiles. Je ne gagne pas beaucoup. La meilleure journée, c'est quand je vends le lion. Vous l'avez vu, monsieur le voyageur ?

— Oui, mon ami. Vous faites allusion, sans doute, à la grande descente de lit ?

— Je gagne deux francs sur l'une.

— Mais quand elle est vendue ?

— J'ai toujours le même modèle.

— Alors, vous ne vivez pas en bonne intelligence avec votre femme ?

— Rapport à son avarice.

— Vous n'avez pas songé à vous séparer d'elle ?

— Elle m'a dit que, si je m'en allais, elle m'effacerait de son testament.

— Et si nous parlions un peu de Monsieur le curé d'Ozeron ?

— Cet homme est une bénédiction sur le pays. Il n'y fait que du bien. C'est lui qui est cause que je crois en Dieu. Je ne sais pas si j'irai jamais au Ciel, car je suis un grand escogriffe. Mais, si on m'y laisse entrer, je demanderai que l'on me permette seulement, si Monsieur le curé d'Ozeron est arrivé avant moi, de lui servir de chien de chasse.

Le pauvre camelot était si humble, en formulant ce souhait, l'évocation était si drôle d'un Poli à quatre pattes, avec, au-dessous de sa pomme d'Adam, un collier flambant neuf, que son auditeur ne put s'empêcher de rire.

Poli reprit :

— De chien, monsieur. Notre curé ne fait pas comme celui de Cargail qui, sous prétexte de visiter ses pauvres plus souvent, a acheté une au-

tomobile qui fait peur à mon âne chaque fois qu'il la rencontre ; ni comme le doyen de Percheü qui s'est fait fabriquer une barque où il se promène tout seul en écoutant un phonographe qu'il a fait visser dedans. Impossible de prendre un brochet depuis lors ; ni comme le curé d'Orcenette, qui est cause que son sacristain s'est cassé les cuisses, parce qu'il l'a lancé, du haut du clocher, sous un parachute de son invention.

— Vous exagérez, mon brave homme.

— Non, monsieur, et même que ce parachute devait tenir en l'air grâce à quatre lampes à gaz-mil, que je lui ai vendues, et qu'il avait fait souder ensemble.

Quant à Monsieur le curé d'Ozeron, il ne s'occupe pas d'autant de babioles. Lorsqu'il lit, sous sa tonnelle, ou sur quelque chemin, dans son gros livre noir, on dirait d'une personne du Paradis. Au moment de l'inventaire, dont on avait annoncé le jour et l'heure, je me suis présenté chez Monsieur le curé d'Ozeron, je lui ai dit : Avec votre permission, je vais enfoncer un bout de broche dans le ventre du receveur. Nous sommes sortis. Le receveur venait vers nous. Poli, je t'interdis toute violence. Je veux lui

fendre ses lunettes. Si tu bronches, Poli, tu me causeras la plus vive peine. C'est bien, Monsieur le curé. Le receveur l'a salué d'une façon arrogante. C'était un tout petit maigrichon, avec une denture d'or. Je les ai suivis à la sacristie où il y avait des personnes qui, sur l'ordre de Monsieur le curé, se sont retirées. Moi je suis resté, en cas. On ne faisait pas attention à ma présence. Monsieur le curé a parlé bas au receveur qui disait : « La loi, la loi. » Mais il demeurait gêné en face des armoires cirées où il y avait des calices, des robes et des chemises de sacristie. Il a avancé la main vers un grand manteau : Est-ce que cet oripeau a une valeur quelconque ? Comment cela s'appelle-t-il ? Monsieur le receveur, c'est une chasuble pour la messe des défunts. Le pauvre bougre n'osait pas la toucher. Et ceci ? Monsieur le receveur, c'est un ciboire. Tout à coup le gringalet a vu une larme qui coulait le long de la joue de Monsieur le curé d'Ozeron. Je vous fais de la peine, Monsieur le curé ? L'autre n'a pas répondu, il a pris son mouchoir et s'est essuyé les yeux. Vous m'en voulez, Monsieur le curé ? Non, mon ami. Je demande à Dieu qu'il vous épargne vous et votre famille. Je crois que vous

vez des enfants ? Monsieur le curé, j'ai une
etite fille. Oh! quand elle a appris que j'allais
aire l'inventaire, elle n'a pas été contente. Elle
'est mise à genoux devant moi, et cela m'a serré
e cœur parce qu'elle est toute pâlotte, elle vient
'avoir le croup. C'est pourquoi j'ai été brusque
vec vous. Il a baissé la voix : Je vous demande
ardon. D'ailleurs, je ne veux pas continuer
ette besogne. Je mettrai n'importe quoi sur
non procès-verbal. Monsieur le curé d'Ozeron
ouvert son livre. Comment s'appelle votre
etite fille ? Amélie, Monsieur le curé. Tenez,
ous lui direz de ne pas se chagriner davantage
cause de l'inventaire, que vous et moi nous
ommes devenus bons amis ; vous lui remettrez
ette gravure de ma part. Le receveur est parti
n remerciant Monsieur le curé d'Ozeron. J'étais
out bête. Il m'a dit : C'est vrai, tu étais là, Poli.
h bien ! tu vois qu'il n'est pas toujours néces-
aire d'embrocher les hommes.

On ne sait pas tout le bien que fait Monsieur
e curé d'Ozeron. Le bon Dieu lui envoie de l'ar-
ent. Ma femme m'a dit que, du temps qu'elle
tait mariée avec mon prédécesseur, elle avait
apporté d'Abrecave, à Monsieur le curé d'Oze-

18

ron, quarante-quatre mille francs que lui avait confiés le meunier. Moi, je ne les lui aurais pas confiés. Ma femme a dit, comme ça, que cette fortune venait de perles. Je ne sais pas, ni si le bazar qu'il m'a monté... Permettez, monsieur? mon âne bouge. Il a des mouches. Ah ! il se calme. Tenez, regardez, là-bas? C'est M. Francis Jammes, il s'en retourne du coin des truites. Il est venu d'Orthez par la diligence. Il a dû en pêcher quelqu'une. Je vois, d'ici, des feuilles de verne qui débordent du panier. Il s'enfonce dans la saligue, je ne le vois plus.

Pour en revenir à Monsieur le curé d'Ozeron, il n'est pas ennuyeux dans ses sermons comme celui de Percheü...

Poli accepte une tasse de café, et continue :

— Monsieur le curé d'Ozeron dit qu'il faut prêcher à la campagne comme à la campagne, ainsi que faisait Notre-Seigneur : sur la vigne, le blé, les animaux, le temps, ce qui se passe au village. Quand il va visiter les malades, il leur parle du bon Dieu sans les ennuyer. Tandis que le curé de Percheü, s'il va voir, ce qui n'est pas souvent, des pauvres ou des personnes souffrantes, il ne les entretient que du maire qu'il n'aime pas et

qu'il a surnommé Attila. Cela est vrai que le maire d'Ozeron est une fripouille. Ah ! si vous aviez connu l'ancien, le vieux notaire, mort il y a une douzaine d'années ! Il n'y en a plus !... Je le revois, à la procession de la Fête-Dieu, quand il s'avançait, la tête haute. Sa femme était une sainte. Ils avaient eu du chagrin, à cause d'un fils...

Le voyageur s'est levé. Il s'est rapproché de la fenêtre. Et, comme Joseph, fils de Jacob, alors qu'il ne se sentait point reconnu après une longue absence, il ravale ses larmes.

Bientôt il se raffermit, il paye son écot, il prend son chapeau et son bâton, et, après une poignée de main à Poli, il s'achemine vers Ozeron.

A la porte du presbytère, il heurta vers cinq heures. Monsieur le curé d'Ozeron lui-même vint ouvrir.

— Eh quoi ! Monsieur le curé, vous ne me reconnaissez pas non plus ?

Et, comme le saint homme hésitait, le voyageur baissa la voix :

— Je suis le serviteur qui rapporte au Maître les talents qu'il lui a confiés.

Monsieur le curé d'Ozeron ouvrit les bras et embrassa le fils de l'ancien maire, en lui disant :

— Vous ? C'est vous ! Non, je ne vous eusse jamais remis, si vous ne vous étiez nommé. C'est vous, mais combien changé ! Il ne demeure rien du jeune homme que j'ai connu.

— Rien, Monsieur le curé d'Ozeron, j'espère que rien ne survit en moi du passé, rien que ma reconnaissance pour vous qui avez été mon sauveur.

— Il n'y a qu'un Sauveur, mon enfant.

— Je le sais, mais le Sauveur a ses disciples.

— C'est vous ! reprenait Monsieur le curé d'Ozeron ; vous, avec ces épaules carrées, ce teint hâlé, cette voix décidée. Que vous me plaisez de la sorte ! Mais nous aurions pu vous croire mort ; nous vous avons cru mort ; un si long temps sans nouvelles de vous !... depuis le décès de votre père.

— Depuis que mon père a été rejoindre ma mère, je n'ai plus, en effet, donné signe de vie. Ne me taxez pas, Monsieur le curé, d'ingratitude.

Mais, mon but était de me laisser oublier de mon pays où j'avais ressenti d'autant plus ma honte que mes parents y furent le symbole de l'honneur. J'ai été employé, dès mon arrivée, par l'excellent homme auquel, grâce à vous, m'avait recommandé le meunier d'Abrecave. Mais l'année qui suivit, Mateo lui-même me conseilla : Telle affaire se présente, dans telle province, une affaire d'or. En un an, vous m'avez donné des preuves de savoir-faire et d'énergie. Allez dans cette contrée où j'ai racheté, à vil prix, une exploitation superbe que des paresseux et des maladroits avaient perdue. Relevez-la. Je ne vous demande qu'une part modique des intérêts que vous retirerez de ce fonds et, avec vos revenus, vous pourrez, dans le même district, acquérir pour votre compte des terrains dont la plus-value vous surprendra. Quelques émigrés béarnais et basques ont, en peu de temps, amassé ici des fortunes qui tiennent de ces constructions qu'édifient, en quelques heures, les génies des *Mille et une nuits*. J'ai accepté l'offre. Et, marquant à mon patron le désir d'échapper, jusqu'à nouvel ordre, aux investigations de tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient me ratta-

cher à mon pays natal, je me suis engagé sur ces terres vierges où l'or n'a cessé d'emplir mes mains, tel qu'un blé pressé. Durant huit années j'ai mené la vie la plus dure, partageant l'existence de mes colons, dans les champs que je gérais et dans ceux dont j'étais devenu propriétaire. Là, j'ai appris à m'enrichir ; j'ai appris à commander ; j'ai pu, suivant votre exemple, me montrer parfois charitable envers ceux qui tombaient comme je suis tombé jadis. O mon ami vénéré ! la main que vous m'avez tendue, en 1898, n'a cessé de me soutenir dans ces régions lointaines.

Et tandis que Monsieur le curé d'Ozeron, après avoir essuyé ses lunettes, offre à cet homme, sûr de soi, du vin d'un clos tout proche :

— Vous voici donc heureux et riche, mon enfant.

— Heureux, je le serai bientôt plus complètement.

— Sans doute, vous êtes marié, à près de quarante ans ?

— Non, Monsieur le curé.

— Vous allez donc vous établir ? Prendre une compagne digne de vous ? Fonder un foyer à

Ozeron ? Vivre parmi nous ? Ranimer le doux souvenir que l'on garde à vos père et mère ?

— Monsieur le curé, je n'ai pas besoin de compagne. Mon âme est devenue là-bas, dans les dures tâches, la fiancée de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. C'est lui qui l'a conduite et réformée. Je ne reviens pas au pays pour y prendre femme, et mener une vie patriarcale au milieu d'une terre moins féconde, mais plus riante, que celle qui m'a comblé des biens de ce monde. Ce n'est point pour racheter, agrandir, peupler la maison de mon père, que j'ai descendu ce matin le coteau brûlant, et que j'ai fait halte à l'auberge d'Abidos. Je voulais, une dernière fois, après avoir revu mon seul parent de Lagor, et lui avoir assuré quelques avantages, remettre dans mes yeux cet amour qu'est le sol natal. Je ne suis ici que pour faire honneur aux dettes de ma famille, à celles que j'ai contractées vis-à-vis de vous; que pour emplir vos chères mains d'un trésor que vous emploierez selon que Dieu vous inspirera. Celui qui fut un économe infidèle rapporte ses talents, multipliés. Il n'en veut plus. Ayant trouvé une perle de grand prix, il l'achète en vendant et en distribuant ce qu'il possède, ne

désirant plus que cette perle qui est le Royaume des Cieux. Regardez donc cet être que vous avez connu faible et triste, et qui est dans la joie. Sa résolution est prise. Il ne passera plus le seuil de votre maison. L'ancien voleur entre dans un monastère de Saint-Benoît.

Une douceur sans nom s'étendait . Le front des collines était comme celui d'un père qui a souffert et qui reçoit le baiser d'un enfant. Le couchant devenait semblable à un grand cerisier drapé de bannières bleues et dorées. L'innocence de Dieu régnait sur les êtres. Et Poli, à côté de sa voiture miroitante, marchait paisiblement dans un chemin qui longeait le bord feuillu du gave. Lagor sonna. Puis Abidos. Puis Castétis. Puis Mourenx et Ozeron frémirent ensemble. L'âne et le mulet baissaient la tête. Les haies criaient. Une caille sanglota. Sur la pelouse d'une lointaine éminence on distinguait une noirceur: les cèdres d'une villa. Poli songeait à son bonheur, dont il possédait le secret. Il pensa à tout le réconfort que lui avait versé Monsieur le curé d'Ozeron; il se dit qu'il est bon, quand on est marié à une femme acariâtre, avare, de

se trouver seul presque toujours dans le grand calme de la nature. D'une manière confuse, en songeant à ce voyageur qui lui avait parlé dans l'auberge, une sérénité l'envahissait. L'ancien tueur de coqs n'avait recueilli, dans son cœur, qu'une goutte de rosée versée par Monsieur le curé d'Ozeron, mais cette goutte était encore une perle, cette perle où se mire le Royaume des Cieux des pauvres hères. Il sentit que son cœur débordait au milieu de cette ombreuse magnificence. Et alors, pour annoncer, à sa manière, sa joie, il souffla dans son petit cornet de camelot. Il corna. L'âne et le mulet avançaient à pas comptés. Le lion peint sur la descente de lit étalée semblait dormir. Poli corna, pour lui seul, car il n'y avait personne qui pût l'entendre dans cette solitude où s'espaçaient les fermes, personne qui pût l'entendre que Dieu. Et Poli continua sa route, et nous n'espérons plus le revoir que dans l'Eternité bienheureuse où le Seigneur recueille, à la fin, ceux qui ne valent pas bien cher, mais qui sont simples.

ÉPILOGUE

Six mois après, le duc étant mort à Lourdes où il vivait avec sa femme et sa fille qui le pleurèrent, Monsieur le curé d'Ozeron racheta le château natal du saint Pasteur d'Abrecave. Et il dit à Bénigne :

— J'estime que ce domaine est le fruit de vos perles. Il apparaît que Dieu les a voulu multiplier pour qu'un bon nombre en revienne à vous qui les avez semées. Comme par deux flots successifs, ayant traversé la mer, elles ont été rapportées au seuil de mon humble presbytère. Le fils du meunier et le fils de notre ancien maire ont servi les desseins de la Providence, si bien que même après avoir, sur leur avis, distrait, pour vous offrir cette propriété, les perles qui l'ont payée, le collier demeure intact, et bien au delà, sur les titres de mon tiroir. Voilà une aventure magnifique. L'Océan a semé son blé de

nacre dans la terre fertile où vous vivrez avec vos enfants, puisque Mimi est fiancée.

Marie était fiancée, en effet, selon son cœur et sa raison, Marie plus épanouie que la large rose de l'été. Le juillet suivant, avec celui qu'elle avait choisi et qui l'avait élue, elle se tenait sur cette même terrasse où, quatre-vingt-huit ans auparavant, en 1824, l'amour douloureux de Cécile s'était entr'ouvert comme un lys.

Il semblait que, dans ce coin romantique et reculé, en cette journée où Marie exposait au soleil sa joie robuste, la campagne si attaquée par notre siècle s'étalât dans la gloire du siècle précédent. Les gravures de la Bible, contemplées avec son aïeul par l'enfant triste et doux qui devint Pasteur d'Abrecave, revivaient. C'était comme la réalité après le songe. La solide jeune fille, le buste droit, regardait devant elle, tandis que l'ombre d'un chêne s'étendait à ses pieds, comme un prêtre mort solennellement troussé dans son manteau : image du vieux desservant dont la bénédiction se perpétuait au delà de la tombe.

Et le monde s'ouvrait, le ciel se fendait sous le long éclair bleu des Pyrénées, les collines se

déroulaient sans heurt comme de belles pensées, leurs feuillages fumaient comme un encens, de petits pavillons se dissimulaient dans les vignes, tels des perdreaux, la route nationale s'avançait comme une procession qui tient des palmes de peuplier, des clochers éparpillés marquaient, de leur index, l'ombre divine, des vaches se prélassaient dans la prairie, au bord du ruisseau où des mouches d'azur étincellent, un poulain parcourait, au triple galop, une pelouse. Tout cela, dans la grande corbeille du Seigneur. Et, sur la tête de la fiancée, les fauvettes sifflaient, les piverts dans le midi brûlant riaient. Le bronze tinta, d'une note si grave que Marie en ressentit la vibration dans son cœur. Et, comme elle se signait dans la cascade de l'angélus, elle rit à son fiancé qui avait aussi prié. Et cette bouche, qui avait été muette, s'entr'ouvrit comme une fleur de soleil.

A quelque distance en arrière, Bénigne tenait un collier de perles plus précieux que celui qu'un jour elle détacha de son cou : un humble et sombre chapelet qui avait appartenu à l'homme d'Abrecave et que lui avait donné Monsieur le curé d'Ozeron.

Marie, s'étant retournée, vit sa mère, alla vers elle, lui prit la main qu'elle baisa, laissant rouler de ses yeux noirs, parmi ces pauvres perles, une perle de joie plus belle que toute la parure de l'Océan.

Elle se reprit à sourire. Elle comprima son cœur, et, regardant celui qu'elle aimait, elle fit, pour exprimer qu'elle était contente :

— Ha !

Et, à travers l'orient de la larme qui baignait encore son iris, elle entrevit, dans l'allégresse de la force, la famille pastorale assise au bord des moissons futures et, au delà des guerres à venir, et malgré elles, l'ascension de la vie évangélique prêchée par le grand prêtre d'Abrecave, et par le digne Monsieur le curé d'Ozeron.

TABLE

—

Poitiers. — Imprimerie M. TEXIER 7, rue Victor-Hugo.

Jammes, F.

Monsieur le curé